

ROMAN

LA PASSION DE CAÏN

Martin ELIZONDO
Tél 06 32 59 81 38

*

Dieu avait disparu de Nod depuis longtemps lorsque mes parents m'emmenèrent à notre maire de l'époque pour me baptiser.

La mairie, depuis que les affaires spirituelles de ce monde avaient été abandonnées par Dieu, avait pris possession des locaux laissés à présent libre dans l'église.

Les Nodiens d'alors pour combler le vide laissé par le tout puissant adoptèrent pour divinité notre pays.

La tentative de vivre sans Dieu fut rapidement avortée, une impression de solitude extrême se transforma dans les esprits les plus faibles en un sentiment d'abandon et les suicides se multiplièrent.

Ajouté à cela, la disparition de toute punition céleste incita les Nodiens les plus détestables à ne plus rien craindre et la criminalité grimpa pour atteindre des sommets inquiétants.

Progressivement, par compensation, notre pays parvint à offrir ce que Dieu disparu ne pouvait plus donner et notamment tous les réconforts et la justice faisant défaut.

Sur le départ de Dieu, nous ne sûmes jamais l'exacte vérité, la version officielle prétendait seulement qu'un jour, les Nodiens les plus croyants ne virent qu'une récitation abrutissante et sans lendemain dans l'exécution de leurs prières et ce changement si radical dans leurs convictions, leur offrit la conclusion que Dieu s'en était allé.

*

CHAPITRE 1

Le jour de mon baptême, mon frère Abel était également béni, nous avions un an de différence. Lorsque ma mère avait senti son ventre se vouer à la vie pour la seconde fois dans un délai aussi court, la décision avait été prise de m'attendre pour que la cérémonie concerne les deux enfants en simultané.

Durant ces temps là, il n'y avait pas de héros à Nod et la goutte de sang que l'on devait par tradition nous poser sur le front était celle de mon père. Selon les souvenirs de ma mère, Abel pleura beaucoup, moi pas du tout, ce qu'ils ne surent jamais, c'est que je me souviens de cette matinée, j'avais six mois tout au plus et j'étais ravi pour deux raisons précises.

La première provenait de ces honneurs que notre drapeau au moment de mon baptême daignait me rendre, la seconde était que je sois baptisé avant Abel. Si j'étais passé en second, toute l'assistance aurait entendu mes cris de désapprobation rageurs.

C'est ma mère qui me trouva mon prénom le lendemain de ma naissance, on m'appela Caïn.

Enfant j'accordais plus de passion à ma mère qu'au drapeau. Malgré les oppositions répétées de mon père, ma mère, soi-disant pour que nous ne nous fassions pas remarquer, nous emmenait chaque dimanche à l'office national et c'est au retour de l'un d'eux que ma vie bascula.

Du haut de mes sept ans j'emboîtais, chaque fois qu'il m'était permis de le faire chacun de mes pas dans ceux de ma mère.

L'école lorsqu'on m'obligea à m'y rendre journallement devint un supplice, mais comme exprimés par ses pleurs, ma mère semblait partager ma douleur, j'assumais cette contrariété, comme une manière contradictoire de rester à ses côtés.

Par contre, les jours où il n'y avait pas classe, je respirais son air, partageais son espace au plus près.

Un dimanche après l'office, nous déjeunâmes comme de coutume tous les quatre et alors que je m'apprêtais à vivre cette sieste tant appréciée blotti contre elle, elle me caressa la tête et pour la première fois, je sentis toute l'hypocrisie dans une de ses attentions. La vérité m'arrêta le cœur, mais malgré la douleur et la stupéfaction je devais l'admettre, cette femme que j'adulais au-delà même de notre pays, utilisait cet amour que je lui concédais, par le biais de cette tendresse qui d'ordinaire me servait d'oxygène, pour m'éloigner d'elle. Elle me prétendit, sous l'impulsion de mon père que j'étais à présent grand et que je devais, selon ses dires, précisément apprendre l'impensable, c'est à dire à me passer d'elle. Je revécus à mon tour au sein d'une autre cause l'effondrement passionnel des Nodiens, lorsque leur dévouement concernait Dieu et lui seul. Mon amour se terminait dorénavant

au seuil de son expression, sans que soit admis par l'être qui l'avait suscité, la portée sans limite de son abandon.

Je sortis de notre maison par la porte conduisant dans le jardin. Je vis un sourire d'amusement s'initier sur le visage d'Abel, son besoin de revanche total pour avoir été moins aimé que moi attendait que des sanglots coulent sur mes joues.

Mon effondrement s'il n'était pas spectaculaire, s'avérait être néanmoins d'une violence inouïe et je sentis, par l'agression de cette contrariété se fissurer ma chair à l'intérieur de mon être. Quant à ces pleurs extérieurs qui ne vinrent jamais, ils coulèrent comme autant de filets de sang témoignant de l'hémorragie tragique de mon âme.

Je fis quelques pas dans la cour, tournant le dos dans le sens de l'aller à notre maison. En passant à proximité de la grange j'entendis des plaintes menteuses qui paraissaient avoir les capacités d'annoncer l'opposé de ce que permettait leur propre langage.

Je m'approchais, la porte d'entrée ouverte témoignait par cet interstice que des visiteurs avaient emprunté ce chemin.

Sans une recherche particulière de discrétion, je m'avançais entendant à chaque nouveau mètre franchi les mêmes plaintes avec plus de distinction.

A l'intérieur, au détour d'un tas de foin, je vis ma mère s'offrir à mon père couchée sur lui sur le dos. Ses jambes ouvertes m'apportèrent de voir ce passage par lequel j'étais venu au monde souillé par mon père et sa quête de plaisir sans issue.

Je me sentis insulté, l'amour que je lui offrais lui promettait grâce aux bénéfiques de mon âge de gagner en intensité et j'ambitionnais malgré mes sept ans de lui dédier un amour infini dans son existence de mortelle en guise d'immortalité.

Je restais quelques instants à les observer, le sexe de mon père traduisait par son entêtement à repartir d'où la vie le renvoyait à chaque fois toute la puérité sans espoir de son acharnement et un profond sentiment de pitié me gagna, me condamnant à ne plus pouvoir aimer mes parents qu'à travers lui.

Je les laissais à leurs cris et ma conscience eut en fonction de ce que j'avais vu d'eux, une traduction nouvelle. J'entendais dorénavant dans ceux-là leur panique infantile et ce besoin de s'adonner aux jeux simplistes de la vie afin qu'elle les rassure.

Tête basse, je reprenais la direction de notre maison. Au-dessus de la porte principale, comme mon père avait chaque dimanche sous l'insistance de ma mère pris l'habitude de l'installer, réagissait aux bourrasques notre drapeau.

Sa majesté à vouloir ne rien céder sous l'hégémonie du vent m'offrit une représentation exacte de mon sort du moment. Lui subissait la volonté conquérante des éléments et réussissait face à ces agressions à préserver son identité. Moi je venais d'être mis à mal par la vie, désireuse d'enfermer mon esprit dans les limites de ma chair.

Mes capacités d'amour rebelles à la façon de notre enseigne se promettaient de rester malgré les impératifs à venir du corps, digne d'une union qui utiliserait toutes les années offertes à mon existence pour seulement grandir.

Avec mon frère nous attendîmes sur le pas de la porte de la cuisine, il jouait innocemment ne pouvant mesurer le dégoût de ma patience.

J'imaginai la suite de ce que j'avais vu et je ressentis au contact imprévu du revers de ma main sur l'intérieur de mon avant-bras une forme prononcée de répulsion. Mon esprit devrait attendre ma mort pour se débarrasser de cette prison de chair et je savais qu'il me faudrait, tout au long de cette captivité, faire preuve d'une vigilance sans appel pour qu'elle ne se referme par sur moi.

Ma mère apparue au bras de mon père, le partage de leur rire satisfait me provoqua des hauts de cœur. Abel crut à une victoire lorsqu'il s'empressa d'être le premier dans les bras de notre mère et sut la seconde d'après qu'il n'en était rien, constatant mon immobilité sans la moindre réaction affective.

Ma mère arrivée à cet endroit où sur le rebord de la fenêtre j'avais choisi de m'asseoir dans l'intention forcenée de ne pas bouger, s'approcha intriguée de me voir si distant. Par compassion, je lui rendis au baiser près ses témoignages d'affection et lorsqu'elle se pencha plus en avant afin que ses attentions câlines soient plus expressives, je ne vis à son geste, que les quelques bruns de foin restés dans ses cheveux.

*

CHAPITRE 2

Les années étaient passées, j'avais atteint l'âge de l'adolescence et ma résolution dédiée à mon pays s'était confirmée avec le temps.

Ma mère avait appris à ne plus être aimé par moi, ne comprenant pas qu'elle en était directement la cause, elle considéra ma prise de distance comme un besoin d'autonomie pour être devenu grand, selon ses dires.

Je détestais ses explications, mais m'abstenais de les contester, je les trouvais éminemment insultantes, elles conféraient à l'amour que je lui avais jadis porté une dévalorisation blessante.

Il lui semblait normal que les sentiments qui avaient été les miens, perdent un jour de leur intensité, c'était dans la logique des choses, sous-entendait-elle, soulignant ainsi sans s'en rendre compte que je l'avais aimée de manière commune, comme les fils par systématisme sont appelés à aimer leurs mères.

Ayant pris la décision de la stopper, j'eus le temps d'analyser cette passion que j'adressais à mes parents et plus précisément à ma mère.

Étouffée par mes soins, cette adoration cessa son évolution en ce dimanche matin où je l'avais interrompu, il n'y avait pas eu à son récit d'autres pages écrites, son résumé et sa compréhension en étaient facilités.

Contrairement aux idées toutes faites je n'avais pas modifié l'amour dont j'étais capable, intrinsèquement il demeurerait inchangé. Je l'avais par obligation orientée vers des possibilités plus riches pour qu'il parvienne à s'épanouir.

Ma mère à son sujet commettait une redoutable erreur, cet amour là ne s'était pas arrêté à mes limites mais aux siennes. Lorsqu'il m'arrivait de me remémorer ce jour où j'avais vu effaré l'indifférence dont elle était capable à mon égard, j'avais compris qu'elle apprécierait mon amour pour elle en fonction de ses propres capacités à m'aimer et qu'elle ne parviendrait jamais à satisfaire la passion dont je me sentais capable de vivre. Si elle avait offert une exacte réciprocité à tous mes sentiments, j'aurais continué sans hésitation à me consacrer à elle, l'aimant sans retenue pour combler mon amour de toutes ses attentes.

Si elle l'avait admis, je lui aurais offert un amour de fils, qui tout en se cantonnant dans les limites de son genre, lui aurait proposé d'être aimé comme très peu de mères ne l'ont jamais été.

Seulement elle me jugea, non pas comme un individu à part entière, mais comme une catégorie, mes sentiments étaient condamnés à ne pas résister au temps. Je devais l'aimer

comme un fils aime sa mère, l'amour qui était le mien ne pouvait pas selon les sacrosaintes règles de la vie être différent.

*

Je venais d'avoir dix-sept ans, aujourd'hui était un jour particulier, Nod vivait ses jours de fête annuelle et je devais pour la troisième fois être en tête du défilé de mise en route des festivités, comme porte drapeau officiel.

Depuis que mes capacités à aimer s'étaient entièrement consacrées au pays qui me contenait, toute l'énergie dont je disposais lui était offerte, non pas dans l'intention calculatrice de le séduire seulement, mais désireux qu'il admette la teneur des sentiments que je pouvais avoir pour lui.

J'avais donc mis un point d'honneur à être le premier dans toutes les institutions le représentant.

Dans les enfants de troupe j'y parvenais sans peine. A l'école cette place tant convoitée exigeais de ma part plus d'investissement, la passion qui m'animait, occupait paradoxalement mon esprit, laissant parfois peu de place à ce que mon enseignement m'imposait de comprendre.

Comme soutien privilégié, je bénéficiais contre toute attente de l'aide de mon père, il semblait être séduit par le citoyen que je rêvais de devenir et m'aida dans mon combat à vouloir, d'après mes résultats scolaires, me maintenir en tête.

*

Il était dix heures ce dimanche matin, lorsque l'on m'invita à ouvrir la route pour le cortège tout entier.

J'avais pour l'occasion revêtu pour la première fois mon habit de soldat, j'étais parvenu en trichant sur mon âge à participer l'été d'avant à une préparation militaire. Comme à mon habitude je m'étais consacré sans compter à ces trois semaines de formation, dans l'ambition d'en être le lauréat et j'avais atteint, non sans abnégation mon objectif. Aussi j'arborais avec plaisir le port de ma tenue, agrémentée à ma poitrine d'une broche dorée portant les insignes du régiment d'infanterie dans lequel je m'étais exercé, celle-ci enrichie d'une décoration supplémentaire pour souligner que j'avais été le meilleur de ma promotion.

J'étais comme tous les ans exclusivement concentré à ma tâche, partageant avec le drapeau posé dans un tube raccourci à hauteur de mon nombril et retenu à ma taille par une ceinture, une relation quasi charnelle.

Le maire de Nod me félicita pour mon sérieux au moment où il me confia notre exemplaire de la bannière nationale. Comme je ne daignais pas commenter le compliment ne pouvant entrer dans les détails de mon attitude pour son intimité, mon père remercia le premier Nodien à ma place.

Comment pouvais-je expliquer mes sentiments, je rejoignais lors de ma prestation cette émotion ressentie quelques années plus tôt, lorsque trahi par ma mère je prenais conscience du charisme intemporel de notre drapeau national.

Maintenant désigné comme soutien permettant à notre insigne de résister au vent, j'avais l'impression d'être le premier allié de mon pays face aux tentatives d'hégémonie extérieures.

Durant les deux kilomètres que nous devons effectuer traditionnellement, je servais de lien entre le sol de mon pays et son drapeau. Ma chair devenait le relais entre sa réalité physique et ses symboles, sa terre grâce à mon concours trouvait une expression, je brandissais au-delà de son effigie son identité et lui permettais ainsi d'exprimer ses fondements.

A mi-distance, mes sensations durant une fraction de secondes me rendirent la vue, je quittais cet univers d'abstraction pour retomber dans le réel, la foule cessa d'être un agglomérat d'individus sans identité, leurs cris devinrent des paroles distinctes et dans cette prise insoupçonnée de conscience apparue une jeune femme qui me vola d'un seul regard tout l'amour que j'avais destiné à mon pays.

*

Je parvins tant bien que mal à rejoindre l'arrivée, personne ne constata mon malaise, j'avais dû effectuer la dernière partie du parcours avec au ventre la douleur d'une plaie ouverte suggestive.

Lorsque Monsieur le Maire vint me reprendre notre drapeau, je crus qu'il s'était associé à mes tourments pour me retirer comme un bien ne m'appartenant plus, cet amour que je m'étais promis.

Trouvant une excuse incontestable, je parvins à prendre quelques distances avec la foule. Enfin dans la cour de mon ancienne école, à l'ombre des tilleuls je m'assis sur ce même banc de pierre sur lequel j'avais délecté ma passion au cours de rêveries sans fin, espérant rattraper sur ce siège inconfortable le flux délicat de cet amour tant aimé.

Me revint le visage de cette jeune femme. Derrière mes paupières baissées, ses traits me réapparurent avec une précision déconcertante, comme si j'avais consacré toute la durée de ma vie à sa contemplation.

Je me sentis pris au piège, haïssant paradoxalement ces sentiments me contraignant à aimer.

- Vous allez bien?

Lorsque je me détournais, elle apparut, elle était toute vêtue de blanc, ses cheveux bruns étaient sans manière laissés libres, sa seule coiffure tenait dans le fait contraire qu'elle n'en avait pas. Son visage sans rondeur conférait à sa beauté certaine une autorité et la blancheur de sa peau se mariait à ses yeux d'un bleu délavé.

J'essayais par tout ce que j'avais de force de résister à son charme, mais sa simple apparence semblait connaître le moindre de mes goûts avec une précision diabolique, comme si son seul savoir avait été entièrement voué à l'apprentissage de ma personnalité.

Je me sentais dans la peau d'un problème vivant qui après s'être attaché à la solution de son goût, se trouvait confronté à celle qui avait les capacités de le résoudre.

J'apprenais encore que la vie qui m'était offerte et qui ponctuait à chaque seconde les pulsations de mon cœur pour que mon sang parcoure mes veines, ne m'avait pas été offerte sans condition, en l'occurrence j'avais des comptes à rendre.

Cette indifférence que ma mère m'avait infligée quelques années plus tôt, m'était imposée à nouveau par ma propre vie, me déroband l'amour que je m'étais choisi dans l'intérêt grossier de se reproduire pour survivre au temps qui passe.

Elle s'approcha de moi et vint s'asseoir à mes côtés. Le vent au même instant s'acharna sur le drapeau de notre mairie, j'y vis un appel à la résistance. Il me suffisait de me laisser aller pour que le magnétisme de cette inconnue par sa magie absorbe toute l'indépendance de mon esprit et pour que le piège se referme de la façon la plus sournoise qui soit en me rendant heureux.

Ma quête avait d'une autre satisfaction, j'étais prêt pour l'amour que je m'étais promis, à

m'extirper des limites de ma propre chair, je me refusais donc d'en réintégrer d'autres.

- J'avais envie de vous rencontrer. Me précisa-t-elle.

J'osais provoquer le danger qu'elle incarnait en plongeant mon regard dans le sien et je fus assailli de douces promesses, ce qu'elle représentait était tellement facile à prendre.

L'amour qu'elle incarnait bataillait dans mon âme pour remplacer celui que j'avais élu. Je discernais dans ce combat peut-être perdu d'avance, l'opportunité de renforcer ma volonté. Cette opposition valoriserait mes ambitions et ce succès que je ne me voyais plus atteindre à cette heure, se promettait sous une forme différente, en m'avouant que ma seule victoire restante m'attendait dans mes capacités, à combattre jusqu'à ma mort.

Je ne lui avais pas encore adressé la parole lorsqu'Abel passa à son tour la grille de la cour. J'avais depuis quelques années repris à l'aimer, notre parallélisme ne me posait plus problème même s'il persistait à me coller aux talons, sa présence en règle générale avait pris l'habitude d'accompagner mon ombre.

Je me levais.

- Je vous présente Abel, mon frère, quant à moi, je me prénom Caïn.

Son regard sans bouger la tête, passa sur nous deux, puis elle nous tendit la main.

- Je m'appelle Lilith.

Abel me parut étrangement blanc, il m'était aisé de deviner qu'elle lui avait également plu, ce qui me contraria comme une injure, m'affirmant avec plus de conviction encore, que rien en moi n'aspirait à de tels sentiments bon marché.

Nous entendîmes alors les premières ferveurs de la fête, l'orchestre entamait des airs entraînant et en les saisissant tous les deux par un coude, je les menais sans commentaires, à l'endroit où allaient se vivre les festivités.

Ma main me rendit par le biais de sa peau le contact de notre premier touché. La finesse du poison qu'elle libérait dans mon corps et dans mon âme était d'une habilité déconcertante et cette constatation me provoqua un rire à peine contenu.

Nous atteignîmes la piste de danse faite de lattes posées à même la terre. Aux quatre points cardinaux, se dressait un mat qui maintenait le chapiteau composé d'une toile, sur élevé au centre de la piste par un support identique, seulement plus fort et plus haut.

Déjà quelques couples s'étaient élancées et l'enthousiasme au cour de cette première danse était à son maximum, certains belligérants n'avaient pas goûté aux plaisirs de la musique, depuis une année entière.

En me reculant d'un pas, les lois de la physique, firent se proposer en les laissant retomber et se rejoindre, la main d'Abel à celle de Lilith.

Je fus sans surprise traversé par un élan de jalousie, me signifiant la désapprobation de toute une partie de moi-même à cette union de circonstances. J'en ressentis en simultané de la douleur et de la joie et je sus que mes satisfactions trouveraient dorénavant leur essor, dans l'expression des contrariétés de cet amour là.

Abel très intimidé conduisit Lilith jusqu'à la piste et enroula symboliquement un bras autour de sa taille, en ayant la délicatesse de ne pas le reposer, puis ils tournoyèrent en se débarrassant de leurs maladresses à chacune de leurs circonvolutions.

Quelques jeunes filles vinrent graviter autour de moi. Il y avait entre elles une espèce de compétition tacite pour s'appropriier par répercussion, en étant la première d'entre toutes à mon bras, cet honneur qui m'avait été donné de défiler en tête du cortège.

Avant de me saisir de l'une d'entre elles, je m'accordais quelques secondes pour constater, par ce couple qu'était devenu Lilith et Abel, la souffrance qui m'assaillait et qui semblait vouloir m'avertir qu'il ne pouvait y avoir de grandeur que dans le désespoir.

Pour la première fois de ma vie, je devais produire un effort pour m'intéresser à la cause de mon pays, ma joie prit son envol sous les ailes de mes plaintes et la beauté de ma résolution m'afficha son exactitude dans une confrontation avec son contraire.

A ma gauche mon attention se porta sur une jeune fille dont la robe finement soignée, témoignait du soin qu'elle avait consenti pour se présenter au meilleur de sa beauté, en ce jour de fête.

Cette application me ramena à mes exigences et je repris l'amour malmené de mon pays. Face à moi Lilith exprimait par l'intermédiaire de son jupon, la frénésie, toujours plus active d'Abel à la faire tournoyer.

En quelques gestes j'arrangeais ma tenue et tendait mon bras à la jeune fille distinguée les secondes d'avant.

Je m'appliquais pour être digne de ce que j'incarnais, elle me lança quelques regards intimidés et je retrouvais à son contact une paix que je savais éphémère et que j'appréciais pour sa neutralité sentimentale, profitant comme j'adorais le faire des charmes d'une fille que je n'aimais pas.

*

Toute ma journée passa ainsi à rendre grâce aux sollicitations féminines, apprenant les pas mêlés à des cavalières toujours nouvelles le combat que la vie en générale imposait à ma vie en particulier.

En milieu d'après midi, Lilith que j'avais su éviter devint la seule avec qui je n'avais pas au rythme de la musique confondu mes pas.

Pactiser avec l'ennemi devint mon devoir et pour me protéger de ses pouvoirs, je m'assurais qu'elle ne danserait pas au cours de notre duo avec ma compagnie propre, mais avec le porte drapeau désigné de la ville de Nod.

Son bras, avant que la musique ne démarre se posa sur mon épaule, par correction pour toutes celles que j'avais accompagnées, j'instaurais entre nous la même distance convenue. Nous partîmes à la seconde même où les musiciens entamèrent leur morceau. Cette valse en apparence anodine, ne devait être qu'un intermède agréable sans conséquences, nous devions à sa fin sur la même ligne contenant le départ et l'arrivée, retrouver notre vie, pourtant j'étais persuadé que Lilith m'entraînait inexorablement loin de la mienne.

Régulièrement, de la même façon que mon corps m'imposait de reprendre mon souffle, chaque fois que l'angle de vue nécessaire m'offrait de le voir, j'apercevais dans les tribulations éternelles de notre drapeau face au vent, la traduction la plus précise qui soit de ma lutte personnelle.

Comme je l'avais depuis mon enfance admirée, notre bannière dans son opposition aux éléments désireux de s'approprier sa mouvance, réussissait même déformé par les mouvements têtus de l'air, à brandir farouchement ce qu'il ne cessait d'être. Cette adoration que je lui vouais, me contraignait à ne pas être moins et l'âme ballottée par les seuls frôlements de Lilith, je gardais mon allure pour prévenir ma vie qu'à l'intérieur de mon corps, nous étions deux.

Je m'abstenais de la regarder, la vérité qu'elle incarnait m'avait offert dès la première fois que je la vis, la possibilité terrible de l'apercevoir même les yeux fermés.

Dans cette spirale qui s'était promise de me dérober à moi-même, je n'entendais distinctement plus rien, attendant de percevoir le silence pour recouvrer mon autonomie de pensées.

Les cloches de la mairie se mirent à retentir et les musiciens, déconcertés par cette intrusion sonore cessèrent leur interprétation.

La vie s'arrêta autour de nous et nous sentîmes tous nos existences stopper également, jamais depuis des décennies la fête avait été interrompue de la sorte.

Le Maire, portant au dessus de sa soutane noire son écharpe d'élus vint à notre rencontre, son visage coloré témoignait de son émotion et de sa précipitation à vouloir avertir.

- La guerre est déclarée! Nous lança-t-il.

Les rumeurs des semaines précédentes se confirmaient, l'ordre de mobilisation venait

d'être ordonné par télégraphe, l'affiche le confirmant serait reçue par l'ensemble des communes de notre pays dès demain.

Tous les hommes valides de dix-huit à quarante ans devraient répondre à l'appel.

Avec ses quarante-deux ans non père n'était pas concerné par ce rassemblement, avec mes dix-sept, j'aurais pu en théorie ne pas répondre présent, mais au contraire, en ce jour commémoratif Nodien, vêtu de la tunique d'un soldat, je fus le premier à me diriger vers Monsieur le Maire, celui-ci endossant pour la circonstance, la casquette de recruteur.

Il fut proportionnellement étonné en premier lieu que mon âge soit le bon et pas étonné du tout de la motivation décidée du choix de mon départ.

Ma mère alertée n'intervint pas. Ma prise de distance inexorable depuis ce triste Dimanche ne cessa au fil des années de s'amplifier, au point de m'échapper d'elle comme au cours d'une autre naissance pour la seconde fois.

Nous nous regardâmes, elle reflétait les restes de notre affection morte, mon sens sans partage pouvait paraître égoïste, mais il était proportionnel à ce niveau d'excellence, que l'amour que je désirais obtenir se sentait capable d'atteindre.

Lilith m'offrit également ses yeux, elle me délivra dans ce contact une interprétation qui m'était alors jusque là inconnue de la mort. Pour la première fois de mon existence, j'eus l'impression qu'en plus de clore ma vie, ce dernier souffle inéluctable serait susceptible de me dérober un bien cher.

Monsieur le Maire prit sur l'estrade aménagée à cet effet la place des musiciens et débuta à voix haute pour ne pas à avoir à les répéter sans cesse, des explications collectives.

Le départ de Nod aurait lieu dans trois jours, en fin de journée. Chaque homme détenteur de son barda devant évidemment s'en équiper. Il restait quarante-huit heures à tous les concernés pour régler avant leurs adieux leurs affaires courantes, en outre les futurs mariés pouvaient en fonction des événements modifier la date de leurs noces, à cet effet, Monsieur le Maire proposerait une disponibilité totale, pour que les couples en attente de validation soient confirmés.

La fête dans ces conditions s'interrompit d'elle-même. Les hommes destinés à cette tâche ne démontèrent pas notre chapiteau, se contentant vu la gravité du moment d'en défaire seulement les décorations.

Tout le monde après s'être regroupé prit la direction de son foyer, quelques femmes, sans distinction d'âge durent être rassurées pour que leurs pleurs cessent. Des enfants s'agrippèrent aux basques de leurs pères dans l'anticipation de ce moment pénible où séparés, ils devront apprendre à se satisfaire de leurs souvenirs pour conjurer la distance.

Durant le trajet du retour, mes parents firent connaissance avec ceux de Lilith, ils venaient récemment de se faire Nodien. Le père possédant l'âge requis, semblait peiné à l'idée de quitter sa famille naissante. La femme qui l'accompagnait n'était pas la mère de Lilith, disparue des années plus tôt, mais l'épouse d'un second mariage, duquel était né deux fillettes de deux et cinq ans.

Ma mère proposa à la femme de faire plus ample connaissance, en venant dès le lendemain partager notre déjeuner. Après quelques hésitations ils acceptèrent, je ne fus pas déstabilisé par l'invitation, la présence certaine de Lilith trouverait en mon sein un contrepois conséquent.

Mon amour pour mon pays par l'apparition de la guerre avait suffisamment mobilisé mon esprit pour qu'il bâillonne mon corps.

A la croisée des chemins, nos deux propriétés éloignées d'un petit kilomètre nous contraint à nous dire au revoir. Abel visiblement par nécessité s'attarda plus longuement que moi sur les joues de Lilith et nous primes en restant le seul à ne pas me détourner, nos destinations respectives.

*

Le soir après notre dîner, je pris la décision d'aller marcher et à mon étonnement Abel, émis le souhait de partager ma compagnie.

Les premiers mètres, je me contentais de ce silence qui aurait dû être le mien si je m'étais retrouvé seul comme prévu.

- Je suis amoureux de Lilith. M'annonça-t-il.

Ce qui m'indifféra le plus dans son énoncée fut que ses sentiments soient par moi à ce point partagés que je pouvais sans peine les considérer comme les miens.

Je ne répondis pas, contenant avec difficulté le dédain qu'il m'inspira à cette seconde. La guerre menaçait de réduire notre pays en cendre, son esprit communiqué par des générations d'hommes voyait son horizon se couvrir, la mobilisation requise pour le défendre n'était pas tant physique que spirituelle et je ne concevais, qu'il puisse y avoir dans les pensées des hommes de ce pays d'autres préoccupations que sa chère protection.

- Je vais la demander demain en mariage. M'avoua-t-il, avec toujours aussi peu de précaution.

- Tu ne la connais que d'aujourd'hui.

- Oui, mais la guerre est là et je serais peut-être mort demain.

A bonne distance de la maison nous nous arrê tâmes. Sur le bord du chemin, le reste d'un arbre abattu à l'automne attendait en séchant le bon vouloir de notre scieur local pour être débité et sur son tronc à présent sans écorce, nous nous asseyâmes.

Abel sortit de sa poche le nécessaire pour fumer. L'idée de m'en proposer ne l'effleura même pas, je me méfiais de toutes les habitudes que pouvait prendre mon corps à mon détriment, je me contentais pour la préservation de mon esprit de lui offrir le strict nécessaire à sa survie pour qu'entre nous deux je reste le maître.

- Pourquoi me parles-tu de tes intentions, d'ordinaire tu ne me communique rien?

- Parce qu'elle t'aime plus que moi.

Cette révélation me convint plus encore de l'absurdité de toutes les certitudes amoureuses et de leurs capacités à colorier le monde, en croyant avec obstination à la réalité qu'elles avaient décidé de voir.

- Qu'est-ce qui te permet d'être aussi affirmatif?

- Ma vue me suffit à cela. Me répondit-il.

Je le regardais recrachant sa fumée, sans détailler mon impression, j'avais concernant son appui les plus grands doutes. Que savait-il de l'amour et de ses exigences?

Lilith me réapparut dans d'autres circonstances, ma mémoire avait combiné jusqu'à les confondre ses capacités à celles de mon inconscient et de mon imagination.

Aussi, adopta-t-elle dans la même tenue la position amoureuse de ma mère quelques années plus tôt un certain Dimanche matin. Je la vis, comme si elle s'offrait face à moi, ses jambes ouvertes elles aussi, laisser apparaître les va-et-vient d'un sexe d'homme, d'un aspect similaire à celui de mon père. Puis lorsque cette image soudaine, m'offrit son visage, je reconnus en retrait, sous elle, partageant cette étreinte celui d'Abel.

- Que puis-je pour toi? Lui demandais-je.

- Ne pas l'aimer.

Je me tournais dans sa direction, ses yeux brillaient de détermination et de vexation, j'avais la sensation malsaine et pourtant jubilatoire qu'il me demandait la permission de survivre.

- Je ne l'aime pas. Lui prétendis-je.

- Tu mens. Rétorqua-t-il d'une tonalité agressive.

L'exactitude de sa réponse m'amena à penser que sa justesse d'interprétation sur ce problème précis lui avait peut-être permis de lire les sentiments de Lilith avec plus de bonheur que je l'en croyais capable.

- Je n'aime pas l'aimer.

- Cela est assez tordu pour mieux te correspondre. Me lança-t-il.

Je me levais. Les insultes d'Abel au sujet de mon comportement en général étaient coutumières. Celles-ci d'ailleurs au lieu de me déplaire me satisfaisaient d'autant mieux que sa désapprobation était à ma conscience une garantie de qualité.

- Tu peux l'épouser, vos unions de chairs m'insupportent.

Abel exaspéré se leva à son tour puis me saisit par l'épaule pour que je me retrouve face à lui.

- Tu te prends pour qui tu n'es qu'un être de chair et de sang. Cette passion si démonstrative que tu voues à notre pays exprime en priorité ton orgueil immense. L'amour que t'inspires ta quête témoigne de l'idée prétentieuse que tu te fais de toi même et ces sentiments que tu désires en retour décrivent par la manière dont tu souhaites être aimé, l'opinion que tu as de ta propre personne.

Son haleine chaude par notre proximité m'arrivait par bourrasques au visage et m'indiquait les seuils de sa colère.

- Donne à ta chair et à ton sang toutes les qualités qui t'aideront au cours de ta vie à ne pas te donner tort. Au jour de ta mort, ton esprit s'il ne s'est pas éteint depuis longtemps, dans le parcours ultime du dernier courant d'oxygène dans tes poumons comprendra mes résolutions et me donnera raison. Lui répondis-je.

Nous nous détournâmes l'un de l'autre comme deux dualistes convaincus que même la mort de leur adversaire ne parviendrait pas à les satisfaire.

- Je ne reconnais pas l'amour qui peut provenir de ma chair et de mon sang, Abel.

- Il n'y en a pas d'autre Caïn, le seul possible a besoin de cette alliance pour devenir, les autres ne sont que des malversations de l'esprit. La réalité qui est la tienne n'existe pas.

- Laisse-moi à ma réalité Abel et je te laisserai Lilith.

J'avais à cet instant le dos tourné, je sentis sa main se poser sur mon épaule, ce fut entre nous notre premier vrai geste d'affection. Durant ce contact succinct nous devînmes vraiment frères, nos deux sorts liés par un parallélisme imposé par le sang nous confondaient entièrement, puis il défit ce lien et nous reprîmes comme avant nos trajectoires propres.

*

Nous étions la veille de notre départ, les événements matrimoniaux concernant notre famille et celle de Lilith s'étaient précipités, Abel avait fait sa demande et c'est en me regardant dans les yeux qu'elle a répondu oui.

La cérémonie de mariage était surréaliste, notre maire ne pouvait offrir en plus de sa bénédiction nationale ce minimum de temps qui aurait permis aux futurs époux de profiter du moment. Les unions sans être expédiées furent rondement menées et la guerre eut pour première conséquence à Nod que les célibataires tous sexes confondus étaient devenus une denrée rare.

Dans le parc derrière notre maison, à l'abri du grand tilleul dont l'âge restait une énigme, aidé en cela par la clémence du temps, nous fîmes un repas à l'ambiance étrange.

Ma mère tout en s'en excusant ne pouvait contrôler ses pleurs. Ses fils partaient pour la guerre le lendemain et son chagrin transformé pour les circonstances en angoisse lui torturait le corps, comme si sa chair dans l'expectative cruelle de la mort voulait par ses douleurs à l'endroit même où elle l'avait faite, supplier la clémence de la vie pour ce qu'elle lui avait offert à deux reprises.

Mon père par son silence dérivait ce retard qu'il avait pris sur les événements par son refus, témoin de sa faiblesse à les accepter.

Lilith par sa beauté avait traversé la journée sous nos yeux à la manière délicieuse d'un heureux présage. Vêtue d'une robe blanche témoin de sa virginité et de ce fin collier posé comme cette couronne emblématique de ronces à la même hauteur sur son front qu'elle s'était confectionnée, elle portait à mes yeux seuls témoin de la vérité, cet amour auquel elle avait consenti comme une croix. Elle m'offrait en épousant Abel la seule preuve d'amour dont elle disposait en choisissant la chair, même si ce n'était pas la mienne, elle marquait par ce don d'elle-même, cet endroit de la vie où elle m'attendrait toujours.

Le père de Lilith me fit par ses souffrances trop visibles l'effet de lutter contre un sentiment qui n'avait pas lieu d'être et lorsqu'Abel posa à plusieurs reprises ses lèvres sur celles de celle qui était devenue son épouse, j'avais l'impression de me reconnaître en l'apercevant pour lire à travers ses traits la jalousie qui devait à la même seconde s'approprier les miens.

Les deux fillettes passèrent à tour de rôle le dîner sur mes genoux. J'avais pour la cérémonie passé mon habit de soldat, mon allure avait le même accueil qu'un caillou dans une marre, Abel plus que tous me le reprocha sans ambiguïtés des yeux, j'avais décidé de cet habit surtout par rapport à lui, désireux de lui rappeler que j'avais également un sens aiguë de la réalité et qu'en incarnant la guerre, je lui précisais deux fois ce grâce à quoi Lilith allait terminer ce soir même dans son lit.

La mère de Lilith m'adressa des regards dans lesquels je découvris par instant une intensité de la haine qui m'était inconnue jusqu'alors.

Ses reproches non formulés étaient limpides, j'avais suscité par inadvertance des sentiments d'amour chez sa fille qui étaient trop forts pour n'être pas vécus et qui lui avaient inspirés pour pouvoir les vivre un tant soit peu, une démonstration à mon égard presque suicidaire qui allait la conduire dans des bras qui n'étaient pas les bons.

*

La nuit nous sauva en interrompant une réunion qui générerait à ses protagonistes trop de conflits internes pour que ceux-ci ne s'extériorisent pas. Les frustrations de chacun allant crescendo, il était évident que des reproches aussi stériles que salvateurs finiraient par surgir.

Nous eûmes assez de maîtrise pour nous souhaiter bonne nuit, la pénombre nous aida durant nos baisers échangés à ne pas distinguer nos pensées, peut-être pour certains, affichées trop en avant sur leurs visages. Ainsi protégés par notre manque en commun de visibilité, nous n'eûmes pas à produire des efforts impossibles.

Lorsque je regagnais ma chambre, la porte de celle d'Abel avoisinante à la mienne était restée ouverte et sur le pas de celle-ci, comme attendant l'exécution de sa sentence, Lilith guettait le retour éminent de son époux.

J'avais en prenant soin de couvrir mon visage d'un masque dissimulateur, incarné par un sourire énigmatiques ayant le savoir de tout dire en ne dévoilant rien.

Il me restait le temps nécessaire à parcourir les dix mètres me séparant de l'entrée de la chambre pour la contempler avant qu'Abel n'inscrive dans sa chair, l'emprunte de ses désirs.

Sa vue me permit de rire intérieurement de la guerre et de ses prétendues souffrances, de sa prétention immense à croire que la violence et la haine ont le monopole de la douleur, alors que je sus en la contemplant tout au long de ce compte à rebours, que l'amour pour torturer le corps restait en la matière un maître inégalé.

- Bonsoir. Ce fut à son égard les seuls mots que je consentis, elle me répondit d'un sourire forcé.

Dans ma chambre je refermais derrière moi la porte, tournais le verrou sans aucun mouvement excessif pour que mon malaise ne soit pas lu.

Je me défis de mes habits, les posais avec soin sur le dossier de ma chaise et m'allongeais sur mon lit.

Mon cœur battait la chamade et mon ouïe offrait le moindre bruit avoisinant à ma raison, sans que celle-ci ne réussisse à ne pas le ramener sans systématisme à cet amour, qui derrière la cloison était prévu d'être fait.

D'abord j'entendis un piétinement, je le reconnus pour avoir grandi aux côtés de ces pas. Avec Abel, nous avons réciproquement des secrets impossibles à garder et celui de nos marches respectives en était un. Il nous suffisait de percevoir les impacts des pieds de l'autre, notamment dans l'ascension de l'escalier conduisant au premier, pour deviner nos humeurs du moment.

Ils échangèrent quelques mots prononcés dans le murmure de leurs voix contenues, sur le pas de la porte puis se décidèrent à entrer.

Le vieux plancher de la chambre d'Abel me décrivit sans pudeur leurs allers retours, il

répéta ses habitudes et je sus dans leur récitation qu'il était en fonction des circonstances du moment, très impressionné, au point de s'accrocher aux repaires de son quotidien.

Je parvins à avoir une lecture à peu près claire des agissements de Lilith, en comparant ce qu'elle m'offrait d'entendre aux bruits produits par Abel auxquels je pouvais rattacher sans craintes d'erreurs une attitude précise.

Ainsi mes possibilités de conclusion à ce sujet m'offrirent de la suivre comme si mes yeux étaient dans leur espace en commun, un troisième personnage.

Je la vis après avoir baissé mes paupières se défaire de ses vêtements et placer ceux-ci, sur la même chaise sur laquelle Abel avait posé les siens.

Entre le temps où elle s'avança pour se déshabiller, celui où elle se défit de sa robe et celui où elle évolua à nouveau, je devinais qu'il n'y avait pas eu assez de seconde consommée pour qu'elle soit à présent nue.

Le lit exprima par ses craquements les mêmes sentiments mystérieux répétés mille fois pour accueillir Abel et dédia à Lilith quelques sous-entendus grinçant dans lesquelles il était aisé d'entendre la stupéfaction et l'ignorance.

Puis le silence retomba et leur intimité à présent réunie ne m'offrit plus le moindre détail sonore.

Ma souffrance devint si complète qu'elle occupa mon corps à la place de ma vie et mes battements de cœur résonnèrent dans ma poitrine avec la violence tranchante d'un coup de poignard sans cesse répété.

Je me défis de mes draps et de mes derniers vêtements pour me retrouver nu sur mon lit, vêtu de ma seule douleur et à l'intérieur d'elle, je me sentis pris au piège, à la limite de l'étouffement comme dans une seconde peau plus épaisse et trop étroite.

Mon désir de Lilith me représenta sans pitié les manières dont il aurait souhaité l'aimer, sa nudité m'apparut et je dus porter une main à mon ventre pour me soutenir du mal qui m'agressait alors.

Le goût secret de sa chair initia ma salive à ses sous-entendus et ma langue parcourut mes lèvres, pour approcher dans mon délire les siennes de plus près.

Mon sexe se dressa et je le pris en main l'enserrant de toute la force de mes doigts pour qu'il ne connaisse pas l'érection qu'il se promettait d'avoir, mais je ne disposais d'aucun pouvoir pour le contrecarrer dans sa volonté et il domina d'un trait mon être, en se maintenant bandé au dessus de mon ventre sans même l'effleurer.

Je pris mon oreiller et le plaqua sur mon visage pour que les hurlements s'échappant de ma gorge, meurent d'étouffement dans le tissu absorbant et moelleux. Des pleurs coulèrent par vagues en réalimentant sans discontinuer le filet d'une larme unique ininterrompue.

Je priais la mort pour qu'elle daigne m'enlever et me protéger de ma vie devenue folle, mes lamentations n'eurent aucun crédit auprès de la grande faucheuse vêtue de noire et ma main encouragée par un désespoir qui m'arracha des vomissements, s'empara de mon sexe. Mes reins affamés ne laissèrent pas à mon poignet l'accomplissement de ses va-et-vient trompeurs, et rongés par leur obsession de prendre Lilith, ils bougèrent par saccades violentes, le contraignant à l'immobilité.

Une haine s'empara de ma raison y chassant tous mes moindres restes de clémence, je maudissais mon pays pour ne pas m'offrir les promesses de Lilith et je maudissais Lilith pour me voler cet amour qui me revenait de droit.

Mes paumes me restituèrent sans même l'avoir frôlé les sensations offertes par sa taille et mon ventre alla chercher dans mon inconscient peut-être le souvenir d'une vie d'avant pour m'offrir le touché de ses fesses.

Cette tendresse tactile me répugna et dans l'accomplissement de cet amour solitaire, prisonnier de mes oppositions et de leurs brutalités, je la pris avec comme énergie pour alimenter mes gestes une sauvagerie dont je me croyais incapable, à cet endroit d'elle où

l'amour ne donne jamais la vie.

Ma satisfaction trouva son essence dans la seule expectative de la saccager seulement à chacun de mes rôles, je me voyais m'initier plus profondément en elle et ma jouissance répandit mon sperme sur mon ventre. Sa texture épaisse et chaude, lourdement liquéfié, me signifia l'état de la blessure reçue par mon âme et je ne sentis couler sur ma peau que son propre sang.

J'étais mort.

*

Sur le quai de la gare, au moment de notre départ pour le front, il y eut séparée en deux catégories, une minorité de partant d'un bord et une majorité de restant de l'autre, toute la population Nodienne sans exception.

*

Au matin je me réveillais au moment même où le soleil, par l'est commençait à s'imposer à la nuit.

Il n'y avait aucun bruit dans la maison. Je descendais à la cuisine. Là, je me forçais à prendre un petit déjeuner quasi obligatoire au nom de cette journée à venir qui se promettait interminable.

J'étais vêtu en soldat sans porter pour autant ma tenue d'apparat, j'avais passé mes habits de campagne et attrapé mon sac à dos, prêt depuis la veille.

Ma mère fut la première à descendre, son teint d'une blancheur extrême mettait en évidence deux cernes trop prononcées, balayant latéralement comme un maquillage grossier appliqué à la va-vite de l'index, le dessous de ses yeux. Avant même de me dire bonjour, elle vint se blottir contre moi et je reconnus à cette étreinte la teneur particulière de son énergie pour être parcouru par un flux similaire.

La vie après lui avoir offert de donner deux fils les reprenait pour son compte. Moi en ce qui me concernait, la vie s'imposait brutalement dans mon existence, sous couvert d'un amour plus honorable, teinté d'un intérêt majeur dissimulé, celui en l'occurrence de se perpétuer de force, quitte à abuser sentimentalement de ses victimes, en les convaincant qu'ils n'ont ni le droit, ni le pouvoir de ne pas aimer ce qu'elle leur impose.

Contre ma poitrine je sentis plus confirmée que la veille cette impression de mort qui m'avait happé au moment de ma jouissance.

Pendant qu'elle s'évertuait à me serrer contre elle, mes pensées s'orientaient vers mon pays. J'avais au nom de sa gloire livré cette nuit ma première bataille et j'étais parvenu à vaincre la vie, à la faire reculer au point de la chasser de mon être et si mon cœur battait encore, mon âme savait qu'à présent je n'étais plus vivant.

Nous nous séparâmes, son regard avait changé d'expression. Sa peine, si visible s'était dissipée pour laisser la place à de la colère. Je comprenais qu'elle ne retrouvait pas à mon contact sa propre signature, celle qui lui avait permis de me concevoir, avait accompagné cet amour de Lilith que la vie avait prévu pour moi et dans l'ombre grandissante s'emparant à la façon d'une éclipse de ses pupilles devenues noires, la haine remplaça le mécontentement. Défait de la vie je n'étais plus le fruit de ses chairs et elle reprochait à celui que j'étais devenu d'avoir pris la place de son fils.

Lorsque Lilith apparut, ma mère me détourna la tête. Je saluais la nouvelle venue comme la digne femme de mon frère et bus mon café d'une traite.

En lavant mon bol, je perçus dans les escaliers les pas confondus d'Abel et de mon père, donnant subrepticement le jour à un troisième personnage éphémère prenant vie aux premières marches de l'escalier à hauteur de l'étage, existant le temps de leur descente commune et disparaissant en atteignant le sol sans écho de la cuisine.

- On se retrouve à la gare. Leur dis-je, puis je sortis.

En refermant la porte de la cuisine, le léger claquement qui s'en suivi fut débordé dans sa sonorité par la réponse de notre drapeau au vent.

Je levais la tête en l'orientant vers la droite, je le vis juste au-dessus de moi et je me sentis en pure communion avec les symboles de notre bannière tricolore, nous avions tous les deux notre autonomie en ayant notre existence propre, sans dépendre de la vie en générale et de sa possessivité.

Sur le chemin je croisais d'autres appelés accompagnés de leurs familles. Parfois certains d'entre eux prétendaient pour reconforter leur entourage que la guerre serait de courte durée, certains mêmes poussaient leur optimisme jusqu'à assurer ceux les soutenant qu'ils n'auraient peut-être même pas le temps de combattre, convaincus que les soldats de métier à cette heure déjà sur le front, traitaient le problème avec une telle efficacité qu'il serait réglé avant qu'eux soient véritablement opérationnels.

Aucun des groupes que je croisais ne m'invita à les rejoindre. Je canalisais en ces heures difficiles les conséquences de mon enthousiasme patriotique. Au cours de toutes ces années je ne manquais pas de frénésie lorsque j'avais pour mon pays un devoir à accomplir. Maintenant que ce dernier m'offrait de m'investir corps et âme dans une mission suprême, tous en concluaient que je partais heureux et le cœur léger.

A la gare le train devant nous acheminer vers le nord n'était pas encore arrivé. Dans son attente je me trouvais un coin isolé et mon regard se maria de ce côté de l'horizon où la locomotive ne tarderait pas à s'initier dans la passivité mélancolique de ce matin Nodien.

*

Le train entra en gare de Nod dans un vacarme mélangé de ferraille hurlante, de vapeurs brûlantes s'échappant sous pression et de commentaires humains de tous genres.

Mon père, ma mère, Lilith et Abel s'étaient regroupés autour de moi depuis quelques minutes, nous restâmes tous les cinq silencieux.

Abel portait sur son visage les stigmates d'une authentique douleur avouant par son désespoir trop affiché que l'amour l'ayant conduit au mariage continuait à le faire souffrir. Une peur d'une autre nature avait supplanté la précédente pour le malmener encore. Ainsi après s'être effrayé à l'idée de ne jamais toucher Lilith, il craignait à présent que leur couple naissant ne résiste pas à la grande histoire.

Mon père depuis l'annonce de notre départ me donnait à penser pour le connaître bien, qu'il n'attendait plus que nous partions vraiment, pour que nous ne le perturbions plus dans ses habitudes mornes avec nos adieux. Cette séparation l'ennuyait par ce qu'elle lui imposait, il aimait à présent pour le meilleur comme pour le pire ne plus nous avoir dans sa vie et notre départ, malgré la distance paradoxale que nous allions prendre, sonnait comme un retour dans sa chère tranquillité.

Avec Lilith nous partageâmes à plusieurs reprises quelques regards fuyants. Je fus étonné de ce qu'elle ne me suscita plus. Si le feu dans mon âme pouvait prétendre sommeiller encore, les flammes qui l'avaient dévastée seraient pour l'éternité privées par des cendres mêmes chaudes de cette combustion apocalyptique qui les entraîna.

Je ne pouvais pas me prétendre ne plus l'aimer, je n'avais simplement plus en moi la sensibilité adéquate pour y parvenir.

Parfois lorsque ses yeux se montrèrent insistants, je ne pus m'empêcher de lui en vouloir. Certes j'étais parvenu à me défaire de son emprise, mais j'y avais perdu la saveur, en ne pouvant plus dorénavant aimer des sentiments que j'avais pour mon pays et auquel je tenais tant.

Ma mère s'avéra être la plus figée d'entre nous, j'en déduisais que la réalité de son existence s'était accaparée ses derniers rêves.

J'eus pour elle un inévitable sentiment de pitié, me promettant pour m'épargner ses tourments d'instruire mes espérances au réalisme.

Les portes des wagons réservés d'ordinaire aux bestiaux, s'ouvrirent.

Le chagrin collectif fut tellement constant qu'il parvint à arracher des plaintes à ceux-là même qui ne quittaient personne.

Je passais pour un derniers au revoir mes proches en revue, résumant mon état d'esprit en leur offrant pour eux quatre, le même baiser sommaire sur la joue.

Déjà avec Abel, nous ne nous installâmes pas dans le même wagon, sans que cette initiative nous appartienne vraiment, laissant la responsabilité de cet écart que nous prenions d'entrée aux circonstances.

Entre nous deux un dernier regard nous confirma mieux que les mots les plus choisis de notre vocabulaire que nous ne nous dirigions pas vers la même guerre.

Un sous officier voulut refermer la porte, je me mis face à lui pour l'en dissuader. Il tenta en ouvrant la bouche de m'imposer son autorité, mais le vide dans lequel depuis cette nuit mon regard était tombé emporta sa volonté de le faire.

Le train démarra, mon père et ma mère m'adressaient un au revoir qui ne concernait qu'Abel. Lilith d'un baiser posé sur ses doigts confia cette attention au vent pour qu'il rejoigne en théorie son époux et vint contre toute convention atterrir subjectivement sur mes lèvres.

*

CHAPITRE 3

La guerre.

J'ai dû pour mon pays renoncer à tant, que j'avais espéré après mon affrontement avec l'amour pour la conservation de mon être, ne plus rien avoir à lui concéder encore.

*

Nous sommes arrivés quarante-huit heures après notre de départ de Nod, sans que nos chefs acceptent pour nous soulager de s'arrêter plus d'un quart d'heure à quatre reprises seulement.

C'est au cours de la troisième pause qu'Abel et quelques autres furent appelés à descendre. Je compris que nos destins prenaient plus d'indépendance encore et dans nos signes d'adieu respectifs, je ne savais pas me concernant quelle chance lui souhaiter.

Dans ce qu'il m'offrit tant que mes yeux purent le voir, je constatais qu'à mon interprétation, sa propre identité avait perdu de sa présence au bénéfice de Lilith.

Cet amour pour se venger d'être parvenu à ne plus l'aimer m'interdisait tous sentiments. En position prioritaire, je ne pouvais rien ressentir, sans que des émotions de cet ordre me rabattent inexorablement vers lui. Même la haine qu'il m'était possible d'avoir, s'en était trouvée modifiée, mise en valeur par l'amour que j'avais chassé, sa résurgence posait par sa dangerosité nouvelle problème, car je ne possédais plus de barrière affective pour la limiter.

Mon nouvel état pour demeurer viable devait se cantonner de ressentiments imprégnés de neutralité. Ma passion pour mon pays ne pouvait plus dans ces conditions mériter ce titre, je préférais pour m'adapter la nommer résolution, terme dont la force transparente, sans couleur trop prononcée correspondait à mon équilibre.

Dans le wagon j'assistais à des ébauches de camaraderie, la promiscuité forçait les rapprochements et les hommes d'abord silencieux, trop occupés à ne pas laisser voir leurs larmes, échangèrent au bout de quelques heures leurs premiers propos, pour qu'à destination un ronronnement constant de discussions ininterrompues s'approprient l'ambiance.

Lorsque les sous-officiers hurlèrent le terminus, il y eut au-delà de tout le vacarme suscité par notre débarquement les échos du canon qui retentissait derrière la limite de l'horizon. Notre peur aidée en cela par notre imagination, nous permit de franchir cette distance pour laquelle nos yeux restaient impuissants.

A peine à terre, on nous ordonna de nous ranger sur le bas côté pour dégager le quai, nous permettant pour l'occasion de nous asseoir sans défaire l'ordre des rangs organisés sommairement par nos supérieurs.

Au loin, une centaine de mètres devant la locomotive, nous devinâmes sans plus de précision une forte activité.

Les murmures à ce sujet d'abord éteints se firent plus bruyant. Puis après avoir recensé les mêmes questions le concernant, des commentaires plus précis parcoururent la longue escorte, démarrant tout à son départ pour nous atteindre en nous renseignant et poursuivre sa lancée, pour s'interrompre tout en queue, on emmenait des blessés, je faisais comme des

centaines d'autres connaissances avec la guerre.

Les plus valides d'entre eux, ceux ne souffrant que de plaies n'handicapant pas leur mobilité, poussaient installés sur des chariots d'autres soldats étendus plus sérieusement atteints.

Je vis entre nous une limite invisible, nous possédions par notre état leur passé révolu, eux détenaient par le leur notre avenir immédiat.

J'essayais sans succès d'attraper le regard de l'un d'eux pour y deviner avant de les subir les affres de la guerre, pour capter avant qu'ils ne soient physiquement les miens leurs tourments, mais leurs têtes baissées m'empêchaient de les découvrir.

J'avais l'impression que ce quai de gare n'avait rien de terrestre. Je voyais dans la lourdeur de leurs démarches brisées, des êtres à présent morts, refusant par charité d'échanger les regards offerts par des vivants, dans l'intention honorable de ne pas les tétaniser d'horreur.

Je les appréhendais même comme des âmes chancelantes, revenant de l'enfer après y avoir purgé leur peine et n'ayant pas dans leur force restante, celle pour nous avertir des profondeurs de l'abîme attendu.

Lorsque les derniers wagons furent occupés, on commença à charger le nôtre et l'on arrêta à un demi mètre de moi, un jeune homme au visage d'enfant, dont le sang profitant de son immobilité, ne commençait par gouttes régulières, à former sous lui une flaque sur le sol.

Il fut saisi de soubresauts comme si son corps devenu une enveloppe contenait un être trop à l'étroit et qu'il ne désirait plus, vu l'état de sa vie, poursuivre à l'envers de ses chairs et se calma d'un coup.

Plus détendue il chercha parmi nous un regard compatissant, il ne trouva pour accueillir sa supplique d'un soutien que des vis-à-vis fuyant, exprimant par leur réticence à l'accueillir même des yeux, leur peur de partager son sort.

Lorsqu'il me trouva dans son champ de vision, son bras se leva et sa main s'ouvrit, j'accomplis pour le rejoindre le même geste et lorsque nos deux paumes communièrent, nous parvinrent à réconcilier à notre contact la vie et la mort.

On le décolla de son chariot pour l'installer sur le plancher du Wagon souillé par notre urine. Il conserva malgré sa manipulation un sourire serein, heureux visiblement d'avoir trouvé une paix qui ne le quitterait plus.

En observant ma main, j'y découvris les traces laissées par son sang et je fus étonné par cette constatation surprise. En partant pour cette guerre je m'étais préparé à les retrouver salies de la sorte, sans jamais croire que la compassion serait responsable de cet état.

Autour de moi, les doigts au bout desquels se tenaient des cigarettes, traduisaient par leurs tremblements la peur environnante. Assis en tailleur, je ne ressentais rien de semblable, presque amusé par les conditions du moment et convaincu de n'avoir plus rien à perdre.

Le premier obus tomba à une centaine de mètres de nous à l'arrière du convoi, nous, trop intrigués par le sifflement qui l'annonça, restâmes la seconde d'avant nos têtes orientées vers le ciel, cherchant à élucider la nature de ce crépitement strident.

L'explosion fut suivie d'une série d'ordres hurlés qui nous commandèrent de nous jeter sous les wagons pour nous protéger des éclats. La plupart d'entre nous pétris de stupéfaction restèrent figés sur place, couchés sur le ventre, les mains sur la nuque, les paupières closes à ne plus pouvoir les rouvrir, tentant en en faisant abstraction de modifier le cours de la réalité.

Les impacts se rapprochèrent en frappant en désordre sans aucune logique coordinatrice.

L'un d'eux atteignit le convoi de queue en son centre, projetant en tous sens, horizontaux et verticaux des fragments d'acier et de bois, dans lesquels vinrent se confondre, des corps désarticulés et démembrés.

Sans précipitation, presque inquiet par mon calme, je pris l'option de me projeter en contre

bas à l'inverse de la majorité. Là dans un fossé profond sensé assurer l'écoulement des eaux de pluie, assis je m'adossais tout en restant face au convoi, tenaillé par une curiosité insatiable, m'empêchant d'exploiter ma possible sécurité à son maximum.

Les coups devinrent plus forts, atteignant leur paroxysme lorsque l'un d'eux secoua la terre, comme si l'univers entier contenant le monde venait dans son ensemble de trembler.

Je fus à la violence du choc durant une fraction de seconde conduit dans une dimension sans pesanteur et mon corps rejeté du sol comme un indésirable tournoya sur lui-même, pour ré atterrir durement. Autour des débris de tous genres et de tous calibres servirent de gouttes d'eau à une averse solide apocalyptique.

Enfin ces coups de poings d'un géant coléreux s'éloignèrent pour s'interrompre dans notre secteur, allant faire subir sa rage gigantesque à un autre endroit, quelque part ailleurs.

A ce vacarme dans lequel le bruit même était dépassé, un intermède sans rapport avec le temps s'invita.

En deux secondes je fis le tour de moi, je n'avais pas la moindre égratignure, ce sentiment me prit comme une formidable sensation de fierté et une revanche sans pareille sur mon affrontement de la veille me confirmant que je ne m'étais pas trompé d'amour.

Je sortais de mon abri de fortune, le bombardement dont nous venions d'être victime ne s'était pas retiré seul, emportant dans sa traîne assourdissante aux coups lourds notre paysage d'avant.

Le train était détruit aux deux tiers, seule la locomotive intacte fumait d'une impassible régularité au centre d'un tronçon de rail d'une cinquantaine de mètres, détruit entièrement en amont et en aval.

Les wagons de queue avaient été pulvérisés, ceux du milieu détruits de moitié laissaient pendre les corps de leurs occupants dans un enchevêtrement confus de ferrailles tordues et de lattes éclatées.

Un silence menteur, jugé comme tel pour sa sonorité presque inexistante par rapport à celui passé, retentissait de cris défait du langage humain où les plaignant vrillés dans leur chair par une misère immense avant de perdre leur vie, n'avaient déjà plus dans leur vocabulaire les mots utiles pour exprimer leurs souffrances.

Une gêne m'envahit, j'étais en comparaison au ko ambiant trop intact, aucun soldat dans mes alentours immédiats ne semblait ne pas être touché.

Debout, les bras de ceux pouvant encore les tendre se dressèrent pour me supplier de les secourir et même soutenu par mon imagination, je ne vis pas quelle aide j'étais capable de leur offrir.

Influencé par le hasard je me penchais sur l'un d'eux, un débris métallique s'était installé dans sa poitrine et je fus d'abord surpris qu'il ne soit pas déjà mort. Il essaya de me parler, mais le sang qu'il recrachait par spasmes lui occupait la bouche, prenant sans partage la place des mots qu'il souhaitait me dire.

Je me saisis de sa main et sentis en l'empoignant avec cette force que je désirais lui transmettre que son bras était devenu un membre désarticulé sans aucun dépliement coordonné. J'essayais en le soulevant de mesurer la nature de cette blessure supplémentaire et le pauvre bougre avant d'expirer hurla de plus belle lorsque son épaule juste retenue par un lambeau de chair se détacha de son corps, pour suivre mon mouvement.

Je n'eus pas la possibilité de faire un pas de plus que deux autres soldats me sollicitèrent. A leur vue je dus employer tout ce que j'avais de maîtrise pour ne pas leur renvoyer les impressions que leur état m'infligeait.

De la hauteur de ma taille, il m'était impossible de les dissocier physiquement l'un de l'autre. Le souffle d'une explosion, accompagné d'une volée de débris de toutes sortes les avait mélangés et leurs corps cassés, confondus dans une incohérence effrayante, les avait emmêlés jusqu'à ce qu'ils ne retrouvent plus dans leur enchevêtrement de chair leur propre

identité.

Le plus coincé des deux sous le corps de l'autre mourut le premier, quant au second la tête en avant dans le vide, les bras à l'envers jusqu'à planter ses deux coudes au milieu de son dos, pleura avant son dernier souffle l'absence de celle qu'il aimait.

Étant dans l'impossibilité pratique d'admettre le seuil de ses souffrances physiques, je fus ému par ses regrets, au nom de cet amour puénil qui lui encomrait l'âme et qui n'avait même pas la décence de s'effacer pour que son désespoir ne l'utilise pas afin de devenir plus intolérable encore.

A mes côtés, sans la distinguer vraiment, debout comme je pouvais l'être, je devinais, passant entre les hommes agglutinés la mort prendre pour son compte sa provision de vies. Haute, géante presque, je concevais à l'ultime expiration de l'un ou de l'autre sa course lente pour accueillir sous son manteau d'ébène, cette autre étincelle figée pour l'éternité dans sa dernière expression lumineuse.

Je parvenais grâce à ce que j'avais consenti pour que l'amour jamais ne me concerne plus à ressentir ses sentiments.

Je connaissais comme elle cet état d'indifférence émotionnel me maintenant pour rester attaché à ma cause, dans une interprétation de tout qui maintenant l'aiguille du compteur de ma sensibilité, dans un milieu exact entre le positif et le négatif.

J'avais comme elle découvert le secret de l'équilibre, jusqu'à m'afficher comme le propriétaire du fil étroit sur lequel j'avançais, jusqu'à avoir vaincu le vide, pour que l'amour et toutes ses contraires ne m'aspirent dans leur dimension sans fond.

Les minutes passèrent, lentement, durant lesquelles je continuais à porter un secours purement symbolique à de vieux enfants brisés.

Le petite gare de campagne qui nous avait accueilli avait été touchée à deux reprises, ses deux ailes avaient été détruites, seule se maintenait dans un esprit revanchard l'entrée principale où sa porte aux deux volets cassés, offrait un aperçu par son absence de murs derrière elle, et cette forme d'infini proposait à présent une idée de ce que Dieu depuis longtemps disparu pouvait concéder dorénavant à l'accueil de son paradis.

Au-dessus de cette entrée là, semblable à mon état, se tenait sans agitation notre drapeau.

Tous nous étions là pour lui, même si mes résolutions à son égard, ne devaient pas dans cette foule de mourrant avoir de semblables.

Pendant une fraction de seconde un doute pernicieux s'initia dans mes convictions, la survie de mon pays valait-elle pour être assurée que sa terre soit abreuvée de sang? Comme réponse immédiate deux évidences se dressèrent face à ce semblant d'hésitation. L'une m'offrit un aperçu terrible en changeant par un autre drapeau, celui flottant depuis des décennies au sommet de l'église nationale à Nod et dans cette abrégé prémonitoire violent, les soldats dont je piétinais la chair répartie à tout va, connurent au-delà d'une seconde mort, une agonie sans fin.

L'autre me contraind à me méfier de mes yeux, je ne devais surtout pas leur accorder trop de crédit. Pour reprendre possession de la vérité, je relevais la tête en abaissant mes paupières. Mon âme prit le relais de ma vue, dans cette obscurité, je comprenais que l'amour sous d'autres formes plus insidieuse voulait me conquérir à nouveau, au nom de ses impératifs terre à terre et ma dernière image en tant que telle, trouva dans mon esprit son sens vrai lorsque tous les corps parsemés devinrent pour chacun d'entre eux, celui de Lilith.

*

Trois jours étaient passés depuis le drame vécu à la gare et comme il n'y avait pas de cas identique au mien, puisque tous les acteurs forcés de cette tragédie étaient ou morts ou blessé plus ou moins gravement, on me muta dans un autre unité, avec l'étiquette d'un miraculé.

A cette heure nous étions installés depuis la veille au soir dans notre position de départ, j'allais vivre mon premier assaut frontal. La nuit s'était déroulée sans que l'ordre d'attaque soit donné, le matin fit de même et c'est à l'approche de midi qu'un capitaine parcourant visiblement les tranchées les unes après les autres, nous extirpa de notre léthargie due à l'attente en nous précisant que le moment M était incessant.

A proximité de moi, un jeune homme s'était vu attribuer l'honneur de porter notre drapeau et lorsque le sous-officier responsable de ce choix s'en alla, tous vinrent à la rencontre de l'élu, lui appliquant sur l'épaule une main compatissante, comme si le sort au lieu de la félicité venait de le condamner à la peine capitale.

Il s'assit dans le fond de la tranchée et observa désabusé les contours mal creusés de son abri précaire, comme si on lui offrait avant de mourir de contempler sa future tombe.

Je m'approchais de lui, il me renvoya dès ma proximité un regard plein d'a priori, ma survie inespérée à notre débarquement me conférait une étiquette dans laquelle une chance trop grande était synonyme de malhonnêteté.

- Je suis condamné à mort. Me dit-il d'un coup.

- Qui ne l'est pas? Répondis-je, surpris de cette coordination spontanée entre ma voix et mon esprit.

Il prit dans la poche intérieure de sa veste un paquet de cigarette et m'invita à fumer. Peiné par son allure défaite, j'acceptais.

- Avec ce maudit drapeau, je vais être visible à un kilomètre et tous les tireurs d'en face vont se précipiter pour caler leur œil sur le viseur de leur fusil pour être celui qui me descendra le premier.

- La mort est un des actes les plus importants de la vie, ce drapeau va te permettre, si tel est ton destin, de ne pas la gâcher.

Il me fixa comme si j'étais devenu une bête curieuse.

- T'es malade! Insinua-t-il, presque offensé. « Pour les actes qui m'intéressent je me dois de rester vivant, désolé je n'ai pas d'ambition à titre posthume. »

Je sentis que ma présence à ses côtés n'était plus la bienvenue et dans son obstination à m'ignorer, je décelais même des regrets prononcés pour la cigarette qu'il m'avait offerte.

- Je peux porter notre drapeau à ta place durant l'assaut si tu le veux.

Il se détourna dans ma direction stupéfait.

- Je ne demande pas mieux. Me rétorqua-t-il. A cet instant le même capitaine sur le chemin du retour passa pour plus de protection par notre point de ralliement.

- Mon capitaine! Le bras levé pour attirer son attention, je le sollicitais lorsqu'il nous frôla presque. Concentré par sa mission, il marqua à l'énoncé de son grade un temps d'arrêt, puis le visage grave, visiblement accaparé par des soucis que nous étions incapables d'incarner individuellement, il m'offrit son attention.

- Soldat. Sans me le préciser, il me prévint par l'impatience qu'il dégageait qu'il avait peu de temps à m'accorder.

- J'aimerais prendre la place de mon camarade, comme porte-drapeau.

- Pourquoi? Le camarade en question ne se sent pas concerné par l'honneur qui lui est fait? La réponse ne laissa planer aucun doute quant à sa tonalité accusatrice, puis il reprit.

- S'il arrive malheur à votre camarade, vous le remplacerez, en attendant préparez-vous.

Une agitation nerveuse s'empara alors de l'air ambiant et sans que j'y sois inclus, tous à l'expectative de mourir, additionnèrent à cette vie rendue si précaire ce qu'ils avaient prévu d'y vivre.

- Puisque tu sembles plus heureux que moi à l'opportunité de porter nos couleurs, je t'offre l'avantage de mourir le premier.

Mon sourire finit de le décontenancer, mais il m'était impossible de lutter contre ma satisfaction, son offre me rendait heureux et je n'avais pas les moyens de dissimuler ma joie.

Lorsqu'il me confia le drapeau, mes yeux se mouillèrent d'émotion, j'avais l'impression enivrante de rentrer chez moi.

Les autres m'observèrent comme si j'avais perdu la tête et dans leurs regards, lorsque mes yeux m'offrirent d'y passer, renforcé par mes certitudes, je leur signifiais que j'étais sans aucun doute celui qui parmi nous avait le plus de raison.

Je repérais à leurs sourires moqueurs et sans les entendre simplement pour les voir, se parler subrepticement, je savais qu'ils s'amusaient de ma mort prochaine.

A leurs allusions indirectes, j'étais convaincu que la mort à ma vue passerait son chemin, que pourrait-elle me prendre qui n'ait pas été déjà abandonné, ma vie s'était débarrassée depuis Lilith de ce qui fait émotionnellement battre le cœur.

Nous nous avancèrent d'un pas et nous plaquèrent le dos à la paroi, nos têtes se levèrent pour voir passer au-dessus de nous les obus de notre camp en vu de la préparation du terrain ennemi à notre offensive.

Alors que les premières explosions retentirent, je sentis les effluves d'une peur qui ne m'avait sur le front encore jamais atteint. Je tenais contre moi notre drapeau, sans m'en rendre concrètement compte, j'avais cédé à la tentation d'une joie trop incontrôlée qui m'avait ramené à des réactions humaines.

Pendant que nos obus ravageaient dans un bruit titanesque la position que nous devons prendre, je fixais mon drapeau pour qu'il me rende ma résolution, sans que l'amour ne puisse s'en mêler.

Au nom de la hauteur nécessaire à mon âme pour accéder à la pureté qui nous inspirait tous les deux, nous étions contraint de considérer ma chair comme un handicap à notre cause, mon sang par ses réactions comme un poison insidieux.

Lorsque le sifflet retentit, nous sortîmes de la tranchée et les balles de mitrailleuses ennemies vinrent cueillir dans nos rangs leurs premières victimes.

Entre notre objectif et nous, il n'y avait pas plus de cent mètres et cette surface composée de terre retournée et de tous les déchets possibles que la guerre peut produire, semblait matérialiser par son éloignement la distance séparant la vie de la mort.

Tout en essayant de ne pas la ressentir, je savais qu'une joie sans pareil attendait en moi d'être reconnue par mes sens, mais je veillais à les maintenir bâillonnés.

Mon drapeau reprit sous l'effet de ma course sa superbe, il m'aurait été facile de succomber à son charme. Je l'avais au cours de ma vie admiré mille fois pour les réponses

glorieuses qu'il imposait aux éléments. Aujourd'hui en plus de prendre la responsabilité de ses pas, ma marche à battons rompus lui offrait le vent nécessaire à sa superbe.

Je sentis les balles me frôler, j'entendais dans leur déplacement qui imposait à l'air des trouées invisibles, leur indifférence.

Je fus le premier dans la tranchée ennemie, tout en gardant de ma main gauche mon drapeau, la mort s'empara de la droite, elle reconnut dans la froideur méthodique de mon état d'esprit sa propre psychologie.

J'étais invincible, j'avançais sans précipitation tuant d'un coup chaque ennemi à ma portée sans que mon efficacité ne réponde à un seul sentiment.

La bataille s'acheva par le repli du camp adverse. Toujours en tête, au détour d'une tranchée, je découvrais sanguinolent mon vis-à-vis ennemi, couché sur le dos, sa bannière criblait de balles en berne parlait par son renoncement démonstratif de leur agonie commune.

Je pris un peu de temps pour les observer, ne sachant pas très bien quelle réaction je devais adopter. Ma devise s'imposa d'entrée en me sous-entendant que je me devais de n'avoir ni joie ni haine. Du bout de mon pied je lui ôtais son casque, son crâne à présent nu s'offrait au coup décisif que j'avais prévu de lui administrer et d'un coup de pelle sa boîte crânienne s'ouvrit pour que la mort toujours collée dans mes pas prenne sa vie.

Un camarade inconnu arriva à ma portée, je lui demandais du feu, il me confia un briquet à pétrole.

Je m'emparais alors du drapeau ennemi, je le plantais sans penser à me protéger sur le haut du terre plein de cette tranchée juste prise, j'entendis des détonations m'avertissant que l'on me prenait pour cible, quelques projectiles m'effleurèrent avec toujours le même insuccès. Ensuite je mis le feu à l'étoffe et les flammes le dévorèrent en quelques instants.

Dans le fond de la tranchée je m'asseyais tenant contre moi mon drapeau, son manche planté à une extrémité dans le sol, l'autre posé sur mon épaule, récupérant, étendu sur l'ensemble de mon corps de ma poitrine à mes jambes, de ce que nous venions de vivre.

Ce fut un moment de silence émotionnel sans fond où je n'avais pas l'impression d'être présent à l'intérieur de moi-même, ma communion d'esprit avec mon drapeau sembla entière, notre union s'était débarrassée du moindre fonctionnement humain, nous savions nous aimer de cette précision utile qui oblige à ne rien ressentir.

Petit à petit, d'autres soldats amis vinrent à ma rencontre, l'endroit dans lequel je m'étais installé par sa terminaison conduisait tous les survivants de l'assaut dans leur progression en ce lieu.

- Votre nom soldat. Je reconnus la voix du Capitaine.

- Caïn, mon capitaine.

Il s'accroupit pour se retrouver à ma hauteur. Ses yeux s'attardèrent sur la dépouille de ma dernière victime, puis dans leur retour vers moi, passèrent un instant sur la pelle qui m'avait servi d'arme et vinrent conclure leur rétrospective visuelle dans mon regard.

- Vous n'êtes pas blessé Caïn?

En guise de réponse je bougeais mes membres les uns après les autres en terminant ma vérification par mes bras.

- Vous avez eu de la chance.

Avant qu'il ne tourne les talons, déçu par la petitesse de sa conclusion, je le fixais dans l'intention farouche de lui adresser tout mon dédain.

Je ne supportais pas qu'il ose offrir l'héroïsme de ma charge à la bonne fortune, son ignorance me déplut et je nous sentis mon drapeau et moi insultés.

Il fit demi-tour et la plupart des soldats sur les lieux lui collèrent aux talons, je me retrouvais rapidement isolé, analysant la réflexion de mon supérieur avec inquiétude, son grade n'était pas une garantie de lucidité, il venait par ses propos d'en faire la

démonstration.

Mon angoisse passagère se porta ensuite sur mon drapeau, le capitaine semblait ne pas l'avoir vu. Cette peur inédite me mit en évidence que je n'étais plus de leur monde, la chance dont il m'avait fait part soulignait mon appréhension en ce sens, je devais me faire à l'habitude qu'il n'avait pas les moyens de me reconnaître pour ce que j'étais.

La passivité de mon drapeau me fit redouter de ne pas avoir eu au moment de l'assaut la conduite correspondante. L'indifférence de cet officier transforma mes craintes en les rendant plus sensibles encore, ce qu'il n'avait pas reconnu avait peut-être un lien direct avec ce que je n'avais pas su faire et ce mérite auquel je croyais avoir droit, trop heurté par mes insuffisances, avait considéré que la gratitude qui m'était due devait se limiter à la chance à laquelle on m'avait identifié.

Je me sentis atrocement seul, Lilith tenta au maximum de mon désarroi de me proposer de l'aimer, en me levant pour retourner dans mon unité j'observais le corps de cet ennemi et tenaillé pas les insistances répétées de Lilith, j'avais l'impression d'être mort à sa place.

- Votre frère vient d'être décoré pour sa bravoure et en reconnaissance de sa blessure à l'épaule.

Lorsque le Capitaine m'annonça la nouvelle, trois nouveaux jours étaient passés. Nous avions subi quelques contre-attaques lancées pour nous intimider, mais qui furent sans conséquence étouffées.

J'étais encore à l'écart. Dans les restes de mon unité, il était plutôt mal vu de passer du temps en ma compagnie, ma prestation avait fait des jaloux. A ce constat, le soldat choisi pour brandir nos couleurs, celui-là même qui se croyait perdu pour avoir été nommé, n'avait pas pour autant après m'avoir cédé sa place survécu à notre attaque. Cela additionné à l'ambiguïté de ma résolution pour notre drapeau, tous ces éléments me transformèrent en phénomène, aussi prirent-ils l'habitude de me fréquenter de loin.

Pour accueillir le Capitaine, je m'étais par respect levé. Lui, attendait de ma part une réaction alors que je m'efforçais de ne pas en avoir.

Au milieu de notre camp, sur un mat élevé à une dizaine de mètres de hauteur, ce drapeau que j'avais conduit à la victoire flottait lentement. La trajectoire du vent l'emmena dans une direction lui offrant de me tourner le dos, une violente tristesse m'arracha des larmes, j'étais sûr du courage que je lui avais offert, sûr également pour connaître Abel par cœur, que le sien n'avait en aucun cas pu être aussi grand. Il ne pouvait s'agir de la part de notre emblème d'un désaveu me concernant, mon amour ne pouvait mériter un tel sort, peut-être une incompréhension provisoire.

- Je vois que vous êtes ému, je savais que cela vous ferait plaisir, notre pays sait distinguer ses héros.

Je serrai sa main, un vertige violent fit prendre au soleil positionné au sud tous les points cardinaux pour finir de ne plus s'arrêter sur un seul.

Lorsque l'officier daigna repartir, je fis quelques pas, puis je m'asseyais lourdement.

Notre drapeau avait exploité comme il savait le faire les éléments pour me désigner de toutes les couleurs de son étoffe.

Abel venait d'être médaillé, sa blessure allait exiger une convalescence, ainsi aurait-il le droit de revenir à Nod où les semaines nécessaires à son rétablissement, lui offrirait tous les jours voulus pour s'approprier mon aura.

Pour comprendre mon erreur, je révisais ce que j'avais consenti le jour de l'assaut et je fus saisi par l'évidence de ma culpabilité.

Ma résolution pour notre drapeau trop démonstrative lui avait fait de l'ombre. Mon exploit guerrier par son efficacité avait interféré les rôles, au point que je n'avais pas inconsciemment porté nos couleurs, mais que je m'étais servi d'elles pour que ses

symboles m'attribuent sa gloire coutumière.

Lilith par un retour impromptu me rappela ce que l'amour pouvait être, une brise aussi inattendue qu'elle passa à proximité de mes narines, m'offrant de respirer l'odeur des corps en pleine décomposition et sans effort, je ne pus m'empêcher de faire la relation entre les deux.

*

Lorsqu'on me tendit cette enveloppe, pour ne pas reconnaître l'écriture de ceux qui auraient pu m'adresser un courrier et par la féminité du dessin offert aux lettres inscrites, je devinais qu'il s'agissait de Lilith.

Je laissais passer quelques jours avant de l'ouvrir, je décidais même à plusieurs reprises de la jeter, puis un soir dans la solitude de mon habituel isolement, je prenais la décision de la lire.

“ Cher Caïn,

Il y a des mots d'amour qui ne connaissent que l'intransigeance et qui veulent absolument être dit.

J'ai épousé Abel, pour t'épouser un peu, pour être dans tes bras quand je suis dans les siens, savourer ta chair lorsque je goûte à la sienne et rendre peut-être un jour honneur à son sang, parce que le même coule dans tes veines.

C'est par peur de m'éloigner plus encore de toi, que j'ai répondu oui à sa demande. Seule, ma solitude aurait fini aux yeux de tous par t'accuser, au côté d'un autre homme qu'Abel, je nous aurais condamné à ne plus être à jamais, même si jamais nous ne devenons qu'un.

Je t'aime.

Lilith »

Je serrais entre mes doigts cette lettre pour la transformer en une boulette de papier, puis je la jetais au sol pour l'écraser de mon pied, afin que mêlé à la terre elle disparaisse.

Cette nuit j'avais été désigné de garde, mes camarades s'évertuaient sans discrétion à ce que mon tour revienne plus souvent qu'à la normale, leur contrariété quotidienne nécessitait pour exorciser leur animosité qu'ils haïssent quelqu'un, j'étais donc celui-la. D'ailleurs ce rôle me plaisait, leur rancune infantile avait tellement de caractéristiques humaines que je ressentais une certaine fierté à endosser la pseudo misère d'un bouc émissaire.

Je pris pour réfléchir une bonne inspiration, cette lettre ne m'avait rien appris que je ne sache déjà.

Sans partager leurs conversations et sans avoir le désir de les écouter, je ne pouvais pas parfois, par cause de promiscuité ne pas entendre mes camarades. Leurs préoccupations majeures tournaient exclusivement autour de l'amour qu'ils avaient envie de faire et qu'ils ne faisaient pas. Au départ je ne pus éviter leurs sarcasmes, l'étroitesse de ma relation avec notre drapeau me valait des insinuations douteuses. Ne voulant pas me justifier, ne voulant même pas que des propos entre nous soient échangés, j'adoptais au bout de quelques allusions insultantes une réponse sans voix caractéristique, en prenant un malin plaisir à manipuler ma pelle, tout en les passant du regard en revue. Ma réputation fit le reste, leur humour se poursuivit sans doute mais sans que j'ai pour ça à l'entendre.

Je savais que certains d'entre eux seraient prêts aux pires extravagances pour honorer à ma

place une fille comme Lilith.

Ainsi je les imaginai tous en file indienne, Lilith face à eux, déshabillée et offerte sur le dos, l'entrée de son ventre béante accueillant tous leurs manques respectifs à défaut d'envies. Alors je poursuivais en ce sens en m'intégrant dans ce cortège voué à l'attente et aux besoins sexuels, je m'accordais même la dernière position et mon tour arrivé, je me voyais la prendre comme tous les autres l'avaient fait, sans qu'il n'y ait pas la moindre différence entre nous tous.

Un mépris colossal s'installa dans mes considérations à l'égard de l'amour et pour détester le ressentir, je lui reprochais même ce sentiment là.

Je pris évidemment la décision logique de ne pas lui répondre par respect pour mes convictions, je ne voulais pas les soumettre à des explications sans lendemain, pire je me refusais à prendre le risque d'être contesté, qu'est-ce que Lilith pouvait comprendre à mes résolutions?

L'amour qu'elle opposait à celles-ci était un état obligatoire à chaque être humain.

Lilith comme tous les autres, commettait l'impair grossier d'inverser au sujet de l'amour sa réalité propre, en s'assurant par manque de réalisme qu'un être quel qu'il soit avait en elle un jour éveillé ce sentiment là, alors que le sentiment en question sommeillait dans son sang comme un fauve à l'affût, puis prenait au hasard un être pour le satisfaire afin d'être exprimé et vécu.

Mon drapeau au-delà de ce qu'il incarnait m'ouvrait un espace de liberté considérable que l'amour savait cloisonner de ses impératifs envoûtant. Nous avions dorénavant avec Lilith une large frontière pour nous séparer. Elle m'attendait en pure perte, trop émerveillée par les charmes trompeurs de sa prison de chair, moi j'étais devenu sourd aux appels de mon corps, trop enivré par l'infini qui se déroulait à mon âme au-delà de lui.

*

Lorsque les premiers obus tombèrent sur notre camp, tous les soldats coururent en direction des tranchées et des abris profonds aux structures bétonnées pour se protéger.

Dans la confusion générale je ne vis que notre drapeau. Les impacts de canons lourds l'avaient encore épargné, tapant sans discernement sa proximité la plus proche, mais son péril à venir était évident, je m'interdisais de l'abandonner à son sort.

Je pris donc aux vues des circonstances un chemin inverse aux autres, tous me firent remarquer ma folie, pourtant malgré cette démente qu'ils me reconnaissaient, j'avais des convictions qu'ils étaient incapables d'avoir et qui me garantissaient ma survie.

Je donnais à ma course une trajectoire rectiligne, une ligne droite sans la moindre zigzag pour atteindre mon objectif.

Au pied du mat, insatisfait par un désir non maîtrisé, voulant m'inciter à accélérer le mouvement, j'adoptais une conduite exactement contraire. Debout, seul, encerclé d'un collier d'explosions continues aux perles désordonnées, je me saisis de la cordelette aidant à hisser chaque matin nos couleurs pour ramener notre drapeau à moi.

A présent blotti contre ma poitrine, ma fierté de m'en être emparé me conduisit sans préméditation à gonfler le torse, adoptant une allure d'apparat presque statufiée.

Les explosions ressemblaient par leur déplacement d'air rageur à l'acharnement d'un enfant qui d'une cruauté infantile s'obstinerait à souffler sur ma frêle personne pour l'étendre au sol, mais rien n'y faisait je restais debout, spectateur de la furie adverse.

Lorsque je me décidai à rejoindre mes camarades, la canonnade sembla anticiper mes intentions d'une centaine de mètres en s'acharnant sur ma position de repli prévue.

Les tranchées successives dans lesquelles ceux de mon unité attendaient l'accalmie quittèrent la terre même qui leur permettait d'exister et prirent dans les airs, à une hauteur de plusieurs mètres, une position surréaliste et éphémère, puis retombèrent à l'endroit même où elles étaient situées, pour n'être plus qu'une fosse commune toute en longueur.

Malgré le peu d'atomes crochus que j'avais avec les victimes, je fus peiné par leur sort, car ils tenaient à ces aspects de la vie contre lesquels je combattais.

La violence du bombardement s'estompa et je pus approcher du lieu du carnage.

Dans ce que je vis, il n'existait plus d'unités, tous les éléments touchés, qu'ils soient humain, matériel ou animal étaient démantibulés.

J'avais l'impression que le même géant qui m'avait maltraité la minute d'avant s'était acharné en mauvais perdant sur des cibles plus accessibles et pour ne plus perdre à jamais, avait déchiré les cartes en mille morceaux, avant d'assurer la redistribution d'un jeu dorénavant impossible.

Devant moi j'entendis provenant de la position ennemi, séjournant à trois cents mètres de nous ce coup de sifflet aux significations universelles, me prévenant que mon pays, deviendrait à cet endroit, d'ici quelques minutes les lieux d'une autre patrie.

A quelques pas de moi, je vis une pelle, j'étais seul, inexorablement seul, la victoire qui allait être la mienne, devait être impossible et pourtant les dés étaient déjà jetés, les destins avait établi la sentence, j'allais être vainqueur.

Je prenais mon drapeau et l'enroulait comme une écharpe d'élu, à plat sur ma poitrine, puis remontant sur mon dos en passant sous une aisselle, j'avançais.

Les premiers arrivants me visèrent de leurs fusils, pressèrent leur détente, leurs balles me caressèrent en flirtant avec ma proximité la plus proche, du courant d'air de leurs déplacements. J'avais compris leurs intentions, elles cherchaient pour que leur existence passagère soit accomplie une cible représentant la vie et je n'étais pas de celle-ci.

Je distribuais comme un châtiment suprême mes coups de pelle, m'attardant avec minutie sur ceux nécessitant que je m'acharne sur leur compte, pour que la mort les prenne.

Rapidement la panique s'installa dans leur rang, leurs coups quels qu'ils soient étaient indifférents à ma personne et face à cette vérité déstabilisante, ils choisirent de s'enfuir.

Alors je les poursuivais sans accélérer le pas, la mort confondait ses intentions aux miennes, il était donc inutile que je me précipite, rien ne pourrait jamais m'empêcher de les rattraper.

*

La nuit était tombée lorsque des troupes amies arrivèrent à cet endroit du front où j'avais décidé de stopper ma progression.

Je n'avais pas choisi au hasard ce lieu particulier, cette tranchée là était plus symbolique que toutes les autres par son emplacement, puisqu'elle se mariait avec exactitude à la frontière séparant les deux pays.

Je fus d'ailleurs décontenancé par le peu de conviction émis par notre drapeau pour stopper mon hégémonie à cette limite précise marquant son territoire.

J'avais espéré une manifestation de sa part et je crus lire dans son silence cette intention de me laisser servir sa cause au delà de cette justice qui la motivait.

Les camarades me regardèrent sans m'adresser la parole. Pour venir jusqu'à moi, ils avaient suivi comme des cailloux égrainés les corps inanimés de ceux qui s'étaient interposés à ma trajectoire.

Assis, j'avais posé sur mes genoux notre drapeau et je fus inquiet en l'observant de l'harmonie qui se dégageait des taches de sang, dispersées sur son tissu, comme si la mort lui allait bien.

Ses couleurs parvenaient à conserver les particularités de leurs reflets et leurs nuances symboliques, malgré la présence de ce rouge noir étaient identiques, j'avais la sensation de lui découvrir un autre visage.

Mes résolutions à son égard demeuraient intactes, mêmes si mes attentions entières manquaient de retour.

L'amour que j'avais pour mes résolutions s'avérait être en fonction de ma réticence quasi physique pour l'amour lui-même la seule approche que je pouvais en avoir.

Mon drapeau consentait à se laisser aimer par moi et il me semblait, par le biais d'une impression de plus en plus affirmée qu'il ne me laisserait que ça.

*

Dans la cour d'honneur d'une caserne quelques kilomètres en arrière du front, une semaine après le triste épisode dans lequel nous avons été décimés, quelques survivants étaient récompensés pour leur bravoure et je n'étais pas de ceux-là.

Nous avons pour les circonstances revêtues nos habits d'apparats et pour combler les absences constatées dans nos rangs pour cause de guerre, la veille de la cérémonie les autorités militaires avaient mobilisé une majorité de nouveaux venus.

Notre Colonel appela les désignés pour les reconnaître officiellement afin de leur accrocher à la poitrine une médaille constituée d'une pièce ronde aux reflets dorés à l'effigie d'un de nos héros ancestraux, suspendue à une étoffe de tissu triangulaire, portant dans le même ordre les couleurs de notre drapeau.

Ce dernier après qu'on me le reprit pendait au bout d'un mat de transport, nettoyé du sang de nos ennemis, comme si mes résolutions à son égard ne pouvaient se marier à ses couleurs d'origine sans les concurrencer.

Derrière le chef de notre régiment, un soldat portait notre enseigne en prenant soin à ce que son inclinaison offre son tissu au visage du médaillé.

Lorsque la décoration se distinguait à la poitrine de l'élu, le Colonel l'incitait à embrasser notre drapeau et j'eus la sensation dans leur empressement à le faire qu'ils se précipitaient sur Lilith pour s'initier dans sa chair comme s'il s'agissait de la même gourmandise.

Tous avaient partagé le point commun d'avoir été blessés et si je n'étais pas parmi eux, c'était parce que mon corps ne portait aucune trace de mon engagement.

Je m'interrogeais sur l'égoïsme de notre drapeau et sur sa capacité à aimer ce qui avaient disparu. Ses symboles semblaient exiger toujours plus de place et les sacrifices consentis n'entamaient pas l'exclusivité de son rôle, je devais me résoudre à tout lui concéder en échange de son indifférence.

Malgré les désaveux successifs, je m'efforçais de conserver mon dévouement, mais mes résolutions toujours honnêtes à leur engagement paraissaient sur la voix sur laquelle nous nous étions lancés, ne pas s'être arrêtées aux capacités versatiles et limitées de notre drapeau, comme si elles avaient dans leur quête de pureté absolue, dépassées les capacités de notre enseigne et que celle-ci ne pouvait de notre hauteur, rendre à notre attachement ce qui nous revenait de droit.

Lorsque qu'on le hissa au sommet de son mat, son altitude me parut basse et j'eus à cette seconde le pouvoir tout en devant lever la tête de le regarder de haut.

*

- Bonjour Caïn.

J'étais en train de préparer nos affaires pour notre retour au front, nous devions occuper la première ligne dès ce soir, des assauts répétés avaient usé les bataillons en place, aussi notre retour au plus près de l'ennemi en fut précipité.

Je fus surpris par cette voix, il fallut à ma mémoire quelques secondes pour qu'elle daigne lui accorder une identité, il s'agissait d'Abel.

- Nous allons être côte à côte, notre régiment sera éloigné du tien de quelques centaines de mètres.

A la fin de ses explications il me serra contre lui.

Avant de l'avoir blotti contre moi, j'eus le temps de l'apercevoir, il était rayonnant, sa peau bronzée mettait en évidence le charme de son sourire, ses yeux pétillant traduisaient le plaisir qu'il avait eu de survivre et d'avoir été décoré, d'ailleurs son actualité à ce sujet me frappa comme une mauvaise nouvelle, puisqu'à côté de la médaille que je lui connaissais déjà, était accrochée une seconde.

Dégagé de ses bras, il m'incita en me saisissant par la manche à faire quelques pas pour que nous nous asseyons sur des caisses de munitions.

- Ils m'ont fait un triomphe à Nod. Me lança-t-il.

- Les parents vont bien. Lui demandais-je pour que notre conversation adopte une orientation différente.

- Lilith aussi. Répondit-il.

Nous restâmes tout un moment à ne rien nous dire, je cherchais désespérément à tuer ce silence dans lequel je lui avouais tant.

- Le Maire de Nod m'a désigné devant tous les Nodiens, comme Nodien d'Honneur, puis il a décroché notre drapeau et me l'a confié en me précisant à l'oreille de tous que ma gloire au combat valait qu'il m'appartienne.

- Qu'en as-tu fait? Lui demandais-je.

- Je l'ai étendu sur mon lit.

J'avais mal, mes résolutions affreusement déçues découvraient que leur confiance avait été bafouée. La vérité éclata dans ma conscience comme un obus à l'explosion retardée et qui vous surprend d'autant plus par son explosion que vous ne l'avez pas entendu tomber.

Notre drapeau ne méritait pas les qualités que je lui avais offert d'avoir, lui comme ma mère avait comprimé mon amour à ce que l'amour en règle générale doit être, et je le retrouvais même asexué les bras ouverts comme ma mère avait ses jambes, disposer à prendre toutes les attentions, pourvues qu'elles servent sa mise en valeur.

- On dit que la guerre va se terminer bientôt.

Je le regardais, il ne sembla pas reconnaître mon regard parce que celui-ci depuis sa nuit de noce avec Lilith s'était résigné à ne plus jamais en être un en tant que tel, c'était il y a trois mois.

- Je ne sais pas.

Je ne pouvais pas lui rétorquer d'avantage, toutes mes pensées avaient le monopole de mon être, parole y compris.

Engloutie dans ma déception, ma vue intérieure s'était focalisée sur le drapeau de Nod, celui qui au cours de toutes mes années d'enfance et d'adolescence avait nourri ma résolution.

Je l'imaginai à présent étendu sur le lit d'Abel. Plus encore je voyais Lilith souffrir sur son étoffe les douleurs de la perte de sa virginité et se verser, s'écoulant de son ventre, son sang tentant avec la même infortune d'imposer sans succès, le symbole de sa souffrance aux indétronnables déjà présent.

Abel posa une main sur mon épaule et se releva.

- Je dois regagner mon régiment, nous nous retrouverons plus tard.

Je ne lui répondis rien, mon avenir était à cette seconde conforme à ma passion, il manquait à tous les deux l'essentiel pour se projeter en avant.

Lorsque je relevais la tête, il avait déjà rejoint ceux qui l'avaient accompagnés. Parmi eux, il semblait assez heureux pour étaler sa joie d'un rire capable de s'amuser de tout. Son esprit pour se rassurer de son état de grâce s'était abandonné à son insouciance, ainsi en affichant inconsciemment par un comportement détourné une peur panique de l'existence, espérait-il que la vie le ménage par pitié.

Lorsque je me relevais mes camarades portaient déjà leurs sacs sur le dos, l'heure du rassemblement avait sonné, j'attrapais donc le mien et posé sur mes épaules, le poids de la guerre par sa perte de sens devint plus lourd.

*

Lorsque l'action démarra, nous la constatâmes d'envergure. L'ennemi que l'on croyait perdu, en se lançant dans une attaque généralisée, voulait nous laisser penser le contraire.

Par cette tentative nous ne fumes pas directement concerné, l'axe choisi par le camp adverse concernait exclusivement le régiment où servait Abel, la stratégie employée était limpide: effectuer une percée sur nos lignes pour les désorganiser.

Au moment de l'assaut j'étais remonté vers l'arrière, le sort, aidé de mon manque habituel de soutien, m'avait désigné courrier. Je séjournais donc provisoirement dans l'attente d'une réponse à communiquer aux officiers sur le terrain, à proximité des pièces d'artillerie.

Vues les circonstances, le chef de régiment accorda peu d'intérêt à ma missive qui ne se préoccupait dans ce cas précis que d'un souci d'intendance.

L'heure selon les expressions utilisées pour la décrire était grave. Les premiers renseignements laissaient sous-entendre que nos propres troupes étaient infiltrées d'éléments étrangers. Ce constat était embarrassant puisque la décision n'était pas faite, beaucoup de nos soldats s'accrochaient au terrain, néanmoins en laissant entre leur position s'introduire un nombre conséquent d'ennemis, cette partie du front malgré la présence acharnée des nôtres, ne nous appartenait plus.

Je me situais à un mètre maximum du groupe d'officiers chargés de prendre une décision, qu'ils savaient inéluctable mais dans la responsabilité les effrayait.

- Vous devez bombarder cette position mon Colonel. Lança un Commandant que je ne connaissais pas.

L'officier supérieur sous la pression des sollicitations leva les bras au ciel, il ne lui était pas facile d'accepter d'exterminer les siens.

Soudain n'en pouvant plus des conseils que ceux habilités à lui fournir lui adressaient sans cesse, il se tourna vers moi et contre toute attente, à la surprise générale me demanda mon opinion.

- Mon propre frère se bat à cet endroit précis, mon Colonel.

Durant ma réponse je n'avais pas mon chef de régiment en face de moi, mais l'incarnation humaine de notre drapeau.

Depuis le début de cette guerre, je l'avais mieux considéré et mieux servi que quiconque, lui en récompense m'avait ignoré en desservant ses attentions honorifiques à d'autres moins glorieux. Ainsi pour lui souligner son indifférence orgueilleuse, je l'amenais à réduire en poussière ce qu'il avait pris soin à mon détriment de reconnaître.

Mes résolutions conservées malgré ma volonté la même énergie, sans interruption elles poursuivaient leur progression, ramenant d'un revers de main notre drapeau et tout ce qu'il représentait à sa juste place.

Notre enseigne n'avait pas su me rendre ce que je lui avait offert sans compter, je ne pouvais pas me satisfaire de le laisser dorénavant s'habituer sans, je prenais soin de lui

imposer le contraire.

- J'ai entendu parler de votre frère Abel, sans servir sous mes ordres, ses distinctions me sont connues, sa perte m'attristerait.

- Sans vouloir vous heurter mon Colonel, si vous avez pour Abel de la considération, ne songez pas à votre tristesse, mais songez à la sienne.

- Je ne comprends pas. Me souligna-t-il, en m'offrant un regard suspicieux aux sourcils froncés.

- Abel est un héros, il n'est pas né pour être défait, aidez le à vaincre même si votre soustraire le condamne à mort.

Je sentis notre drapeau pris de cours, ses symboles déconcertés, son aura bégayante, je lui imposais de tacher par sa propre initiative son étoffe de sang, en le forçant de surcroît à voir couler celui des siens, comme s'il devait pour m'obéir se tailler les veines.

- Ouvrez le feu. Lança-t-il, puis en se détournant, avant que le premier canon dans un rugissement de fureur ne sème le ko, il me montra d'un doigt accusateur et ajouta:

- Cet ordre sera le votre Caïn, le votre.

Il ne fallut que quelques secondes pour que toutes les pièces d'artillerie installées à cet endroit ne se déchaînent et j'aperçus, légèrement plus en avant que l'horizon, des champignons furtifs de poussière se lever, puis en retombant sur le sol, disparaître par là où ils étaient venus.

Notre drapeau à mon imagination se désagrégea, les honneurs qu'il s'était lui-même attribué en laissant croire qu'il en glorifiait d'autres, s'évanouissaient et je privais ses symboles de mes résolutions, lui retirant cette lumière si dévouée qui savait mieux qu'aucun éclairage le placer illustrement sur un piédestal.

*

Face à notre décision l'ennemi battait en retraite à l'approche de midi et en fin de soirée, les cloches des villages avoisinants confirmèrent l'apparition sur notre partie du front de plusieurs drapeaux blancs, la guerre était terminée.

Le bombardement sur la position occupée par Abel et tant d'autres fut dissuasif, nos adversaires renonçaient à se battre.

A la jumelle, grâce au prêt d'un jeune lieutenant, je pus voir le retrait en long cortège désorganisé de ceux que nous avons combattus.

Une joie sans pareille se répandit.

J'émettais envers cet entrain collectif spontané quelques réserves, surtout lorsque notre drapeau passa entre toutes les mains, cette joie irréfléchie me parut suffisamment commune pour que je ne la partage pas.

Le colonel m'invita sous le ton d'un ordre sans ambiguïté à inspecter dans son ombre ce secteur où les nôtres avec ceux d'en face, avaient subi la destruction.

Sur les lieux, je subis l'omniprésence d'Abel. J'étais inquiet à la seule perspective qu'il ait pu survivre, ma victoire sur notre drapeau ne pouvait être complète sans sa mort.

D'après le compte-rendu des soldats ayant avant nous vérifiés les lieux, la survie vue l'intensité du feu était impossible, ils avaient malgré cette certitude contrôlé sans véritable espoir le périmètre pour s'apercevoir déçus qu'ils avaient raison.

Je faisais attention à mes réactions, les symboles que j'avais malmenés conservaient malgré ce cuisant désaveu une incroyable puissance et je craignais pour n'avoir pas été lorsque je ne songeais qu'à les servir récompensé, dès à présent subir leurs foudres.

- Je vous charge Caïn de remettre à votre frère, à titre posthume, une troisième décoration. Ainsi les honneurs des uns et des autres dans cette affaire seront respectés.

Intérieurement j'eus un petit rictus sarcastique, je ne pouvais vu l'ampleur de ma victoire, éviter cette contre-attaque. Les scores resteraient pour l'éternité en état, mon drapeau et moi continueraient leur route avec le bénéfice de nos satisfactions et le coût de nos frustrations.

De retour à notre camp, le vent disparut pour laisser sans élan l'air tomber, notre drapeau en haut de son mat se mit en berne comme je ne l'avais encore jamais vu, j'en conclus qu'il reconnaissait trop tard ses torts.

Chapitre 4

Nod ne vit dans mon retour que l'absence d'Abel et je devins le catalyseur de leur peine, partageant tous à mon égard la même conviction, celle que je devais être au sujet de mon frère, le plus attristé des Nodiens.

Le chagrin le jour de mon retour fut encouragé par la pluie. Il y avait une forte couverture nuageuse, les gouttes d'eau tombant au gré des averses par intermittence, inspiraient les larmes contenues jusqu'alors à couler sur les joues.

L'information me parvint avant que je ne rejoigne ma cité natale, j'étais une fois encore le seul survivant et pour ne pas déroger à la coutume qui me servit de règle tout au long de la guerre, mon corps ne portait aucun stigmaté des batailles auxquelles j'avais participé.

A mon retour, lorsque mon wagon en tête de convoi passa devant le quai, je ne vis pas l'accueil auquel j'escomptais. Seule sur le parvis de la gare semblait patienter, une femme toute vêtue de noire, mon cœur reconnut avant mon esprit cette silhouette, Lilith m'attendait.

Je fus le seul à descendre du train.

Une ondée soudaine et puissante me contraint à accélérer le pas et dans cette précipitation sous l'initiative du mauvais temps, Lilith décela une joie de la revoir et sauta à mon cou.

Je la laissais faire, bientôt ses yeux ouverts viendraient y croiser les miens et elle ne trouverait pas trace des sentiments, apparus seulement par méprise.

- Bienvenue à Nod Caïn. Me dit-elle. Je ne répondis rien.

Un employé de la gare que je connaissais passa à nos côtés et me tendit sans arrêter sa course une poignée de main forcée, presque indifférente, j'y vis la manière dont on m'appréhenderait.

En hauteur, au-dessus de l'entrée, en son centre, notre drapeau continuait son interprétation presque mystique du vent. Pour le connaître bien, je vis dans son assurance que Nod était son territoire et qu'il ambitionnait de me faire payer cette passion de lui qui n'était plus la mienne.

Je passais l'une après l'autre les lanières de mon sac par-dessus mes épaules et tendais à Lilith une main pour qu'elle s'en empare, ce qu'elle fit avec surprise et précipitation.

Tous les deux nous passâmes sous notre drapeau. Lorsque nous fumes juste au-dessous, il exploita le vent pour exprimer son mécontentement d'un claquement de colère.

Si notre pays se réjouissait pour la paix revenue, je comprenais à cette seconde qu'une autre guerre se déclarait à moi.

- Pour les honneurs qui doivent être rendus à Abel, il ne peut y avoir d'autre porte-drapeau que toi, Caïn. La disparition de ton frère est un drame pour chacun d'entre nous et notre

deuil à tous trouvera sa juste expression dans ton allure à brandir notre enseigne.

Le Maire de Nod s'était invité à notre table à l'heure du café. Je n'étais de retour que depuis un jour et la bataille que j'avais pressentie n'avait pas tardé à se mettre en ordre.

Ma mère m'avait accueilli en s'efforçant du mieux qu'elle put de ne pas me reprocher d'être à moi seul la représentation exacte de la disparition d'Abel. Avant que je ne revienne, la place que je n'occupais pas encore n'exprimait qu'une concurrence amicale à l'égard de l'absence définitive de mon frère. Présent, à chaque apparition, j'imposais la comparaison, j'étais dorénavant là, lui ne le serait plus.

Pour mon père ce fut pire encore.

Je crois qu'il aurait souhaité que nous revenions tous les deux ou qu'aucun de nous ne revienne. Cette différence permanente entre ses deux fils lui ramenait cette obligation de peine qui le contraignait d'autant plus qu'il n'en ressentait en vérité aucune.

Ma cohabitation avec Lilith fut difficile dès les premières minutes. Pour me défendre de ce qu'elle était capable de générer en moi, je devais la concernant m'abstenir de tout. Dans son cas, le moindre pas dans sa direction était un pas de trop et je savais pour l'avoir combattu une fois, ce que le terrain consenti pouvait avoir d'onéreux au moment de sa récupération.

Lorsque Monsieur le Maire eut fini de nous faire part du pourquoi de sa visite, ils se retournèrent tous les quatre dans ma direction, je savais pour y avoir réfléchi toute la nuit qu'il me fallait accepter si je souhaitais au dernier jour de cette guerre être le seul gagnant.

Ma stratégie était simple, tous les Nodiens du monde souhaitaient me confier leur peine, je la prendrais sans ne rien laisser paraître, pour que chacun lise dans mon comportement, grâce à sa neutralité, ce qu'il souhaiterait y lire. Puis lorsque j'aurais en possession la totalité de leur chagrin, je le jetterai quelque part à l'intérieur de moi à un endroit connu de moi seul où la vie et tous les sentiments humains qui l'accompagnent sont annihilés, engloutis dans un vide sans limite et disparaissent à jamais.

- Ce sera un honneur pour moi, Monsieur le Maire d'assumer ce rôle.

Ma mère me regarda d'une manière plus conciliante, elle commit dans cette guerre qu'aucun d'entre eux ne concevait, l'erreur la plus grande, au-delà de son affliction qu'elle mettait en confiance dans mes mains, elle glissait aussi la survie symbolique de son fils aîné, offrant sans le savoir Abel à la mort pour la seconde fois.

Les autorités militaires trop au courant du pourquoi de la disparition d'Abel avaient fait parvenir sa décoration à Nod par le biais du courrier.

J'eus le privilège de lire, pliée soigneusement dans le coffret de la médaille, une lettre décrivant les conditions qui valurent à Abel de périr. L'auteur y parlait de son courage, des services rendus, de son abnégation, en prenant soin d'être simultanément vague et précis, pour que les possibles questions se désamorcent à l'énoncé des réponses officielles.

Nous étions un dimanche, j'étais de retour depuis deux semaines, la cérémonie avait été prévue pour le quinze de ce mois et le temps avec sa régularité légendaire, nous avait sans forcé conduit à cette date là.

Lorsque au matin, je rencontrais sur le chemin de Nod des Nodiens se rendant à la cérémonie, je fus à plusieurs reprises convaincu qu'Abel dans cette situation ambiguë était à travers ma propre personne plus présent que moi-même.

Jamais aucun d'entre eux n'eut la présence d'esprit de m'appeler par mon prénom, on me sollicita par ce que j'incarnais. Leur compassion sans bornes ne me permettait plus d'avoir à leurs yeux une existence propre. Dans cet assassinat collectif, je ne pouvais même pas prétendre être encore quelqu'un à travers ma représentation, leur aveuglement alla jusqu'à la sensation tactile qu'ils crurent avoir avec le disparu, lorsque leurs mains prirent les miennes ou lorsque leurs lèvres vinrent chercher mes joues.

Je m'attendais avant que l'aube n'éclaire ce jour à leur cécité à mon égard. Cette agression portait la signature de notre drapeau, il prévoyait de me faire disparaître par ce qu'il avait honoré. Abel avait bénéficié de sa reconnaissance, ma défaite devait débouler comme une conséquence logique de ce fait établi, seule lacune dans la tactique de notre drapeau, j'étais prêt à être effacé, pour être entre nous celui des deux qui disparaîtrait le dernier.

Lilith me sera de près, sur la place centrale, une minute avant le départ du cortège, pour cette tombe où Abel ne reposerait jamais, je fus entouré de jeunes veuves et je pris un malin plaisir à savoir l'amour démuné à ce point qu'il doive pour ne pas s'interrompre pour toujours, quémander ma pitié.

Toutes voyaient dans mes bras ceux qui pourrissent dans une terre lointaine ne les serreraient plus, toutes, étaient consumées intérieurement par un désir inversé qui leur brûlait le ventre par des promesses sans lendemain.

Je levais la tête notre drapeau semblait s'attarder sur ma poitrine et découvrait avec surprise que parmi tous les soldats ayant combattu pour ses principes, je m'affichais à son insu comme le plus décoré de tous.

Même s'il avait pris soin de me neutraliser en ne remarquant pas mes exploits guerriers, il me voyait aujourd'hui revêtir en guise de médaille comme distinction, l'aura de son héros préféré.

Les Nodiens gourmands de prendre dans cette guerre le plus de gloire possible, avaient accueilli Abel de manière triomphale, pour que la valeur exacerbée de ses lauriers leur revienne en retour.

Leurs manières trop humaines de ne pas parvenir à donner sans de possibles bénéfices à l'appui, me signifia pour me convaincre plus encore, que notre drapeau, derrière ses quelques symboles ronflant pour masquer l'essentiel, n'était en vérité que le reflet comme deux idées sœurs de cette allégorie.

Monsieur le Maire s'apprêtait à donner le feu vert de notre marche et mes résolutions furent surprises par une impression d'ascension soudaine fulgurante. Tout ce qui se vivait autour de moi me saisit par sa petitesse. Les Nodiens comme tous les autres êtres humains en général, n'avaient pas élevé leur considération et continuaient d'exister dans la petitesse des impératifs imposés par leur chair et traduit de manière inconsciente, par leur peur viscérale de mourir et de disparaître à jamais.

Notre drapeau par ce que je vis à cet instant s'écroula pour être au contraire de ce que j'avais cru depuis toujours, l'incarnation de cette peur panique, l'effigie édifiante des névroses dues à la mortalité des êtres humains, ces symboles étaient attachés à ce monde, à ses limites.

Lorsque le cortège démarra, le plus difficile pour moi confronté à cette situation au combien théâtrale fut de ne pas éclater de rire.

La hauteur que j'avais prise me permettait de m'amuser de cette mise en scène. Tous les Nodiens faisaient une démonstration de leur ridicule et surtout de leurs incapacités à voir que les dérivatifs qu'ils s'étaient aménagés, avaient cette science de mettre la réalité qu'ils refusaient de voir en exergue.

De retour je décidais de rentrer seul, Lilith invitée par sa mère, nous avertit qu'elle ne passerait pas cette nuit au domicile de son époux disparu.

Mon père eut pour réaction, celle préférée par ses soins, consistant en autre à ne pas en avoir. Ma mère en fut attristée, Lilith partie, la mort d'Abel bénéficiait d'une confirmation de plus.

Seul, je pus enfin jubiler comme mon succès me le permettait. Ce conflit avec mon drapeau fut de courte durée, sa décision de me provoquer fut pour sa cause une erreur tragique, puisque à défaut de s'imposer, il me révéla, ô combien il m'avait été aisé de le

défaire.

Les Nodiens par leur irrespect à mon égard pour ne pas offrir à mon identité la reconnaissance de ses caractéristiques propres, avaient donné le jour à un être qui tout en veillant à demeurer lui-même, exploiterait sans compassion la personnalité qu'ils lui voyaient.

Dans cette expectative, lorsque nous étions au cimetière, je pris soin d'être ce qu'ils attendaient de moi, en y ajoutant pour que le piège tendu ne leur laisse aucune chance, une touche personnelle de dignité, qui les enivrèrent d'autant plus qu'elle alimentait généreusement leur quête d'émotions.

A la fin de la cérémonie ils vinrent tous me féliciter, je leur offrais d'Abel ce qu'ils souhaitaient retrouver. En répliquant sans effort, dans le souci des proportions offertes à leur demande, ce qu'ils espéraient retrouver de leur cher disparu.

Beaucoup ne virent par l'offense qu'ils m'infligèrent inconsciemment par répercussion et ouvrirent grande par naïveté les portes de leur confiance.

Dans ma réflexion je pris conscience de l'étendue de mon pouvoir. Notre drapeau croyait au départ de cette étrange journée qu'il me serait insupportable de le porter. Il eut à moitié raison, je ne fus pas épargné par cette sensation, maintenant il devait admettre dépouillé, que si son tissu brillait encore de ses célèbres couleurs, ses symboles étaient devenus miens sur tout le territoire de Nod.

Mon triomphe néanmoins provoqua dans ma quête d'absolu une insatisfaction, notre drapeau avait dorénavant à ma conscience, les mêmes composantes stériles représentées par Lilith et mon esprit toujours cloisonné dans cette tour de chair, incarné par mon corps, cherchait désespérément une idylle qui ne soit pas humaine.

Mes résolutions d'avant avaient été dépassées et je m'angoissais à l'idée que j'avais été trop loin dans ma quête d'absolu et qu'à cette distance des amours humains classiques, prisonnier d'une vie qui n'était pas encore finie, je ne pouvais plus rien espérer.

Il me vint la conclusion passagère que l'amour que je méritais, devait peut-être passer par la mort pour avoir le droit de devenir.

Un long soupir vint sans vocabulaire précis rendre grâce à cette possibilité, en ayant les allures mensongères d'un faux dernier souffle.

A l'arrêt je pris le temps d'observer le paysage, je me sentis encerclé comme si un second corps, composait d'une chair matériellement différente, m'affirmait que l'âme pour espérer cette éternité où elle sera libre devait apprendre à s'évader sans cesse.

- Fais moi l'amour.

Les jours nous éloignant de la cérémonie d'honneur à la mémoire d'Abel avaient creusé l'écart avec notre présent et une semaine était passée entre cette date et l'entrée en matière permanente de notre futur immédiat.

Le lendemain et les jours suivant de la commémoration, je continuais à bénéficier, surtout auprès de la gente féminine Nodienne, même par procuration, d'un engouement qui me permit plus encore de soumettre la vie et l'amour à ma volonté.

Toutes m'appréhendaient selon des préceptes animaux, j'étais à leurs yeux en quelque sorte le chef de meute idéal.

Durant une nuit de marche, bénéficiant de la bienveillance de l'obscurité, m'offrant par tout ce qu'elle m'empêchait de voir, de regarder avec plus de discernement mes pensées, je me concoctais un récapitulatif de mes pouvoirs et je constatais que ceux-ci me proposaient d'enfoncer plus définitivement encore le clou de ma victoire.

Pour poursuivre ma conquête je passais mes sens en revue comme un général ses armées, en ayant la même satisfaction de jouir de leur domination, mon corps était à mes ordres et

ses désirs les plus sanguins, allumaient parfois un feu prétentieux, parvenant tout au plus à me faire sourire.

On m'adulait sans me voir et je pouvais par le biais de cette contradiction, en utilisant tous les ventres féminins qui s'ouvriraient à moi, enfoncer dans sa tombe, plus encore à chaque étreinte Abel, en perpétuant grâce à son charisme de fantôme mon sang à tout va.

Je tissais donc ma toile en choisissant de travailler à la rénovation d'une de nos granges. Celle-ci loin de tout, incita rapidement nombre de ces chères veuves à venir me rejoindre. Leur audace en fut facilité, j'étais à distance de tout, ainsi n'avaient-elles pas à faire preuve du courage nécessaire pour affronter les conséquences d'être vues.

J'exploitais même avec plaisir ses éventualités en leur donnant à toutes, au cours d'invitation officieuse le même rendez-vous, de manière à ce qu'elles se croisent et qu'elles se jaloussent suffisamment pour m'aimer plus encore.

- Déshabille toi. Celle qui en cette fin d'après-midi m'offrait de la prendre n'avait pas vingt ans, son ex-mari avait partagé mon wagon de transport, lors de notre acheminement au front, puis avait péri le jour de notre arrivée à notre gare d'accueil, sous les obus de mon premier bombardement.

A ce commandement elle devint blême, ce que je lui ordonnais ne la décontenançait pas par sa teneur, le principe aurait peut-être même pu l'exciter, seul dilemme, la veille, je lui avais proposé d'être spectatrice, d'une scène identique interprétée par une autre, maintenant actrice dans une situation semblable, elle ne savait pas si derrière les bottes de foin, des yeux d'une curiosité qui fut hier la sienne, s'amusaient à présent de ce qui l'avait alors réjoui.

Lorsqu'elle se retrouva nue, son teint d'une blancheur virginale n'adopta aucun rougissement et je pris en l'incitant par l'appui d'une main à mettre genoux à terre et à accomplir sur ma personne ce que cette autre dans la même position, au même endroit avait exécuté avec envie.

Mon érection n'était pas provoquée par sa beauté, mais par ses tourments.

Accroupie elle m'offrit les délicatesses de sa bouche et j'allais jouer de ce plaisir qu'elle avait pris la veille, à espérer que son sort le moment venu lui discernerait plus d'attentions, pour retourner contre elle sa satisfaction comme un poignard au manche tranchant comme une lame.

- Mets-toi à quatre pattes et écarte les jambes. Son hésitation fut un nectar, j'avais atteint pour ne plus être vivant comme ils l'étaient tous une lecture froide et précise de leur comportement.

A mon tour je me défaisais de mes vêtements, m'interrogeant durant mon déshabillage sur ce qu'il me fallait faire. Devais-je aux coups de reins prêt lui asséner le même traitement ou profiter des convictions qui devaient être les siennes pour la troubler plus encore en en modifiant le cours.

Malgré tout ce qu'elle croyait savoir, elle ignorait surtout à cette seconde que nous n'étions que deux dans la grange et au devant de son incapacité à cause de sa détermination à refuser cette humiliation, je concevais toute la mesquinerie de ses désirs.

Elle comme tant d'autres, jouissait mille fois moins de l'idée de m'avoir dans leur corps, qu'à leur bras dans les rues de Nod.

Je promenais mon index en le baladant à tour de rôle sur les deux entrées offertes, grâce à l'abandon de ses jambes ouvertes et de ses reins cambrés et sentait à ses frémissements, lorsque mon attention ne frappait pas à la porte de ses ambitions cachées, qu'elle tremblait d'une peur éminemment coléreuse, lui sous-entendant que sa chair en certain lieu d'elle-même trop stérile ne servirait jamais son arrivisme.

Je méprisais pour m'en être libéré sa captivité, je plaignais la pauvreté de son âme et pour punir sa chair d'en être devenue son odieuse limite je choisissais ses fesses.

*

Lorsque je rentrais le soir pour dîner, je révisais mon attitude durant les visites impromptues des veuves de Nod.

Je m'aperçus que la justesse de mon comportement ne provenait pas de ma capacité à séparer le grain de l'ivraie, mais d'une capacité de réaction, dont l'écho offrait une réponse juste par la simple logique d'une répercussion.

Mon scénario restait le même, je choisisais selon mes ressentiments à leur égard leur rôle, certaines étaient spectatrices, d'autres actrices et j'appréciais dans leur manière d'être, les vrais fondements de leur personnalité.

Alors je me décidais à flatter leurs entrailles de ma semence ou de les prendre en les flagellant du retour de leur état d'esprit.

En entrant dans la cuisine, ma mère avant même de me souhaiter bonsoir, me prévint que le Maire s'était déplacé pour me rencontrer, qu'il n'avait pas souhaité me déranger et qu'il comptait sur ma présence pour un entretien dont elle ignorait le sujet en début d'après midi le lendemain.

Lilith que je saluais avec mon habituelle distance me répondit sèchement. Cet amour d'elle que je conservais en moi comme un cancer me surprit par son sursaut, ressemblant à celui d'un soldat, surpris par une balle perdue à la fleur de l'âge et qui refuse de mourir.

Cette réaction hostile me déranger, j'avais besoin de ses attentions, mes aptitudes à dominer mon prochain, passaient entre autre par ma capacité malgré mes sentiments à ne pas l'aimer.

Sur la table mon bol de soupe était servi. Je ne pris pas la peine de m'asseoir pour le boire et lorsque ce fut fait, je leur souhaitais bonne nuit à toutes les deux, mon père était déjà couché et je montais à l'étage.

Midi était passé, les travaux qui me servaient de leurre pour soumettre les veuves Nodienne n'avançaient pas vraiment, j'étais visité de plus en plus.

Lorsque ma montre m'indiqua que l'heure de mon rendez-vous avec le premier Nodien me laissait juste les minutes nécessaire pour effectuer le parcours, une adolescente venue de nulle part se présenta.

Elle me surprit, sa condition de demoiselle, son jeune âge ne l'avait pas incorporée dans la liste de celles pouvant me solliciter.

- Bonjour. Me dit-elle.

Je remarquais, proposé à ma distinction sous la même couleur, affichée sur ses joues, la confrontation de sa timidité et de son audace.

Je lui donnais quinze ans tout au plus. Elle avait de ces peaux blanches qui doivent pour leur survie considérer le soleil comme un danger. Ses yeux verts d'une opacité glaciale

avaient cette force de tout percevoir sans ne jamais rien laisser paraître. Sa chevelure rousse presque rouge, parlait de son tempérament farouche.

- Qui es-tu ? Lui demandais-je.

- Je suis la fille du Maire. Sa réponse me surprit, parce qu'il me parut surréaliste de la voir, en fonction de son allure et de son statut pour la première fois.

- Que veux-tu ?

- Ne pas t'épouser.

La réponse m'étonna, mais je parvins sans mal à me défaire de mon état, comprenant à cette seconde ce pourquoi notre Maire souhaitait me rencontrer.

- Pourquoi devrais-je t'épouser ? Lui fis-je remarquer, même si je connaissais déjà les explications qu'elle allait me fournir. Comme une copie presque conforme de ce que j'avais imaginé, elle me parla de mon aura actuelle à Nod, de ce parti inégalé que je représentais pour l'heure et de la logique de son père, qui ne concevait pas que je puisse, en fonction de son rang, épouser une autre fille que la sienne.

- Pourquoi ne veux-tu pas m'épouser ? Demandais-je.

- Parce que je ne t'aime pas. La terminaison de sa phrase m'arracha un léger sourire, je m'amusais de sa présomption, doutant de ses capacités à savoir ne pas aimer.

- Que sais-tu de l'amour, lorsqu'on ne le ressent plus ?

- Je sais seulement le reconnaître, lorsqu'il n'est pas présent, comme il ne l'est pas pour moi, en ce qui te concerne.

Je passais ma veste, son père m'attendait et cet entretien qui ne me motivait guère quelques minutes auparavant, venait de me dévoiler un centre d'intérêt étonnant.

- J'ai rendez-vous avec ton père.

Contre toute attente, elle devint plus blanche encore et dans un registre différent réussit à marier deux humeurs contradictoires sur son visage communiant la colère à la peur.

- Je ne t'épouserai jamais.

- Reviens me voir demain, nous en reparlerons.

Puis je sortis de la grange sans me détourner.

Durant mon trajet, je croisais au détour d'un sentier une jeune veuve se dirigeant vers la grange. Sans détourner la tête elle me salua brièvement avec une froideur qui me dépeint avec précision sa perversité.

Je stoppais ma course sur un pas, me détournais et distinguais au loin la grange, cet amas de planches vieillissantes était devenu un contexte hors duquel jour après jour j'existais de moins en moins pour le beau sexe Nodien.

Dans sa dimension, sous son ciel de bois entouré de bottes de foin derrière lesquelles on volait des secrets intimes, se tenait un espace pouvant être à l'origine des pires frustrations, mais au fil du temps et des commérages inévitables, la pire d'entre elle touchait celle qui refusait de l'affronter.

Je m'étais aménagé par le voyeurisme omniprésent de l'endroit un charisme inhumain, un monopole du savoir de l'intimité de toutes. Plus encore, additionné à tous les secrets engrangés, je savais lesquelles d'entre elles pouvaient prétendre en posséder encore et lesquelles, n'en disposaient plus.

*

Lorsque j'atteignis l'entrée principale de notre mairie, je poussais, inséré dans les deux battants principaux de plusieurs mètres de haut, une deuxième porte de taille réduite, aux dimensions humaines et j'entrais.

Cette église qui n'en était plus depuis des siècles avait gardé l'ordre de ses bancs, son agencement pratique selon le dire des anciens était identique à l'époque de Dieu, seules différences, les ornements à la gloire du divin avaient été enlevés.

J'avais découvert comme je ne l'avais encore jamais vu l'endroit, je savais pour le reconnaître qu'il n'avait en rien changé depuis ma dernière visite, seule ma perception des informations offertes par mes yeux s'était modifiée.

Une impression difficile à déchiffrer car trop inédite, me sous-entendait de manière brouillonne que mon âme pouvait à l'intérieur de cet endroit se libérer de mon corps, pour en trouver un plus en harmonie avec ses exigences.

- Je suis heureux que tu aies pu venir.

Je me détournais, notre Maire arrivait dans ma direction, sa main droite en avant pour m'inciter à le saluer.

- Suis-moi, allons dans mon bureau.

J'emboîtai son pas. Nous aillâmes au bout de la grande allée, passâmes derrière l'autel transformé depuis longtemps en tribune et empruntâmes, poussant la porte une coursive étroite. A mi-distance je passais devant une pièce faiblement éclairée par les vitres d'une fenêtre condamnée, dans laquelle étaient stockés des objets insolites.

- Ils datent de l'époque où Dieu existait encore. Par souvenirs pour nos anciens on ne les a pas jetés. Me dit-il.

D'un geste après sa précision orale, il m'invita à les découvrir de plus près.

Ainsi, je vis la représentation sculptée d'un homme à la maigreur impressionnante cloué sur deux poutres de bois installées en croix. J'y vis aussi la peinture d'une femme portant un enfant, autour desquelles pour chacun d'entre eux au niveau de la tête on avait peint une auréole dorée.

- Qui sont-ils? Lui demandais-je.

Il eut face à mon interrogation une moue ignorante et nous répartîmes. Pendant une petite minute nous circulâmes dans le même conduit étriqué et nous arrivâmes à son bureau que je connaissais déjà, pour m'y être rendu à de nombreuses reprises par un accès plus officiel.

Son bras tendu m'indiqua une chaise dans laquelle il me convia à m'asseoir, puis avant d'en faire de même, il sortit d'un meuble vitré réservé à cet effet deux verres, accompagnés d'une bouteille et me servit, comme s'il ne pouvait pas en être autrement.

- As-tu des projets pour l'avenir? Me demanda-t-il.

Le plus dur fut de ne pas rire, comment pouvais-je expliquer à cet homme qui avait la réputation établie de penser avec son ventre mes aspirations!

Il se mit à parler et pour ne pas déroger à la méthode Nodienne en vogue, commença à se préoccuper de ce que je pouvais être, en énumérant comme tous savaient si bien le faire, les innombrables qualités d'Abel.

Dans cette conversation à sens unique, je finis pas mesurer à ses propos mon seuil de non-existence dans leur perception de ma personne.

Ma mémoire, sans doute inspirée par mes frustrations me rendit cette image de ma mère, à l'époque de mon enfance où ma quête d'amour innocente était convaincue d'avoir atteint l'eldorado pour s'écraser sur la réalité de la vie et de la chair. Puis passa, sans marquer de pause à mes résolutions de jadis pour notre drapeau, à mes certitudes d'alors m'assurant d'avoir échappé à la versatilité insensée des considérations sentimentales humaines et d'être parvenu à aimer mieux que l'amour ne pouvait le permettre au commun des mortels.

- Connais-tu ma fille, Marianne?

Je lui répondis non d'un signe de tête. Il poursuivit, m'expliquant avec l'assurance que lui prodiguait son poste qu'il prévoyait malgré ses quinze ans de la marier bientôt.

Il m'énuméra dans un parallélisme parfait en plus de ses intentions pour sa progéniture, toutes les qualités de celle-ci, additionnées aux avantages qui attendaient l'heureux élu désigné par ses soins à l'épouser.

Là, il marqua une pause égale au temps nécessaire pour reprendre son souffle et m'annonça, certain qu'il s'agissait d'une bonne nouvelle qu'il m'avait choisi sans me le détailler parmi personne.

Je pris soin de ne pas le heurter.

Bien sûr je ne le craignais pas et tout en gardant le silence, je lui abandonnais un choix qu'il n'entendit pas, soit il faisait preuve me concernant d'un sursaut minimum de délicatesse en s'adressant une fois au moins à moi en employant mon nom, soit je marchandais sans intermédiaire ce pouvoir qui m'étais donné de répondre non directement avec sa fille.

- Je voudrais réfléchir. Il se leva réjoui, considérant que je disposais de tellement peu d'autonomie intellectuelle que le chemin jusqu'à mon acceptation totale de sa proposition avait déjà été accompli.

Je pris lorsqu'il me serra la main les secondes voulues pour l'observer. Son intelligence limitée pour se rassurer de ce qu'elle n'était pas, s'était assurée seule depuis longtemps, qu'il ne pouvait pas sur Nod y en avoir de plus grande et cette conviction erronée, exposée avec une bonhomie théâtrale avait fini par être reconnue vraie auprès d'une majorité d'esprits sans charismes.

Je lisais ses pensées comme si pour avoir droit à son cerveau mal fait, elles devaient être en amont filtrées par le mien.

Nous quittâmes ainsi, il ne m'accompagna pas jusqu'à la sortie prétendant que je la connaissais et que je n'avais pas besoin de lui.

Avant de m'échapper de son bureau, je pris le temps de l'admirer encore en ne lui offrant pas de m'opposer à lui, je le condamçais de plus belle, accélérant ainsi sa confiance en lui-même, pour que son comportement à son insu finisse de le détruire.

*

L'après-midi encore long ne m'incita pas à revenir à la grange. Cette désertion improvisée me délivra jusqu'à la nuit de grandes satisfactions insoupçonnées, en plus du pouvoir que détenait ma présence à cet endroit, je savourais son opposé en ne m'y rendant pas.

Je savais que certaines veuves y seraient et subiraient les foudres de mon absence, avec peut-être plus de déconcertation encore.

Il me fallait réfléchir.

Notre Maire sans l'orienter en ce sens, en m'interrogeant sur mon avenir avait soulevé en moi une question au bout de laquelle, comme emporté par un précipice, toutes mes pensées ne voyaient aucun prolongement.

Mon appropriation de Nod était de plus en plus totale et pourtant ma domination ne parvenait à s'affirmer sans combler dans mon âme un vide grandissant.

Il ne désirait pas contenter un tant que tel un besoin immense d'amour, puisque je savais mieux que quiconque ne rien ressentir, j'avais en vérité besoin d'un amour immense.

Mon âge à force d'élever mes exigences m'avait hissé à une telle hauteur que je n'avais plus face à ma progression perpétuelle une seule frontière pour marquer mon évolution.

Le soir, je fis l'impasse sur le dîner, je ne manquais pas d'appétit, mais les rancunes que m'inspiraient mon corps à vouloir me rattacher à ce monde, me conduisaient à ne pas satisfaire sa faim.

Couché, même fatigué, je ne voulus pas non plus lui accorder le sommeil qu'il réclamait et je décidais d'aller marcher.

La nuit était d'une clarté incroyable et cette infinie qu'elle proposa au-dessus de ma tête, accentua mon mal être, car il représentait avec exactitude ce qui manquait à ma quête.

Dans ce ciel qui semblait avoir le charisme suffisant pour offrir un corps à l'éternité, même les chemins apparemment sans fin bénéficiaient d'une étoile, pour que le marcheur désireux de les rejoindre sache quelle direction prendre.

Au contraire de cet azur étoilé où il était impossible de ne pas aller à un endroit, le ciel qui régnait au-dessus de mon âme restait inexorablement noir, comme pour m'avertir que mon obstination à vouloir avancer, me conduirait nulle part.

Dans mon errance je finis par atteindre la grange, mon corps épuisé, réservait en retour du traitement que je lui avais infligé de s'éteindre et de m'entraîner dans un gouffre sans lune.

Arrivé à destination, je m'effondrais dans le foin et perdais connaissance.

*

Je ne sais pas combien de temps je suis resté inanimé, lorsque mes yeux me rendirent le monde, la nuit sans être terminée avait changé de physionomie, une lune sans partage jouait avec insuccès au soleil.

Je m'asseyais, passais mes mains sur mon visage, puis me reposais, allongé en appui sur mes coudes et c'est en opérant un tour d'horizon sommaire qu'à la grâce des nuages, la luminosité joua lentement des imperfections du plafond et dessina sur le sol une croix à la structure parfaite qui correspondait à ma taille.

Je me défis de mon appui pour me reposer sur le foin à plein dos, puis j'écartais les bras, sentant comme s'il allait naître dans le vide de mon âme l'étoile qui me manquait, et qu'il fallait pour que je l'accueille que par ma poitrine ouverte, mon cœur ainsi proposé affirme par sa confiance à l'inconnu, toute sa disposition sans défense aucune.

La lumière s'arrêta et je revoyais par ce que j'étais devenu la sculpture de cet après-midi dans le débarras de la Mairie, puis le vent bouscula les éléments, mais j'avais compris le message, je venais de rencontrer le seul être digne de l'amour dont j'étais capable.

*

Pour rentrer dans la Mairie, il me fallu d'abord courir jusqu'à Nod.

Je tournais autour de l'église d'antan, ne trouvant aucune issue qui ne soit pas bouclée et dans mon impatience je défonçais la porte récalcitrante de l'une d'entre elle pour accéder à l'intérieur.

Nous étions dimanche.

Après avoir allumé les bougies d'un chandelier, je m'engouffrais par le même passage, emprunté avec le Maire, l'après midi de la veille.

Dans la pièce laissée à cet abandon que j'avais découvert, je m'emparais de la croix supportant l'homme et je la portais par le même chemin en sens inverse, jusqu'au pied de la tribune.

Face à lui, épuisé, mes jambes se plièrent sous le poids de la partie supérieure de mon corps et je m'agenouillais.

Au devant de cet inconnu dont la mémoire collective avait oublié le nom, je comprenais dans l'expression qu'il m'était donné de voir de lui ses tourments.

A chacun des clous qui déchiraient dans sa représentation sa chair, j'entrevois pour l'un, la trahison de ma mère pour l'autre celle de notre drapeau.

Son parcours était retranscrit sur son visage par le biais de sa déception qui s'était appropriée ses traits et sa figure comme un miroir me ramenait à mes propres désillusions.

Cette étoile dont le ciel la nuit en possédait des millions, m'éclairait enfin, je pouvais donner un nom à cette promesse, Dieu.

J'élucidais également le pourquoi de sa disparition, les hommes d'avant semblables à ceux que je côtoyais, finirent par ne plus le concevoir victime de leurs pensées.

J'avais eu le courage de dépasser mon corps, de lancer mon âme sur des contrées inconnues au risque de la perdre, pour qu'il reconnaisse la pureté de mes intentions et l'ambition de l'amour auquel j'aspirais.

Lorsque je rapatriais mon esprit à l'intérieur de ma chair, l'aube avait été dépassée par la force du soleil et s'était affirmée en tant que matin.

J'entendis derrière moi, le Maire ouvrir comme il avait l'habitude de le faire les grandes portes pour que l'office national ait lieu.

Les deux battants ramenés vers l'extérieur m'éclairèrent au moment où je me remettais sur mes jambes.

Je me sentis immense enfin comme je méritais de l'être et face à l'éloignement énigmatique qui se dégageait de mon être, la foule de Nodiens s'ouvrit pour me céder le passage.

A leur proximité je ne vis que des êtres à l'humanité confuse, quelques veuves me regardèrent, je n'eus d'yeux que pour leur ventre, comme un droit plus établi que jamais.

A l'extérieur j'arrachais à la stupeur de tous notre drapeau, aucun d'entre eux n'osa

intervenir, je dégageais trop d'assurance et je le jetais au sol, comme une enseigne dorénavant indigne.

Toujours immobiles ils me laissèrent à nouveau le passage, il était évident pour eux que je devais les précéder. Dans le murmure de leur peur et des interrogations les accompagnant, je les sentis envahir l'église entière et s'installer sur les bancs.

Lorsque le silence fut revenu, face à la tribune, je cessais cette observation de l'inconnu sur sa croix, je me détournais, pris le temps d'interférer quelques regards parmi lesquels ceux de Lilith, de ma mère et de Marianne, et en levant mes bras pour finir par les écarter, les mains grandes ouvertes, je leur annonçais à pleine voix.

- Dieu est revenu.

*

Nous étions dimanche en fin d'après-midi, j'avais plus que jamais besoin de solitude. Toute la matinée fut consacrée à mon triomphe total, tous les Nodiens étaient sous ma coupe, j'étais devenu celui qui leur avait ramené Dieu dans leur cité.

Durant mon sermon je leur parlais de mon cheminement, de ma quête d'amour absolu, de ma traversée du désert, de mes déceptions, puis de ma pugnacité et de mon acharnement à vouloir avancer encore, jusqu'à atteindre ce lieu mythique où Dieu devenait accessible.

La grande majorité d'entre eux consevèrent mon aventure à l'envers, aidé en cela par leur orgueil, ils ne pouvaient admettre que je sois parvenu à progresser suffisamment loin dans une contrée dont ils ne réussissaient pas à situer la dimension, jusqu'à y croiser Dieu lui-même.

Lorsque je décidais de ne plus parler, je pris congé d'eux en sortant de l'église par l'allée principale et c'est au moment où j'atteignais la grande entrée restée ouverte, que Marianne se leva pour me demander à l'attention de tous de quoi Dieu était capable.

Dans les quelques secondes qui me servirent de réflexion, en fonction du pouvoir qu'il m'avait concédé, je le sentais limité en rien et c'est ce que je lui répondis.

Elle resta debout, baissa la tête et me fixant de ses yeux verts me demanda contre toute attente si Dieu pour avoir tous les pouvoirs, possédait celui de ramener Abel.

Sa question fut foudroyante pour plusieurs raisons et surtout elle me terrassa sans qu'il soit possible à cette assistance nombreuse de s'en rendre compte, pour l'enthousiasme collectif qu'elle déclencha.

D'un cynisme qu'ils n'identifièrent pas comme tel, je leur indiquais d'un doigt dressé l'inconnu sur la croix et les invitais à prononcer eux-mêmes leur supplique.

Marianne fut la première à s'agenouiller devant l'inconnu, quelques autres la suivirent, pour être finalement rejoint par l'ensemble des Nodiens présents.

Je les laissais à leur implorations, heurté par leur entêtement à vouloir inconsciemment m'ignorer et ravi en fonction de l'échec qui serait bientôt le leur, du rayonnement qu'ils me promettaient de prendre.

Je savais qu'ils s'épuiseraient rapidement, leur esprit embourbé dans leur chair n'avait pas les moyens de s'élever à cette hauteur où Dieu pouvait être découvert.

Je m'abstenais de déjeuner, parcourant la campagne en évitant toute rencontre, je voulais, incité par ce que j'avais vécu dans l'église, garder ce que j'avais de Dieu pour moi seul.

C'est lorsque le soleil vint rejoindre l'ouest que mon détour me conduisit aux abords de ma grange dans laquelle je rentrais.

Une veuve m'y attendait, elle venait pour la première fois. Semblant connaître le cérémonial elle se déshabilla sans que je lui demande et s'offrit à quatre pattes.

Sans être pollué par la moindre affectivité, je la prenais sans m'interroger sur la pénétration à adopter et me répandis en elle, à la manière d'un devoir à accomplir.

Sans que nous nous parlions, elle repassa ses vêtements, me proposa un regard cherchant une compassion qu'il m'était heureusement impossible d'avoir.

Lorsque qu'elle sortit, Marianne apparut de derrière une botte de foin.

- Alors tu as rencontré Dieu? Lui demandais-je.

Elle ne me répondit pas aussitôt, ses yeux s'attardaient à suivre le déhanchement nonchalant de la jeune femme sur la route de terre battue mal entretenue envahie de hautes herbes, retournant à Nod.

- Je ne peux pas te répondre, je ne sais pas à quoi il ressemble, peut-être l'ai-je croisé sans le reconnaître. Elle cessa alors, parce que l'horizon s'en était emparé de scruter la jeune veuve, puis se détourna dans ma direction, m'imposant la fulgurance de son regard.

- Pourquoi demandes-tu à Dieu de te ramener Abel?

- Parce que je l'aime. Me répondit-elle, laissant à ma question juste le temps minimum pour qu'elle soit posée, puis elle reprit.

- Je suis tombée amoureuse de lui le jour de son rapatriement pour blessure. Il était le premier héros de Nod.

- N'en suis-je pas un? Lui lançais-je sèchement.

- Lui n'avait pas l'ambition d'en devenir un. Les Nodiens l'ont fêté parce qu'ils ne se sont pas sentis obligés de le faire.

- Abel est devenu héros par hasard.

- Le hasard est peut-être une des premières signatures de Dieu.

Je m'avançais d'un pas dans sa direction, non seulement elle ne recula pas, mes ses yeux m'affrontèrent.

- Abel était des nôtres. Me précisa-t-elle.

- N'en suis-je pas? Demandais-je d'une tonalité presque menaçante.

- Toi, tu es plus mort qu'Abel.

- Méfie-toi petite fille, le mort a la possibilité de devenir ton époux. Sous l'effet de ma mise en garde, elle s'assit sur une botte de foin. Ses genoux vinrent se toucher, la pointe de ses pieds choisirent dans la même orientation de se retrouver face à face, ses mains au doigts mélangés se calèrent entre ses cuisses, une brise glaciale venue du néant et ne soufflant que sur elle la fit frissonner toute entière.

- Je ne suis pas une veuve Nodienne, la mort n'a pas ankylosé ma raison, je préfère la mort à la honte d'être à ton bras. Je sentis une colère démentielle m'envahir, une de mes mains s'empara de la fourche aidant à ranger les bottes, les piques d'acier à l'extrémité du vieux manche en frêne m'avertirent que je n'avais encore jamais fait couler le sang sous le coup de l'émotion. Alors, à l'aide de l'énergie qui aurait dû tuer Marianne, je plantais l'outil au sol.

- Tu aurais dû passer à l'acte, car jamais je ne te permettrais de me prendre autrement.

- Tu sous estimes mon pouvoir jeune fille.

- C'est toi qui sous-estimes le pouvoir de la vie et de l'amour, malgré la détresse ambiante, il reste des êtres humains vivants à Nod.

D'un petit saut, elle atterrit les deux pieds en simultané sur le sol, secoua sa robe pour en chasser les brindilles de foin, puis me lança d'un geste de tête hautain qu'elle allait partir, un regard presque méprisant.

- Tu vas devenir ma femme Marianne.

Le dos tourné, elle n'avait pas encore franchi le seuil de la porte qu'elle fit volte-face, son expression était celle d'une femme de vingt ans plus vieille qu'elle.

- Dieu ramènera Abel avant la cérémonie. Me lança-t-elle puis elle s'en alla.

*

Lorsque je me décidai à revenir à la maison, je vis qu'un comité m'y attendait, à la tête duquel, fier de son écharpe tricolore et de sa soutane noire, notre Maire dominait son monde.

- Nous devons te parler.

Je ne leur répondis pas, ainsi mon silence fit office d'accord et ils me suivirent, franchissant l'entrée en file indienne dans notre cuisine.

- Nous avons besoin de ton aide pour communiquer avec Dieu. Me lança notre Maire.

- Je n'ai pas eu besoin de la votre pour le ramener à Nod.

Tous furent surpris, je ne les avais pas habitués à mon opposition.

- Tu n'as pas le droit de garder Dieu pour toi tout seul. Me répondit l'un des conseillers, incarné dans les allures stéréotypées d'un Nodien allergique au monde extérieur.

Le Maire d'un geste calma le jeu et reprit la parole.

- Nous avons pensé que tu pourrais communier avec nous pour le retour de ton frère.

- Je ne vous suffis pas?

Les certitudes qui caractérisaient mon pouvoir étaient telles, qu'elles me confirmaient à chacune de leurs paroles que Dieu par rapport aux efforts que j'avais accepté pour le ressusciter à tous les Nodiens, ne pouvait leur rendre ce qu'il m'avait consenti.

J'avais, dans un périple étalé sur la durée de mon existence, renversé la pire des murailles qui soit, puisqu'elle m'enfermait pour le compte de la vie et de l'amour.

Je m'étais échappé de ma propre prison, bataillant contre la logique de mon existence, pour être touché par la lumière divine. Eux étaient à présent envieux du fait accompli et venaient me quémander d'une humilité hypocrite la recette, comme s'il s'agissait de cuisine ou d'une magie grossière.

Le Maire enroula sans précipitation un bras autour de l'un des miens et m'entraîna dans la salle de séjour, seule pièce avoisinante, puis referma sur nous la porte.

- Comment sais-tu qu'il s'agit de Dieu ?

Certain de sa grandeur, il s'approcha suffisamment près de moi pour me faire remarquer qu'il lui était aisé de me dominer, au moins par la taille.

- Un jour, à la guerre, j'ai tué un ennemi qui détenait votre corpulence. Je lui ai asséné un coup de pelle au niveau de la mâchoire et comme ma première attaque n'était pas suffisante pour qu'il meurt, je lui ai brisé, alors qu'il était étendu sur le ventre, les cervicales. Je crois après réflexion qu'il était parmi tous ceux que j'ai abattu, le plus aisé à vaincre. Il avait été comme vous leurré par son physique, lorsqu'il m'a vu me diriger dans sa direction sans précipitation, il a continué à se croire supérieur et ce manque de méfiance lui a coûté la vie.

- Que veux tu dire ? Me demanda-t-il, sans parvenir à me cacher que je l'avais déstabilisé.

- Que je peux très bien ne pas épouser votre fille ou plus encore que je peux parmi toutes

celles qui se proposent à moi, prendre pour femme la moins avantageuse à tous les niveaux, pour que les Nodiens vous fasse bien ressentir, au jour le jour, toutes les différences de mon choix. A la fin de ma phrase il recula et je repris.

- Je suis allé à la rencontre d'un amour que vous ne pouvez même pas admettre et Dieu qui n'avait pas été aimé depuis des siècles à Nod, s'est offert à mon affection sans pareil. Je sais qu'il s'agit de lui, je n'ai plus depuis longtemps de sensibilité humaine, votre vulnérabilité sanguine ou charnelle ne me concerne plus.

Sa tête se baissa soudainement et son menton alla presque rejoindre sa poitrine.

- Nous aideras-tu à convaincre Dieu de nous ramener Abel?

- Pourquoi l'aimez vous tant que ça ? Lui demandais-je, sans laisser à mon exaspération le droit d'empiéter sur ma tonalité pour qu'il ne la remarque pas.

- Parce qu'il nous aime plus encore.

Je reconnus dans son explication toutes leurs incohérences affectives.

- Tous les matins à l'aube, je me rendrai à l'église, j'y retrouverai Dieu, soyez à mes côtés, si vous me suivez dans mon ascension, il vous exaucera peut-être.

Toujours la tête baissée il ne fit pas le demi-tour qu'il aurait dû faire et d'une voix dont les cordes vocales nouées eurent beaucoup de mal à lui rendre l'usage de la parole, il me demanda.

- Épouseras-tu Marianne?

A cet instant je sentis toute la puissance de Dieu dans chacune des cellules de mon corps, en reconnaissance de sa réhabilitation, il m'abandonnait tous les pouvoirs existant à Nod. Les jeunes veuves m'offraient leur ventre pour que l'éternité sur cette terre, sous de multiples facettes soit mienne. Les Nodiens trop aveuglés, pleuraient les illusions qu'Abel leur avait offertes d'effleurer et s'avéraient prêts à me suivre n'importe où, pour que je les ramène vers lui. Enfin le Maire en désirant que Marianne s'unisse légalement à mon sort, me cédait en cette cité le dernier avantage qui vaille la peine d'être pris.

- J'épouserai votre fille.

- Quand?

- Bientôt si vous n'en parlez à personne, sinon jamais.

Je lui tournais le dos, sa manière de me saluer que je ne vis pas, me sembla être une révérence et il sortit.

J'attendais quelques minutes pour revenir dans la cuisine. J'avais l'étrange impression que cette avancée que je ne pouvais plus contenir, ne s'était pas satisfaite d'avoir accédé à ce niveau de clairvoyance, mais qu'après avoir salué Dieu elle avait poursuivi sa montée, convaincue qu'il pouvait exister un amour plus pur encore.

A contrario, mon corps par sa survie charnelle me maintenait dans ce monde et l'écart entre les deux extrémités devenait inouï.

Dans la cuisine, seule ma mère était encore là.

- C'est vrai que tu peux faire revenir Abel? Me demanda-t-elle. Alors elle vint contre moi et cala son visage contre un côté de mon cou pour éclater en sanglot.

A ma grande surprise, croyant l'avoir étouffé depuis longtemps, j'assistais à la résurgence de cet amour que je lui vouais jadis. Le sursaut fut de courte durée, mais sa violence me remémora sa saveur délicate tout en me restituant en simultanée la nature de la frustration qui me valut d'y renoncer.

- Fais revenir Abel, Caïn je t'en prie.

Sans violence en la saisissant par les épaules, je la repoussais. Ses larmes occupaient son visage et je décelais de cette affection, dont elle me faisait part, tout le méli-mélo humain dont elle était tributaire.

- Si Dieu le veut. Lui dis-je et je prenais la direction des escaliers, pressé d'être seul dans ma chambre.

Dans le couloir à son extrémité opposée je vis avancer Lilith. Pieds nus, elle ne paraissait porter qu'un drap autour d'elle, son visage, par ses longs cheveux rassemblés exceptionnellement en une queue de cheval, exprimait les avertissements d'une force impressionnante.

Elle ouvrit le drap et se présenta de face tout en avançant sa nudité. Sa beauté rappela à mon âme tout ce qu'elle devait à la vie pour exister. Depuis que j'occupais la grange, les veuves Nodienes m'avaient livré tous leurs secrets anatomiques, certaines s'étaient avérées être de grande beauté, mais il y avait dans l'amplitude des courbes qui composaient les lignes de Lilith, le génie d'un autre créateur, et je reconnus pour m'y être courageusement opposé, la patte de l'amour charnel.

- Dieu était à Nod bien avant que tu ne le rencontres Caïn et bientôt tu seras responsable de sa mort. A la fin de sa phrase elle me gifla par un aller retour, qui raisonna dans tout le premier étage.

Elle ramena le drap sur elle, prolongea sa domination visuelle à mon détriment de quelques instants et tourna les talons pour entrer dans sa chambre, en fermant en plus de la porte, le verrou qu'elle tourna à double tour.

A mon tour je réintérais ma chambre, l'espace que me proposa la pièce me parut si exigu que je crus que l'oxygène ne m'avait pas suivi lorsque je décidais de m'y rendre et je sortis précipitamment, pour ne pas périr étouffé.

Rapidement je descendais les escaliers, traversais la cuisine dans laquelle ma mère n'était plus. Enfin à l'extérieur la fraîcheur me ranima, je fis encore quelques pas en titubant, j'atteignais péniblement notre parc, notre tilleul par l'imperméabilité de son feuillage, permettait à la nuit d'être plus sombre encore.

A chemin contre le vieil arbre, je plaquais mon front contre son écorce, j'essayais par tous les moyens dont je disposais encore de revenir vers Dieu, mais à chaque fois lorsque sa lumière comme la veille, guidait ma trajectoire pour que je le rejoigne, Lilith ouvrait le drap camouflant sa beauté et prenait sans concession la place de Dieu.

Je me relevais, il me fallait marcher pour fuir cette agression. Je comprenais que les dangers seraient proportionnels à mes acquis spirituels, ma chair encore vivante, continuerait sans partage à me disputer mon indépendance.

*

Lorsque j'arrivais à l'église le matin, l'aube par sa faible luminosité ne s'avérait être que prometteuse, la nuit bataillait avec désespoir ses privilèges agonisant sur cet endroit de la planète.

Une foule de Nodiens m'attendait, personne n'avait osé s'avancer plus à l'intérieur vers l'autel, le cérémonial était convenu ainsi, ils s'étaient déplacés pour me suivre.

En tête se trouvait Marianne, en abstenant ses yeux avec trop de conviction à ne pas vouloir me voir, je constatais à quel point déjà ma présence occupait ses pensées.

Les têtes se baissèrent pour me saluer, aucun mot ne fut prononcé à cet effet pour le dire, je ne rendis le bonjour à aucun d'entre eux et j'entrais dans l'église.

La distance qui me séparait de l'autel où l'inconnu sur sa croix entouré des fleurs que les Nodiens par dévotion lui avaient offert, fut un délice sans nom.

Au devant de moi, à travers les vitraux, fresques de verre à la gloire de notre drapeau, la soleil participait à ma gloire en me dédiant ses premiers rayons, plongeant tous les Nodiens impatients de retrouver Abel, dans le mépris de mon ombre.

Lorsque je m'agenouillais, le plaisir de les savoir tous dans la même position, me parla d'un vocabulaire inintelligible du bonheur réciproque de Dieu à me côtoyer de nouveau.

Les murmures qui m'entouraient me laissaient entendre, leur prière entêtante suppliant Dieu de leur ramener Abel.

A ce sujet je n'interférais pas leur demande pathétique, Dieu revenant de l'oubli savait sans que quiconque le lui précise, qu'il replongerait aussitôt dans le néant, si Abel par son retour reprenait possession des attentions Nodiennes.

Ma contemplation de l'inconnu dans son supplice m'avertit du sort qui me guettait peut être, à force de ne pas parvenir à m'accompagner concrètement ou de ne pas avoir de Dieu ce qu'ils désiraient, je risquais à mon tour, au paroxysme de leurs frustrations et de leurs colères, de sentir l'acier déchirer ma chair.

Ma possible exécution me réjouit par ce qu'elle était disposée à m'offrir. Comme ceux de son époque, n'étaient pas parvenus à se défaire des empreintes de l'inconnu, mon assassinat à son image, m'offrirait d'être sous-jacent pour l'éternité.

Lorsque mon contact avec Dieu perdit de son intensité je me relevais, quelques Nodiens m'interrogèrent intimidés pour savoir si leur requête avait été entendue, je les satisfaisais à moitié en leur assurant qu'elle avait été perçue, pour le reste je leur dépeignais sommairement l'inaccessibilité des intentions divines.

Dans la foule ouverte pour me laisser sortir, Lilith m'affronta de son nouveau regard et Dieu par cette confrontation prit de la distance avec mon âme.

*

Lorsque j'arrivais dans la grange, une veuve Nodienne que j'avais déjà honoré m'attendait. A sa vue je me détournais pour distinguer du pas de l'entrée, la silhouette faite de toits et de murs, représentant par ses angles irréguliers aigus la ville de Nod.

M'emparer du pouvoir que mettaient à ma disposition leurs ventres me répugnait chaque jour davantage, chaque étreinte me rappelant l'origine même de mon âme.

Comme je me déshabillais, déçu qu'il n'y ait pas à ce que nous allions accomplir le moindre préliminaire humain, elle se déshabilla à son tour.

Je savais qu'une course tacite s'était instaurée par répercussion entre celles que j'avais soumise, ma descendance soumettrait bientôt la vie à mes desseins et parmi toutes les naissances qui s'annonceraient, toutes avaient l'ambition de donner le jour à la première d'entre elles.

Je constatais à ma surprise au fil des jours, que ma capacité à satisfaire mes envies, au détriment des leurs, décuplait mon pouvoir comme si à ne jamais rien leur donner, je leur concédais tout.

Il me semblait parfois, confronté à leur abandon extrême, revêtir l'habit de l'homme que je n'étais absolument pas, comme si le désespoir qu'engendrait mon aptitude à ne rien leur offrir, qui ne réponde à mes ambitions, leur dédiait l'espérance contradictoire de tout posséder un jour à travers moi.

Nue elle se mit dans cette position imposée à toutes, l'amour que j'allais lui faire, ne pouvait à mes yeux souffrir d'un visage.

Je pris mon sexe pour m'initier dans ses entrailles et cadencer mes va-et-vient, en fonction des disponibilités que m'insufflait sa chair.

A chaque étreinte le combat s'avérait être le même, je confiais le temps de notre accouplement mon esprit à mon âme, craignant la puissance de ma chair à ce moment de ma vie.

A force d'habitude j'avais appris pour le neutraliser à reconnaître ce qu'ils appelaient le plaisir, j'avais assimilé la perfidie de son venin, son habilité quasi hypnotique à soudoyer la chair, pour que rien à partir du corps des hommes, ne puisse par la suite être conçu sans lui. Certaines des veuves Nodiennes étaient plus plaintives que les autres et leur mélodie flatteuse me ramenait à Ulysse, aux chants envoûtant des sirènes, capables d'attirer les hommes dans des fonds abyssaux.

Leurs satisfactions corporelles se traduisaient dans les mouvements de leurs reins et les faibles pouvaient aisément se laisser corrompre par des compliments mensongers.

J'accomplissais ainsi cet acte sans violence, ni retard, cherchant sans me disperser son aboutissement.

Pour elle mes mains enserraient sa taille, prudent j'orientais toujours mon offerte, la tête en direction de la porte maintenue ouverte, pour que mon regard puisse s'échapper au plus loin, de ces minutes charnelles.

Durant mon appropriation, je riais intérieurement de l'ignorance des hommes communs au sujet de l'amour.

Je savais que cet acte trop dévoué à la vie était à l'égard d'elle répugnant de servilité, la fascination dont il pouvait se montrer l'auteur, exprimait sa docilité.

Lorsque je sentis la jouissance m'atteindre, j'appréciais plus que tout la revanche à cet instant donné de la mort et épuisé d'avoir résisté à son contraire, je m'abandonnais en elle.

Je me retirais d'elle, elle se laissa choir sur le ventre, cherchant dans l'obscurité de ses deux bras rassemblés dans lesquels elle avait enfoui son visage, une autre vérité à celle que la réalité lui infligeait.

Sa douleur évidente ne parvint pas à m'inspirer la moindre pitié, elle semblait souffrir regrettant l'amour que je ne lui avais pas promis.

Tournée sur le côté elle se releva et me tendit une main, je compris qu'elle souhaitait y accueillir la mienne et à défaut de lui céder cet espoir je lui tendis ses vêtements.

Je me reculais de quelques pas, en m'habillant je l'observais faire de même, en accompagnant chacun de ses gestes de pleurs et j'étais fasciné par la contradiction établie entre sa réaction et ce qu'elle avait accepté.

J'avais l'impression qu'il était possible d'exercer la même fascination, par le biais de capacités contraires, permettant dans un cas d'apporter du plaisir plus que quiconque ou d'en ressentir moins que n'importe qui.

Elle s'en alla, en finissant de se vêtir tout en marchant, en la voyant s'éloigner je m'interrogeais sur ce magnétisme me délivrant l'assentiment des veuves Nodienne et je compris que leur part de mort, enfermée dans ce qu'elle était devenue se reconnaissait dans mon absence radicale de vie.

- Je dois me déshabiller aussi. La voix de Lilith me surprit davantage, parce que je n'avais jamais prévu de l'entendre dans la grange un jour.

Elle apparut derrière les bottes de foin, elle portait une robe légère pour la saison et s'avança dans ma direction.

- Tu es là depuis longtemps?

- Depuis toujours.

Ces deux mots sonnèrent à ma compréhension comme une mise en garde.

- Tu n'es pas concerné par ce qui se vit ici.

- Ne suis-je pas une veuve de Nod?

- Les autres filles sont victimes de leur orgueil.

- Alors laisse-moi être victime du mien.

Lorsqu'elle fit un pas en avant je produis le même en sens inverse.

- Toi qui ambitionnes d'être le père unique de tous les enfants de Nod, comment peux-tu refuser de m'enfanter, alors que je vis dans ta propre maison.

- Les Veuves de Nod ne m'aiment pas et je sais leur rendre cet amour qu'elles n'ont pas.

- Supposerais-tu que je t'aime?

- Depuis toujours Lilith, tu viens de me le préciser.

- Crains-tu l'amour à ce point Caïn?

- Je ne le crains pas lorsqu'il s'agit de lui.

- Y aurait il un amour plus exact à ce qu'il doit être que celui qui s'offre à une femme et à un homme.

- Il ne s'agit pas d'exactitude Lilith, l'amour dont tu me parles, n'existe pas.

- Dois-je avoir des doutes sur ce que je ressens?

- Plus que des doutes, ce que tu ressens t'est imposé par ta chair, elle-même obéissant aux impératifs de la vie.

- J'aime la vie Caïn, ça ne me gêne pas de lui obéir.

- La vie Lilith n'est qu'un courant d'énergie brutal, notre esprit nous offre de connaître mieux.

- Nous devons à la vie Caïn ce que nous sommes.

- Mon esprit ne veut pas avoir de telles pensées pour rester libre.
Elle poussa alors un long soupir et finit par s'asseoir sur une botte de foin, puis y croisa les jambes.

- Tu vas épouser Marianne? Me demanda-t-elle.
- Ce n'est juste qu'une question de pouvoir Lilith.
- Connaîtra-t-elle le sort des veuves Nodiennes?
- Non car les sentiments qu'elle croit ne pas avoir sont honnêtes, Marianne ne triche pas.
- C'est tout à ton honneur.

Il se posa entre nous un silence. Sur mon front perlaient de grosses gouttes de sueur, ma confrontation avec Lilith était plus exigeante que toutes les batailles que j'avais déjà menées et dans mon âme je sentis l'effluve d'une sensation inédite, traduite par un tremblement lancinant, Dieu lui-même avait peur. Puis elle reprit.

- Qu'est devenue ta capacité à aimer Caïn?
- Elle est intacte Lilith, plus épanouie que jamais.
- Permets-moi d'en douter.
 - Pourquoi en douterais-tu ?
 - La première fois que je t'ai vu, je me souviens de la manière dont tu portais notre drapeau et je t'ai aimé au nom de l'amour dont tu te montrais capable, puis lorsque nos regards se sont croisés, j'ai su que tu m'aimerais à ce point.
 - Je te trouve présomptueuse Lilith, je n'ai jamais ambitionné ce genre d'amour.
 - Ton ambition est un poison Caïn.
 - Je n'en suis pas si sûr.
 - L'amour qui est devenu le tien, ne mérite plus ce nom.
 - Alors ce qui circule en moi, en étant le poison du poison est un antidote.
 - Ton antidote est un passeport pour le vide et l'absence de tout Caïn.
 - Tu me prétends ceci Lilith, parce que ton esprit n'a pas franchi l'horizon des limites que l'amour vous impose. Moi qui suis allé au-delà de ce seuil, je peux de parler d'un amour qui n'obéit qu'à lui-même et qui se révèle d'autant plus par une grandeur sans borne, qu'il n'a plus de compte à rendre à la vie.
 - Ton amour Caïn n'a justement plus de compte à rendre à la vie, parce qu'il doit tout au néant.
 - Quel est ce néant Lilith ?
 - Il est tellement éloigné de la raison humaine qu'il est plus que la mort.
 - Comment peux-tu me souligner sa présence sans le reconnaître ?
 - Ce néant Caïn, après avoir été notre drapeau pour lequel tu as commencé à t'égarer, ce néant là, celui dont tu crois détenir les faveurs et qui as fini de te perdre, celui-là même Caïn, porte la signature de ce Dieu que tu as ramené dans notre église.
- Mon âme à cette estocade fut saisie de soubresauts, sans que je parvienne à les identifier, à l'image de battements saisissant un cœur, je ne savais pas si ces réactions étaient propres à une fin radicale ou à une renaissance.
- Dieu est une étape dans ma quête.
 - Ta quête est une dérive Caïn.
 - Tu ne peux pas comprendre Lilith.
 - Je ne le peux pas effectivement, parce que ton comportement est insensé, pour assimiler ton égarement je devrais m'égarer à mon tour.
 - N'es-tu pas une veuve Nodienne, comme tu me le prétendais?
 - Je ne le suis pas parce que tu m'en protèges.
 - Je ne te protèges de rien Lilith.
 - Alors pourquoi suis-je encore habillée?
 - Parce que tu es la femme d'Abel.

- Abel m'a seulement épousé.

A cette insinuation, la distance que mon âme était parvenue à prendre avec ma chair diminua d'un coup. Mon ascension jusqu'à Dieu se présentait alors comme une pente plus ardue, accroissant son relief à chacun de mots de Lilith, jusqu'à me menacer de me renvoyer à ce point de départ où la vie m'attendait.

- Que veux-tu dire ?

- Je ne suis pas devenue sa femme. Au cours de notre nuit de noce je lui ai confié au nom de l'amour qu'il ressentait pour moi, la protection de cet amour que j'avais pour toi et comme il m'aimait, il a assumé ce rôle en veillant jusqu'à l'aube à ne pas me toucher.

Grâce à sa compassion je pouvais espérer me garder jusqu'à ce que tu daignes écouter ton cœur et que tu reprennes conscience de tes véritables sentiments.

- Tu te trompes Lilith, voilà bien longtemps que je n'en ai plus.

- Je crois au contraire que tu n'as jamais cessé d'en avoir.

- Mes sentiments sont d'un autre ordre.

- Les sentiments pour lesquels tu te voues, te paraissent différents parce qu'ils sont à l'opposé exact de ceux que tu as déjà et que tu refuses d'admettre. Si tu peux leurrer toute la population Nodienne à propos de l'amour que tu ressens pour Dieu, tu n'as pas le pouvoir de m'empêcher de reconnaître l'identité de cet amour là, car il est celui par lequel tu dois m'aimer.

- Les sentiments dont tu me parles Lilith sont sans lendemain.

- Pourtant Caïn, ils sont le seul avenir auquel tu as droit.

- Mon avenir ne répond pas à des limites.

- Parce que ton avenir est guidé par la folie et qu'elle aura la malignité de ne jamais t'imposer de limite, pour qu'en t'avançant à chaque fois davantage, tu finisses par t'abandonner à elle entièrement.

- Ma folie est plus rationnelle que tu le crois.

- Que te permet-elle ?

- D'être le maître de Nod.

A cet aveu elle poussa un long soupir et je crus percevoir dans son souffle, une description de sa déception. Elle se leva, le dos tourné, elle passa ses mains sur ses fesses pour y chasser la paille et s'avança jusqu'à l'entrée de la grange. Elle resta immobile, sa manière d'occuper sans partage la seule issue de l'endroit, me représenta indirectement ses capacités à m'attendre à l'entrée de la seule voix restante pour prolonger mon ascension.

- N'espère rien de moi, Lilith.

A mon avertissement elle se détourna, les mains encore dans le dos, elle s'approcha légèrement dans ma direction.

- Comment pourrais-je Caïn espérer quoi que ce soit de toi, puisque qu'en contrepartie j'incarne le seul espoir qu'il te reste ?

- Ne t'ai-je pas avoué mes ambitions, mon périple ne t'implique pas dans ma quête.

- Tu resteras Caïn le maître de rien, tant que tu ne seras pas le maître de toi-même.

- Pourtant tant de choses m'appartiennent déjà.

- Rien ne t'appartiendra jamais tant que tu n'auras pas le courage de me prendre. Je suis tout ce que tu pourras posséder en ce monde.

- Je possède déjà davantage.

- Tu ne possèdes rien. Les veuves Nodiennes te concèdent des faveurs dont elles ne savent que faire par faute de prétendants, les Nodiens eux-mêmes t'abandonnent une gloire sans valeur, inspirée par leur manque de héros, quant à Dieu, il t'offre de mettre au grand jour tout ce qui fait défaut à ta vie.

- Rien ne me fait défaut.

- Si Caïn, un authentique amour.

Les lèvres à présent fermées, elle s'approcha suffisamment de moi, pour qu'au bout de ses bras tendus, ses doigts viennent, motivés par une incitation délicate, effleurer les miens, puis elle reprit.

- La vie Caïn est la seule divinité capable de laver des offenses et d'absoudre tes tourments. Malgré les humiliations dont tu t'es montré capable à l'égard de l'amour, la vie en partant des injures que tu as consenties, fera sans discrimination don d'elle-même à l'humanité. Les veuves Nodiennes transformeront par leur chair leur désespoir en une nouvelle espérance et leurs drames s'éteindront dans le rire des enfants à naître. Même la guerre qui aura eu raison de leurs époux, finira grâce au savoir de leurs entrailles par être vaincue et la vie sans cesse renouvelée, aura un jour raison de la folie des hommes, pour que la paix proposée à chaque génération s'installe dans notre histoire pour l'éternité.

Ses mains prirent alors plus intensément les miennes et ma vue fut envahie par son regard trop bleu.

- Le premier amour des hommes Caïn est l'amour qu'ils portent à leur mère. Ce premier amour n'est pas dédié à une femme par hasard, il est celui qui vous permet d'aimer, toutes les autres passions ne sont que des subterfuges dangereux censés vous écarter de l'essentiel.

Vos quêtes de propriétés ou de divinités, celles qui génèrent des guerres, vous permettent de vous inventer d'autres responsabilités, mais les seules qui vous incombent et dont vous ne devez pas faire abstraction, sont celles qui vous commandent de rester à nos côtés, pour nous aider à faire que la vie soit plus belle.

- Mon Dieu est au-dessus de la vie.

A mon affirmation elle laissa apparaître un léger sourire mettant en évidence son assurance.

- Ton Dieu est une tare que l'amour que je te propose balayera d'un revers de main, si tu acceptes de le faire avec moi.

- Rien ne peut abattre ma résolution.

- Alors laisse ton Dieu t'offrir ma chair, puisque l'amour que tu ressens pour moi, ne réagira pas à notre union.

Elle prit en reculant quelques mètres de distance avec moi, de ses pouces et de ses index elle fit glisser l'encolure de sa robe au-dessus de ses épaules et à la vitesse de sa chute, ce tissu qui protégeait à lui seul les secrets de son anatomie retomba sur le sol et me la présenta nue.

- Si tu fuis c'est que ton Dieu n'existe pas.

J'avais l'impression de revivre toute ma vie à l'envers, comme une chute non retenue démarrant au sommet de mon ascension.

A mon tour je me déshabillais, seule ma peur m'insufflait quelques raisons pour ne pas relever ce défi, mais je sentais au fond de mon âme, contre toute attente, Dieu m'inciter à le faire, pour savoir s'il pouvait croire à son existence.

Je ne sus pas quelle initiative prendre et c'est Lilith qui m'entraîna à la suivre, en m'invitant à m'étendre dans un endroit de la grange où une épaisse couche de foin n'avait encore accueilli personne.

Je m'allongeais sur le dos, elle posa avec précaution ses genoux de chaque côté de ma tête et dans une direction inverse à la mienne prit position au-dessus de moi.

- Nous devons être à égalité. Me dit-elle.

Mes mains allèrent caresser ses fesses et lorsque mes lèvres se posèrent aux prémices de son ventre, ce baiser m'offrit la saveur d'une entité abstraite en découvrant le goût mystérieux de la paix.

Je fermais les yeux et Dieu dès le début de mon abandon perdit de ses évidences, mon âme par ce que j'exécutais, semblait reprendre contact avec ses origines et en rebroussant ce

chemin que nous avons accompli ensemble, tant de mes conflits internes disparurent en laissant dans ma mémoire une trace si infime, que je doutais qu'elles firent un jour partis de moi.

Parfois je baisais l'intérieur de ses cuisses, la douceur de sa peau ne s'arrêtait pas au seul plaisir du toucher, tous mes autres sens parvenaient à être concernés par ce bienfait là.

Quelques sursauts vinrent me signifier que mes résolutions les unes après les autres étaient emportés comme des murs fragiles, battit par un être présomptueux est têtue, ayant l'ambition démesurée de vouloir contenir l'océan.

Je m'étais battu contre la vie est il m'apparaissait l'in vraisemblable, la victoire que je cherchais à ses dépens, se proposait paradoxalement à moi en la laissant gagner. S'étais comme si j'avais privé mes poumons d'oxygène pour qu'ils puissent mieux respirer, privé mes yeux de lumière afin qu'ils puissent mieux voir, comme si je m'étais privé de l'essentiel pour atteindre l'indispensable.

Mes mains caressaient ses reins en allant par le biais d'un balai circulaire au rythme cadencé jusqu'à ses fesses. Lorsque j'ouvrais les yeux je voyais la porte de son ventre aux lèvres ouvertes, cette vision me ramena à ce dimanche et à l'amour que faisaient mes parents. J'eus de la peine à contenir un sanglot, surgissant d'une telle profondeur à l'intérieur de mon être que j'en conclusais que ses larmes là ne pouvaient provenir que de mon âme.

En refusant à ma mère tout l'amour auquel elle avait justement le droit et par lequel elle m'avait donné la vie, je m'étais condamné à ne plus savoir aimer.

Lilith commença à soupirer et dans mon intellect, pour ce que nous ressentions en commun, la description qu'elle en fit à l'aide de mots qui n'en étaient pas, apparut à ma compréhension comme les plus justes qui puissent exister pour décrire ce que nous vivions. Je pensais à ce qu'Abel avait consenti en laissant à Lilith sa virginité et en réponse vint ce que j'avais suscité, auprès de notre chef de régiment au dernier jour de la guerre, la comparaison explosive me tétanisa par ses évidences et je compris qu'intrinsèquement je n'avais pas l'étoffe d'un héros.

Lorsqu'une rafale de vent vint s'acharner sur les lattes en bataille du toit de la grange, notre drapeau me réapparut en affichant dans sa fierté habituelle devenue blafarde, toutes ses couleurs perdues à ma conscience, il représenta alors à ma raison cette mauvaise direction qu'il n'avait jamais cessé d'être et que je n'étais pas jusqu'à cette heure, parvenu à juger comme telle.

La guerre névrotique dans laquelle je m'étais lancée nécessitait pour espérer une victoire de renoncer au combat, la vie à l'image de l'amour que nous faisons offrait pour s'opposer à sa propre promiscuité de s'unir.

Il me revint mes souvenirs de la guerre, je compris la vérité de ses affrontements faisant s'entretuer les hommes, la grandeur de cette simplicité illustre concédée par l'amour, ne leur plaisait pas autant qu'elle m'avait déplu et pour satisfaire nos besoins d'équivalences ils s'inventaient, comme je m'y adonnais d'autres gloires désuètes moribondes et sans lendemain.

Lilith en sollicitant ses mains qui contribuèrent à ce qu'elle se redresse en prenant appui sur ma poitrine vint s'accroupir au-dessus de moi. Sur la pointe de ses pieds, ses jambes s'ouvrirent autant qu'elles le purent, m'inspirant en m'aidant de ma langue à l'aimer plus encore.

Dans ce que nous vivions par ce que j'acceptais, j'avais la sensation de me permettre, au détour d'une concession de me présenter à moi-même, pour des retrouvailles en circuit fermé.

Pour maintenir son équilibre précaire, je la soutenais du plat de mes mains au plus haut de ses cuisses.

Les veuves Nodiennes traversèrent mon esprit, traduisant mon infamie en adoptant toutes cette position unique témoin de mon humiliation à leur rencontre.

Je conçus mieux encore ce que Lilith m'avait dépeint et reconnu à la vie la qualité divine de ne pas tenir compte de l'esprit par lequel l'amour à son service fut fait, pour se perpétrer sans jugement.

Elle se redressa sur ses jambes, debout l'altitude qui fut la sienne, rendit à son sexe sa hauteur symboliquement dominante.

Elle baissa les yeux pour me dédier un regard dans lequel la compassion devint l'énergie principale et dans sa domination bienfaisante, dieu enfin matérialisé prit corps.

Elle se tourna, laissa en douceur atterrir ses genoux, puis à quatre pattes lorsque ses paumes touchèrent le foin, sa tête se pencha, ses paupières tombèrent comme se lève sur une représentation un rideau et sa bouche s'ouvrit d'une régularité proportionnelle à l'approche de ses lèvres.

C'est à ce contact que je repris complètement possession de moi-même et mes mains, comme pour des retrouvailles, blottirent nos deux poitrines l'une contre l'autre, témoignant de mon bonheur immense à me retrouver.

Les événements qui jusqu'à cette seconde avaient happés mon existence volèrent en éclat les uns après les autres, en compensant par le dernier d'entre eux Dieu.

Sa lumière retourna à l'obscurité, fils spirituel du néant il fut absorbé par le vide qui de manière mensongère lui donnait forme et s'évanouit vers nulle part, poursuivre cette non-existence le caractérisant.

Derrière lui, mon drapeau redevint ce monceau de couleurs et ma raison lâcha la main pour ne plus les retenir à ses connotations abstraites, pour que ma vie est mon sang, connaisse pour l'une de l'amour son authenticité, pour l'autre l'utilité de servir en ne coulant seulement qu'à l'intérieur de mes veines.

Enfin lorsqu'en passant une main entre ses jambes elle se saisit de mon sexe pour m'accueillir en elle, je revins à ce dimanche après midi où je dérapais de ma vie pour m'égarer pendant de longues années et ma mère dans mes souvenirs repris ses soupirs de plaisirs après que ma jalousie malade est consentit à ne plus la bâillonner.

Lilith commença un va et vient modéré, son ventre apprenant à s'ouvrir pour la première fois.

Ses mains partant de ma poitrine glissèrent le long de mes bras, pour mêler nos doigts, afin que nos deux corps, au cœur de notre alliance charnelle soient encore plus unis.

De temps à autre sa bouche vint épouser la mienne, comme s'il ne pouvait y avoir pour nos respirations mélangées, deux souffles indépendants.

Les meurtrissures que j'avais infligé à mon être, lors de la nuit de noces d'Abel et de Lilith se défroissèrent, comme s'il m'était possible de revenir à cet endroit de nos tranchées, quelques part en avant sur le front, récupérer cette ancienne lettre d'amour de Lilith et de la reprendre à son état, propriété de la boue, pour qu'elle redevienne ce papier d'un bleu pâle au parfum de rose.

Ma chaire progressivement se réconciliait avec mon âme pour que je recouvre mon unité d'être.

Lilith par l'amour dont elle était capable, me ramenait comme seules celles de son sexe savent le faire sur la route où se déroule la vie.

Pendant les secondes de ce constat, je m'interrogeais sur la viabilité de l'existence des hommes, dieu lui-même en se présentant à moi, ne répondait-il pas à des caractéristiques masculines.

Je me mis à douter de ce genre dans lequel j'étais inclus et de sa facilité à dévier de son parcours, pour se perdre dans des errances malsaines.

Mon trouble me poussa à me considérer, que Lilith reprenait en m'aimant une portion

d'elle-même, comme si la vie, accidentellement un jour s'était divisée et que les femmes depuis ce travers, devaient subir les agressions de leur partie manquante, pour que ce courant d'énergie se perpétuant par leur ventre, ne s'interrompe pas définitivement à la dernière génération.

Les hommes à cette conclusion m'apparurent comme des êtres mal nés, n'ayant pas dans leurs gênes, pour que leur raison demeure rationnelles, ce nécessaire de vie, les rendant capables de reconnaître, entre leur naissance et leur mort, les vraies importances.

Lilith se maintien davantage sur ses jambes et continua l'amour que nous faisons ensemble, à la force de ses genoux.

Lilith dans mon cas ne me pardonnait rien, sa clémence non rédemptrice consentait à me signifier la direction qui devait être la mienne, sa philosophie consistait à empêcher, sans reproches, au nageur imprudent trop éloigné du bord de se noyer, sans effacer pour autant les conséquences de ses égarements.

L'intensité amoureuse à laquelle elle m'aima eut raison de moi et je laissais dans son ventre se répandre ce qui en vérité lui appartenait depuis la nuit des temps.

Tout en veillant à ce que notre union reste entière, elle se posa de tout son corps sur le mien et notre transpiration respective, vint partager leurs gouttes de sueur.

- Est ce que ton Dieu veut poursuivre notre confrontation. Me dit elle.

- Il a préféré disparaître.

- Avec la facilité de quelqu'un qui n'existe pas. Me précisa t'elle.

D'abord en s'aidant de ses jambes elle se défit de moi et en s'élevant à nouveau sans vitesse, j'eus la sensation douloureuse de perdre mon assise originelle.

Pourtant une réalité cinglante surgit en me laissant sous-entendre, que le ciel au premier jour dû se séparer de la terre, pour que le monde existe.

*

Toute la nuit passa sans que notre sommeil à tous deux ne s'interrompe un instant.

Je vécu une nuit sans rêves, Lilith semblait avoir inversé tous mes principes de fonctionnement et il me faudrait dorénavant attendre que mes paupières se lèvent, pour constater que mon imagination impuissante s'abandonnait contemplative au déroulement de la réalité.

En guise de couverture avant de nous endormir, nous avions disposés sur nous nos vêtements et notre chaleur propre, séjourna jusqu'à l'aube sous leurs revers protecteur.

Pour nous souhaiter le bonjour, nous ne nous satisfais pas de l'habituelle formule de politesse et pour palier à ses mots insipides répétés sans désirs, nous laissâmes à nos lèvres le loisir de nous saluer à notre place, par leurs touchés respectifs.

Lilith a nouveau vint au-dessus de moi et tout en maintenant mon ventre contre le sien, elle se recula avec habilité, pour que nos sexes se retrouvent et se confondent.

Elle me prit en elle de toute la profondeur permis par sa chaire, sa tête partit légèrement en arrière, je posais mes mains sur sa taille, comme pour la retenir de l'attraction exercer sur elle par la vie.

Sa beauté me flattait comme une mise en valeur, l'addition de nos deux vies avait un résultat capable de faire que je me sente moins débiteur.

C'est à la seconde où sa main, positionnée du côté de mon cœur vint se poser au-dessus de lui, que les piques de la fourche, perforèrent sa poitrine en dessous de ses seins et disparurent comme s'ils ne l'avaient jamais transpercés, laissant de leur passage trois orifices rouge noire, par lequel coulait abondamment son sang.

Les yeux bleus de Lilith s'ouvrirent démesurément, comme si sa douleur invisible au reste du monde, lui apparaissait dans le détail atroce de toute sa monstruosité.

C'est lorsque son buste tomba sur un de mes côtés, à ma vue alors dégagée apparue

Marianne.

Elle se débarrassa de la fourche, en espérant inconsciemment que les mains a nouveau libre, son âme pourrait ne pas se sentir concerné.

- C'est toi qui l'as tué. Me hurla t'elle.

Sans lui en faire-part oralement, il m'était impossible de lui donner tord. Elle, que je devais épouser, s'était avant la cérémonie marié à ce que j'étais et Lilith que j'avais si ardemment combattu, avait finit à son détriment par me vaincre deux fois.

En quelques mouvements je passais mes vêtements en désordre, puis s'agenouillait sur la dépouille de Lilith.

Je venais par des chemins de traverse, d'obtenir cette déshumanisation qui était ma cause.

Je caressais son corps.

- Je vous ai vu vous aimez hier soir. Me lança Marianne.

Elle s'approcha et s'agenouilla à son tour, elle ne paraissait pas craindre mes réactions, je pressentis même qu'elle était prête à les accepter, a la manière d'une suite logique à son acte.

- L'amour que vous avez fait Caïn, aurait dû être le mien.

Je ne forçais pas mon geste en passant un bras par-dessus son épaule et sur ses joues, sans que son visage ne l'exprime, des larmes se déversèrent.

- Je n'ai pas voulu tuer Lilith Caïn, juste détruire l'amour que tu connaissais avec elle, juste détruite cet amour là.

Elle s'abaissa, lorsque ses coudes touchèrent la terre, ses mains réunirent les deux pieds de Lilith, avec la délicatesse due aux symboles sacrés, puis se pencha plus encore, pour caresser d'un baisé l'espoir d'un pardon impossible.

Étendue dans le foin, je ne voyais pas dans ce corps inanimé celui de Lilith mais le mien. Il me sembla qu'elle parvint, grâce à l'amour qu'elle nous inspira, à prendre pour elle toutes mes dérives pour les remplacer par un vrai chemin, qu'il n'y avait même pas de hasard dans sa mort, Marianne avait détruit cette prison de chaire dans laquelle Lilith avait enfermée mes défauts, afin que tel que je fus je disparaisse à jamais.

Marianne garda longtemps son visage, appliqué de coté sur les pieds de Lilith et ce contact la détendit.

- Tu n'as pas tué Lilith. Lui dis je.

- Ce crime te revient Caïn. Me répondit elle.

Je ne commentais pas, parce qu'elle avait raison de ce qu'elle m'affirmait. Dans le silence de ma réflexion, je me souvenais de ce défi, au nom de l'amour qu'elle me proposait de faire, lancé à Dieu par Lilith.

Je comprenais enfin qu'a travers l'amour qu'elle me vouait, elle réclamait d'abord à notre drapeau, lorsqu'elle me voyait pour la première fois, cette passion qui devait selon son statut de femme lui revenir comme un bien propre.

Je comprenais mieux encore, qu'elle avait en se déshabillant, l'intention première, au-delà de m'aimer de reprendre à Dieu, cet amour que je lui réservais, parce que selon ses préceptes Dieu ne valait jamais d'être aimé au détriment d'une femme.

Lilith savait qu'en fonction de ce que j'étais devenu, la puissance des symboles que j'avais défendu auraient raison de sa vie, mais elle savait surtout qu'il n'était pas nécessaire aux grandes âmes semblables à elles, de respirer dans un corps, pour exister.

Je pris Lilith dans mes bras et incita lorsque je fus debout, Marianne à la recouvrir de sa robe.

- Que vas tu faire ? Me demanda t'elle.

- Rendre à l'amour la reconnaissance qu'il doit avoir.

Je traversais, puis sortais de la grange, cette lumière matinale trop blanche nous agressa les yeux, on aurait dit que Dieu ne voulait pas mourir.

Nous ne couvrîmes qu'une distance minimale lorsque nous croisâmes une veuve de Nod. Je la reconnus, elle avait été mienne à plusieurs reprises et lorsqu'elle admit, que Lilith dans mes bras était morte, elle s'agenouilla défaite au milieu du chemin.

Arrivé à elle, un bras de Lilith s'échappa sans vie, elle s'en saisit et porta à sa joue, le revers de la main pour s'octroyer un ultime contact.

- Elle nous prévenait sans cesse.

- De quoi? Lui demande je.

- Elle nous disait aux uns comme aux autres, que les hommes s'ils avaient la capacité d'aimer, se perdaient souvent dans leurs affections, en se passionnant pour des chimères. » Elle cessa de s'exprimer quelques secondes, puis reprit.

- Elle nous disait qu'en amour le corps devait parler à l'âme sous peine de folies. Qu'en s'offrant à toi, on abandonnait la vie elle-même, au sang d'un homme qui ne l'était plus. C'est pourquoi, au nom des enfants que nous allions faire, elle avait décidé de réconcilier ton âme à ta chaire.

Avec Marianne, nous restâmes debout. Pendant que la jeune veuve subissait sa peine, je portais à Lilith un regard convaincu, j'avais compris que son poids amarrait ma vie en ce monde et qu'il me suffirait de la déposer, pour que la mort me condamne à la suivre.

Je voulu avancer mais la jeune veuve en se redressant, se positionna involontairement de telle manière, qu'elle m'arrêta avant même mon premier pas.

- Elle nous disait enfin que tu nous sauverais tous.

- De quoi pourrais je vous sauver ? Lui demande je, visualisant dans ce qu'elle décrivait toutes mes limites.

- Elle nous disait que grâce à l'amour dont elle était capable à ton égard, elle protégerait après sa mort, par l'élan de son sacrifice, la vie que nous allions donner toutes, de l'appétit meurtrier de notre drapeau et de Dieu.

À la fin de sa phrase, elle s'écarta pour se mêler, au même pas à notre destination.

Je savais à présent où je devais aller, notre église nationale nous attendait.

Les veuves de Nod se mêlèrent à notre cortège sous le regard de la population, qui prisonniers de leur ignorance et de leurs peurs, prirent notre direction, en choisissant pour nous suivre, d'emprunter les cotés de la route.

*

Arrivé à l'église nationale, Marianne ouvrit les deux grands battants de l'entrée, deux veuves vinrent l'aider et dans le grincement lourd des charnières ancestrales, ce temple de tous les symboles nous accueillit entre ses pierres.

J'entrais le premier portant au bout de mes bras Lilith, derrière Marianne me précédait au plus près, escortée par une traîne vivante couleur nuit, incarnaient par les veuves Nodiennes, plus en arrière l'ensemble de la population de Nod fermait la marche.

Je songeais durant les quelques pas me menant à l'hôtel à ce que je croyais être de l'héroïsme, je me rappelais nos charges criardes à la sortie de nos tranchées, à notre interprétation du courage et j'en conclus qu'il n'y avait que les lâches pour propager la guerre en acceptant de la faire.

En atteignant l'hôtel, je vis au pied de l'inconnu sur sa croix, un amoncellement de bouquets de fleurs impressionnant, Dieu visiblement avait été persuasif.

J'ordonnais à Marianne de déplacer le crucifié, elle exécuta mon souhait avec précision et j'étendais délicatement Lilith sur le matelas de fleurs restées en place.

Je me mis à genoux face à elle, Marianne accomplit, coordonné par le hasard le même mouvement respectueux et les veuves Nodiennes, réagirent collectivement dans un léger décalage de quelques secondes.

Lilith avait encore ses grands yeux bleus ouverts, mais son visage pour s'être détendue, leur permettait de ne plus renvoyer la terreur que j'avais pu y lire.

Je prenais l'une de ses mains pour y mêler nos doigts et je plongeais mon regard dans ses yeux à la résolution statique.

Je désirais qu'elle y voit que mes capacités d'aimer avaient compris l'amour vers lequel elles devaient s'abandonner, depuis que nous l'avions fait ensemble.

Je désirais qu'elle comprenne, avant que ses paupières ne mêlent la nuit à son éternité, qu'elle avait été dans mes bras, au cour de notre trajet de la grange à l'église nationale, le drapeau qui par ses vérités emblématiques m'avait convaincu sans aucune comparaison possible avec cette autre enseigne de tissus tricolore.

Je désirais qu'elle admette son abnégation immense, celle lui ayant permis de ne pas m'arrêter à l'homme que j'étais devenu, de trouver la force amoureuse de me sauver malgré mon opposition et d'aller me chercher, jusqu'à oser le risque de se perdre à son tour, dans ce néant nébuleux ou la vie et l'amour n'existe pas, pour me reprendre à Dieu.

Lorsque je me décidais à mettre fin à notre dernière communion, je posais transi d'émotions son bras le long d'elle et sans que ma main n'intervienne, ses paupières, m'offrant par leur décision indépendante la preuve que Lilith était en paix, s'abaissèrent d'elles-mêmes.

- Arrêtez cet homme, c'est un profanateur et un assassin.

Je reconnu la voix de notre maire, encadré d'une dizaine de gendarmes il se faufila entre les Nodiens spectateurs et deux représentants de la lois, me redressèrent en me soulevant chacun par un bras.

La mère de Lilith, conduite à travers la foule jusqu'à l'hôtel, poussa un cri de terreur et se jeta sur la dépouille de sa fille. Elle tenta en la blottissant contre sa poitrine, de lui redonner, comme dans ce passé lointain, cet essentiel vital, qui pourrait une fois encore lui permettre de vivre.

La réalité lui imposa d'admettre qu'il n'en serait rien et torturée par la peine, elle se jeta sur moi et me frappa pour m'infliger de partager sa souffrance.

Deux gendarmes s'emparèrent d'elle pour l'éloigner, puis avec vigueur, commandé par le maire, on me fit faire demi-tour.

Dans la seconde qu'il m'était laissé, je fixais autant que je pus Lilith, pour que ma mémoire me rende d'elle, plus tard, tout ce que j'avais su prendre à la réalité.

Sans qu'on me laisse utiliser mes jambes on me traîna à l'extérieur pour me conduire, selon ce que j'entendais, à ce bâtiment lugubre qui faisait à Nod office de prison et de poste de police.

*

Les événements s'étaient précipités en quelques jours et durant cette période ou l'actualité Nodienne fut galopante, je croupissais isolé dans une cellule étroite.

C'est Marianne qui en soudoyant les gardiens, par un cocktail de promesses et de menaces dont elle avait le secret, parvint à travers les barreaux, limites au-delà de laquelle mes geôliers, malgré ses talents de persuasion, ne lui permirent rien, à me décrire les derniers épisodes de la vie de notre cité.

D'abord, elle m'avertit, que mon jugement était prévu pour le lendemain, on m'accusait du meurtre de Lilith, à l'énoncée du motif de mon incrimination, elle baissa subrepticement la tête, je posais à travers la grille de ma cage une main grande ouverte sur celle-ci, lui signifiant que l'exacte vérité ne pouvait être interprétée autrement, soulagée, après avoir repris une longue inspiration, elle poursuivit son récit.

Les obsèques de Lilith avaient eut lieu la vielle.

A la description de celles-ci une colère sèche sans manifestation physique lui arracha des larmes, son père avait posé sur son cercueil un drapeau, pour sa prétendue reconnaissance en tant que veuve de guerre. Un inconnu, répondant apparemment à une intention majoritaire, avait planté dans la terre, à l'extrémité la plus éloignée de la tombe, une croix de bois, pour honorer soi disant une ancienne coutume oubliée et supplier Dieu par cette distinction de panser les blessures de Lilith en ramenant Abel.

Pour calmer Marianne de ses pleurs, je lui prétendais qu'il ne pouvait en être autrement et que la force des symboles qui s'était appropriée Nod, avait les moyens d'étouffer l'exactitude, du seul véritable emblème devant être reconnu.

Elle m'avertit qu'avec l'insistance de son père, mes parents durent précipitamment quittaient notre propriété, pour une destination qui demeurerait inconnu, même pour elle. En chuchotant plus intensément pour que les mots prononcés, renoncent un peu à la cruauté du sens donné par un volume sonore contenu, elle m'informa que notre maison avait été saccagé.

Le stratagème était simple, aucuns de nous deux ne l'émirent pour le souligner, les autorités, alimentaient une haine à mon égard, pour que ma condamnation, déjà considérée comme telle, ne bénéficie d'aucuns doutes.

Elle parla également des persécutions endurées par les veuves Nodiennes, ayant la double malveillance de prétendre que cet acharnement avait été pensé pour leur bien être.

Des époux non regardant sur l'état de leur promise furent recrutés à la va vite dans les communes avoisinantes, pour que les quelques gamins qui se promettaient de naître dans les mois avenir, ne porte plus ma marque.

Avant de partir, dans l'au revoir qu'elle me concéda, Marianne ne put me cacher, sans avoir à me l'avouer, que nous ne nous parlerions plus de vivre voix.

Pendant quelques minutes nous restâmes à échanger nos regards sans autres commentaires. Notre histoire qui ne pouvait pas s'empêcher de cesser à cet instant, semblait nous consoler par cette observation, nous l'avions débuter par une indifférence pour ma part et de la haine pour la sienne, l'un envers l'autre et nous la terminions, sans pouvoir à ce point parler d'amour, mais au moins débarrasser de nos animosités réciproques.

Jusqu'au bout de mes doigts je m'efforçais de consommer notre dernier contact, sans gaspiller la moindre once de touché, puis elle s'éloigna jusqu'à l'extrémité du couloir, dans laquelle sur la gauche se tenait la sortie, à cet endroit, avant de disparaître elle se détourna, s'était son ultime offrande à ma cause, sa générosité et son courage au vu des circonstances ne pouvaient aller plus loin.

Je fus réveillé par leur arrivée trop bruyante, décrivant dans le vacarme excessif qu'ils provoquaient, leur volonté avant de me rejoindre, de me punir de toute leur brutalité.

Le soleil ne s'était pas encore levé suffisamment haut, pour que sa lumière par le carré étroit de la lucarne qui me servait de fenêtre, éclaire ma cellule.

Il y avait avec notre maire trois hommes qui ne portaient pas d'uniforme, l'un d'eux ouvrit la grille et devança le premier Nodein, suivit des deux derniers.

- Tu seras jugé demain. Me prévint notre maire. Je ne lui rétorquais rien. Tous les quatre debout alors qu'à leur intrusion je n'avais pas pris la peine de me lever, je l'ai observé de leur hauteur et leurs silhouettes hostiles me ramenèrent à ses soldats ennemis que j'avais éliminés.

Mon invulnérabilité de l'époque me laissa songeur, j'étais trop acharné à me détruire, sans craindre qu'un autre puisse mieux y parvenir. J'incarnais en brandissant notre drapeau une telle somme de souffrances ajoutées, au cour de guerre sans nombre, qu'en représentant au plus juste une telle fureur, aucune violence ne possédait une virulence plus affirmait pour espérer m'abattre.

J'aimais tellement la guerre que j'étais parvenu pour qu'elle me glorifie à la personnifier et la violence qui lui servait de sang, ne pouvait me concernant s'échapper de mes veines, sans que mon dernier souffle ne devienne le sien.

Les balles de ceux qui me visèrent, cible ô combien visible ne pouvaient pas m'atteindre, car ils étaient impossible à travers moi de générer la violence dans le désir de la détruire ou de céder à la guerre dans l'espoir inaccessible de la faire disparaître.

Ceux qui tombèrent sous mes coups, ne tombèrent en vérité que sous les leurs, leur acharnement puéril était sans effet, on ne tue pas la mort.

- Je mènerais moi-même les débats, tu devras répondre du meurtre de Lilith et de blasphème, envers Dieu et envers notre drapeau.

*

On ne me défit pas de mes chaînes lorsqu'on m'installa sur le banc des accusés et je fus à peine assis que notre maire, débuta l'audience avec cette phrase avec laquelle la vielle, ils avaient conclu leur visite éclair.

Dans ma cellule, ils n'avaient fait qu'un aller retour succins puis je n'avais vu personne, me privant ainsi en plus de toutes visites du moindre repas, jusqu'au jour d'aujourd'hui.

Une demi-heure avant l'ouverture du tribunal, ils étaient venus m'extirper de ma léthargie comateuse, la faim m'avait empêché de dormir, je n'avais pas, depuis mon incarcération eut l'occasion de me laver, ainsi me présentais-je devant une assistance médusée par mon allure, comme un homme dépourvu de toute humanité.

-Vous reconnaissez vous coupable. Me demanda notre maire, son ton trop théâtrale trahissait sans ambiguïté son angoisse, quelques jours auparavant dans notre salon, je lui avait appris à me redouter, ainsi très décidé à donner de cette situation ma version, je commençais pour la décrire au mieux par ne rien répondre.

- Répondez accusé. Me lança t'il.

- Si Seulement vous consentez à me laisser répondre. Dans la cas contraire, si mes réponses doivent servir vos questions, pour pouvez vous débrouiller seul.

Le maire avant de me rétorquer la moindre syllabe, introspecta la population présente, mon sort même fixé devait rester évident, tous ici présent connaissez d'avance ma sanction, il était écrit que je ne survivrais pas à ma faute, mais pour qu'ils paraissent équilibrée les débats mêmes influencés à l'extrême ne pouvaient être expédiés, il devait prendre le risque d'entendre mon avis, pour que leurs raisons de m'abattre restent bonnes.

- Puisque je vous le demande. Daigna t'il me dire, la tête détournée.

- Je n'ai pas tué Lilith. L'assistance gronda, Marianne au premier rang ne se méprit pas sur la nature de ma révélation, elle savait que je ne réfutais pas cette inculpation pour la retourner contre elle.

Notre maire tapa à l'aide du plat de sa main, sur le bois de la tribune, installé face à lui en demi-cercle, contenant en se prolongeant, à part égale sur les deux cotés, ses adjoints.

- Silence, qui à tué Lilith, si ce n'est pas vous. Je leur laissais pendant quelques courtes secondes planait le suspens en sachant qu'ils me reprocheraient son dénouement.

- Nos dispositions trop masculines à se passionner pour des symboles. Leur dis je. Les têtes se tournèrent les unes envers les autres, pour vérifier sur le faciès du voisin, si leur incompréhension était un état commun à tous.

- Nous aimerions comprendre. C'est à la fin de son souhait que notre maire réalisa son erreur, trop ravi d'être comme l'assemblée incapable d'interprétée mon insinuation, il cru, parce que personne ne se distingua dans cette possibilité, qu'il pouvait également m'y incorporer.

- Lilith était déjà condamné à finir ainsi le jour de sa naissance.

Un nouveau brouhaha s'installa, je devinais au scepticisme des regards que je parvenais à croiser qu'on doutait de mon équilibre mental, je n'étais pas surpris par ces réactions, la vérité dont j'escomptais leur faire-part était en opposition aux mensonges qui cadennaient notre monde, une version utopique de la réalité.

- Je n'ai été dans l'assassinat de Lilith qu'un exécutant, le même porte drapeau que vous admiriez au défilé de notre fête annuelle, le même porte-parole qui vous a communiqué les mots que Dieu, voulez vous faire entendre.

Je ne suis que le propre reflet de notre culpabilité commune.

Cette fois une colère s'éleva et des poings vengeurs m'invectivèrent pour me signifier leur désapprobation.

La foule s'était déplacée, répondant à l'excitation malsaine d'une injustice, désireuse qu'une culpabilité irrévocable soit révélée, qu'une tête tombe, afin qu'un être a priori plus mauvais qu'eux réussisse à les rendre meilleur et qu'il ne survive pas de surcroît à cette comparaison.

Le silence retomba, ponctué par les coups sourds et réguliers de notre maire, parvenant par cet acharnement à ramener le calme, et contre attente je repris.

- Dieu n'existe pas, notre drapeau n'existe pas, notre pays n'existe pas, vous, monsieur le maire vous n'existez pas, vous tous ici réunit vous n'existez pas non plus, car pour prétendre exister il faut être vivant et Lilith dont vous me reprochez la mort, malgré vos cœurs en action dans vos poitrines, existe plus que vous.

A nouveau les humeurs s'emportèrent et retombèrent aussitôt, notre maire fut déstabilisé, car lorsqu'il voulu maintenir un certain ordre celui-ci lui échappa et lorsqu'il souhaita reprendre pour son compte les débats en cour, j'exploitais même hostile, toute l'attention que les Nodiens me consacraient, avant lui.

Quelque part je les sentais reconnaissant que je puisse leur permettre d'exorciser leurs frustrations, en les débarrassant par mes propos, de cette sympathie alimentait par la comparaison de mon sort avenir et de leurs capacités à supporter le même, par une haine qui justifiait sans retour de culpabilité leurs besoins de me mettre à mort.

- Nous les hommes, nous ne devons jamais être au service de notre drapeau, nous ne devons jamais également répondre aux appel de notre pays, nous ne devons pas non plus être sensible à Dieu, nous nous devons durant toute notre existence de servir les femmes, celles qui nous donnent la vie, comme celles qui nous empêchent de mourir complètement.

Un état de stupéfaction sema dans l'assistance une certaine cacophonie dans les réactions des uns et des autres. Ceux qui ne comprirent rien à mes invectives se firent remarquer en premier, poursuivant sans marquer de différences la désapprobation collective d'avant.

Les hommes qui me reprochèrent le plus mes propos sont ceux qui paradoxalement se figèrent dans un mutisme accusateur, enfin les quelques femmes présentes ne purent cacher leur appréhension, en accusant leurs maris je ne pouvais les empêcher de s'opposer à eux.

- Il ne suffit pas d'être vivant pour être en vie, il faut coller à l'harmonie que la vie réclame pour qu'elle soit vécue.

J'ai été patriote et je me suis émerveillé pour les trois couleurs d'une bannière de tissus, en ne sachant pas que j'étais alors aussi aveugle qu'un mort.

J'ai été soldat et je me suis voué à la violence, en croyant comme un dément que sur la nuit tombée, la lumière du jour pouvait naître, en ne sachant pas que j'étais plus mort qu'un soldat défunt.

Enfin je me suis perdu suffisamment loin derrière les limites de ma raison, pour y rencontrer Dieu, en ne sachant pas qu'à cette distance de la vie, je n'étais plus qu'un fantôme au sang chaud.

Je baissais la tête d'un coup, l'amour que j'avais connu dans les bras de Lilith se manifestait comme pour me signifier son approbation, je n'avais pas calculé mes mots dans

l'espoir de le satisfaire, je ne les avais même pas dis en tant que tel, juste répété parce que ceux-ci étaient les siens.

Lorsque je me redressais, je découvris le silence qui régnait en maître dans la salle, celui-ci était d'une nature exceptionnelle, puisqu'on ne pouvait pas l'admettre sans le voir.

- Je me suis trompé d'amour depuis que j'ai renié celui que je portais jadis à ma mère.

Je me suis trompé de combat en participant à des guerres, qu'aucuns hommes jamais ne pourront gagner.

Je me suis trompé de quête en voulant m'approprier tout ce qui pouvait être prit à Nod, sans savoir que la propriété par ses contre sens pervertit l'âme et dans les bras de Lilith, j'ai découvert en tant qu'homme ce que la vie me permettait seulement de prendre en acceptant pour l'apprécier de ne jamais vouloir rien garder.

J'ai rêvé lorsque vous me confiez notre drapeau de prendre un tant soit peu, possession de son charisme et de sa subjectivité, j'ai rêvé à la guerre, en prenant la vie de nos ennemis de m'emparer de la gloire, j'ai rêvé en soudoyant le désespoir de veuves de Nod de posséder l'avenir, et ma folie m'a permis de rêver à plus de puissance encore, lorsque je prétendis vous ramener Dieu, mais ce n'était que des rêves dans lesquels la réalité que réclame la vie pour se dérouler vraiment, n'était pas.

L'absence de bruits qui régna à cette seconde, compliqua la tâche du temps, au point qu'il s'écoula avec plus de difficultés.

Tous s'étaient déplacés pour assister à la condamnation à mort d'un individu jugé monstrueux. Le monstre existait bel et bien, mais contre toute attente, il était le premier à se considérer comme tel.

Notre maire avait les yeux grands ouverts, ses pupilles par l'impression qu'il dégagait, semblaient communier avec l'arrêt de son cœur en ne battant plus.

Je ne parlais plus, sentant néanmoins à chaque pulsation dans ma poitrine, comme des rappels silencieux, l'insistance tacite de ceux qui m'observaient à vouloir m'entendre encore.

- Le seul amour dont l'homme ne doit rien craindre, est celui qu'il ressent pour une femme, tous les autres sont des passions gourmandes, à l'appétit dévastateur qui nous mettent en concurrence.

Les vrais héros en ce monde sont les pères de famille, qui n'ont pas d'autres passions que l'amour qu'il porte à leur femme et à leurs enfants et qui reste accroché au gouvernail, jusqu'à inspirer le respect de l'océan lui-même.

N'aimez pas les héros, car les héros ne vous aiment pas, ils sont trop obnubilés par la seule passion qui les dévore vraiment et qui se traduit par l'amour qu'ils se vouent.

Je vis dans les visages que mes propos assénaient des vérités, qui n'avaient pas eut l'opportunité d'être comprise, parce qu'à l'oreille de beaucoup elles n'avaient jamais été entendues.

Je vis la nécessité des mensonges dans lesquels nous existions tous à se perpétrer sans cesse, pour ne pas accorder à notre raison la moindre occasion de reprendre son souffle, afin qu'il conservent leurs statuts ambivalents nous laissant à penser qu'il s'agit de l'exacte réalité de la vie et rien d'autre.

- Vous devez me condamner à mort. Leur lance je.

- Se n'est pas à vous d'en décider. Me rétorqua notre maire, non pas déçu par la sanction que je préconisais à mon encontre, mais contrarié parce qu'il ne pouvait plus utiliser mon sort afin qu'il serve sa notoriété.

Marianne se pinça les lèvres, figé, elle ressemblait à ses rochers imposant qui occupent en son centre le lit d'un rivièrre, comme eux, elle semblait obliger la vie, par son immobilité à déformer son flux d'impuissance, pour ne pas avoir du courant, la force nécessaire pour l'entraîner.

Lorsqu'elle daigna, en détournant la tête rejoindre mon regard, je constatais que ses yeux restaient vissés sur l'image contenant le meurtre de Lilith et que le présent à cette heure n'avait pas la constance voulu pour lui reprendre sa vue.

Notre maire avec ses deux adjoints délibérèrent, sans réussir à dégager de leur prétendue conciliabule une hypocrisie trop lisible, laissant entrevoir d'une évidence presque insolente, que la décision qu'ils prenaient soi disant était prise depuis longtemps.

- Le condamné sera fusillé en fin d'après midi.

A défaut d'une réaction collective de soutien au verdict, il n'y eut qu'un murmure grondant comme la mauvaise humeur d'une bête sauvage. Tous s'étaient entassés dans notre salle de jugement, avec la description d'un Caïn qui ne correspondait pas à ce que je leur avais offert de découvrir et trop attachés à ce portrait, ils avaient la sensation que les forces de l'ordre Nodienne, à la fin du soir, ne tueraient pas le bon assassin.

- Voulez vous dire quelque chose. Me proposa notre maire.

Tous les visages s'orientèrent dans ma direction, le vent s'engouffra par une fenêtre mal fermée dont elle rabattit violemment les battants contre le mur. Le souffle chaud du courant d'air fit voler mes cheveux, je tournais la tête pour me protéger de la poussière l'accompagnant, ce geste me valu de consulter tout une série de visages, il m'était impossible de ne pas constater qu'un grand nombre d'entre eux distinguaient dans ce hasard sans significations rationnelles une succession de symboles.

Cette vérification m'effraya, il y a quelques jours j'aurais certainement décerné cette banale intervention du vent à Dieu, il n'y a pas si longtemps je conférais à ce même élément des vertus pensantes, lorsqu'il baladait notre drapeau et je tremblais de frissons en admettant nos fragiles capacités à appréhender la réalité avec l'exactitude qu'elle exige.

Je fus envahis par un profond découragement, les hommes me démontraient que la vie ne les contenterait jamais et je prévins notre maire que je n'avais rien à ajouter.

*

Avant mon exécution on me ramena dans ma cellule et je ne pouvais pas ne pas remarquer, qu'on me témoignait une délicatesse dont je ne jouissais pas avant mon jugement.

On me proposa de déjeuner, la perspective comme j'étais très affamé, malgré l'échéance qui guettait ma vie, me parut sensée.

Après avoir répondu à l'affirmative à leur proposition, on me servit les mets principaux considérées comme des spécialités Nodiennes, accompagné d'un vin qui ne pouvait être local, puisque aucuns cépages dignes de ce nom ne poussaient sur nos coteaux, tributaires de nos températures trop versatiles.

Après mon repas, notre maire vint seul dans ma cellule, il tenait en main deux cigares, il s'assit sur un tabouret à proximité de mon lit, j'occupais ce dernier et sans un commentaire nous nous mimes à fumer.

- Marianne m'a tout dit. Me lança il. « Elle m'attendait il y a une heure à mon bureau, elle était effondrée. Je ne comprenais pas, puisqu'elle prétendait te haïr que ta mort la meurtrisse à ce point. J'ai deviné avant qu'elle ne m'explique, qu'elle était en vérité celle qui avait assassiné Lilith.

- Les crimes ne concernent pas toujours ceux qui s'en rendent coupables. Lui répondis je.

- La justice non plus. Me rétorqua t'il en se levant. A nouveau quelques minutes passèrent, le plafond de ma cellule à l'origine d'un gris sal solide, s'était transformé en une surface active et moelleuse à la mouvance perpétuelle, je trouvais que sa nouvelle configuration correspondait aux tournures prochaines de mon destin, puisque la ciel a fur et à mesure en s'en rapprochant, promettait d'avalier la terre et tous ses mondes en surface.

- Je peux te faire évader si tu le souhaites.

- La mort après Lilith et la seule évasion dont la liberté m'inspire.

Le dos tourné il passa tout un moment à fixer cette sortie, par laquelle il m'avait envisagé un autre avenir.

Nous restâmes longtemps sans échanger le moindre propos mais nous avions, sans nous l'avouer besoin de la présence de l'autre, pour avancer dans une conversation qui se déroulait à l'intérieur de nous.

Je pensais à la réaction de ceux qui avaient assistés à mon procès, je savais que mes propos se dilueraient dans le flot d'autres impressions plus symboliques et encrées, pour certains depuis des décennies dans les éducations.

Mais j'espérais que l'idée sans être complètement admise et aussitôt mise en pratique, se poserait dans les consciences en temps qu'idée et qu'à défaut d'être comprise, elle laisserait à croire de manière sous-jacente qu'il est possible de penser autrement.

- Dans quel monde sommes nous, si comme tu nous l'as prétendus nos principaux fondements n'existent pas.

- Dans un monde ou le bien être auquel nous avons droit nous attend à coté du seul bonheur qui soit.

- Alors celui-ci ne peut se trouver qu'aux cotés de la femme qui nous aime.

- Et que l'on aime, les autres satisfactions ne doivent jamais devancer celles-ci sous peine de nous mettre en danger.

- Alors notre drapeau et notre Dieu. Je m'apprêtais à lui répondre lorsqu'un bruit de course retentit dans l'artère conduisant au couloir passant au centre des quatre cellules de la prison.

Nous reconnûmes sans nous en faire-part, l'un de ses adjoints, petit homme bedonnant, sa précipitation lui avait coûté son souffle en rougissant son visage d'un teint cramoisi.

-Une nouvelle. Nous annonça t'il. Une immense nouvelle.

Pendant que nous attendions qu'il daigne nous renseigner sur la grande nouvelle en question, il se courba, ses mains posées sur ses genoux, tentant avec peine de remettre de l'ordre dans sa respiration.

- La Nouvelle. Lui demanda notre maire utilisant son timbre de voix circonstanciel, d'une tonalité grave de chef.

- Caïn s'est égaré lors de son jugement, ce qu'il nous a dit est inexacte.

Avec notre maire nous nous regardâmes, la première déduction qui nous vint à l'esprit concernait Marianne, la vérité pratique du meurtre de Lilith avait été découverte et sa culpabilité par un truchement inconnu avait atterri sur la vraie responsable.

- Dieu existe. Nous lança t'il dans un cri mêlant l'espoir sans limites d'être aimé d'une divinité, dont les habituelles doutes auraient été remplacées par des certitudes, au désespoir de ne pas réussir à récupérer physiquement.

Notre maire laissa s'envoler ses deux mains qui s'écartèrent en prenant de la hauteur de chaque coté, puis retombèrent avec l'énergie de son agacement généré par son incompréhension et claquèrent sur ses cuisses.

- Dieu existe. Insista le petit homme. » Tous les Nodiens sont en ce moment à l'église nationale pour le louer.

Notre maire exaspère par l'incapacité de l'un de ses aides à pouvoir être plus précis, saisis le personnage par les épaules en empoignant sa veste et le redressa, puis il réclama son regard pour y plonger le sien, en exigeant dans un calme menaçant un authentique éclaircissement.

- Dieu existe monsieur le maire, Abel est de retour.

Abel de retour.

Notre maire bomba le torse, daigna m'offrir un coup d'œil, je vis qu'il était redevenu ce personnage haut en couleur et fort en gueule qui lui avait valu d'être élu, le message,

rapide était incontestable les affaires en quelque sorte reprenaient.

- Vous nous accompagnez. Me lança t'il, sous la stupéfaction de son adjoint qui voyez en cette invitation, l'opportunité pour un assassin de se faire la belle.

Je suivais sans un mot les deux hommes à travers le dédale d'escaliers et de couloirs étroits. Rapidement nous atteignîmes la porte d'entrée, laissée battante et donnant sur l'extérieur.

Dans la rue, les derniers avertis courraient en direction de l'église et certains parmi eux, nous firent des grands gestes pour nous décrire de façon confuse le pourquoi de leur précipitation.

Tous les trois à présent dans l'artère principale de Nod, conduisant en outre à l'église nationale, notre maire nous imposa le rythme d'une marche soutenue, sans pouvoir dissimuler cette décision inspirée par sa fierté, lui valant de ne pas courir.

A trois cents mètres de l'église nous vîmes une foule, semblable à celle de la fête annuelle, cette constatation fut pour moi une véritable torture, Lilith ne se contentait plus d'être morte, j'avais l'impression qu'elle n'avait jamais existé.

En approchant nous vîmes de nombreux drapeaux, tous les Nodiens n'avaient pas pût pénétrer dans l'église et confronté à leur agglutinement qui occupé l'entrée principale, notre maire opta pour l'emploi de voix détournées.

A l'intérieur n'en pouvant plus je demandais à m'asseoir, notre maire impatient me prévint que nous n'avions pas le temps et d'un geste de la main explicite je les incitais à ne pas m'attendre.

J'entendais le ronronnement de la foule, m'arrivant par spasmes irréguliers, comme la respiration d'un dragon en sommeil, aux rêves agités.

De toute les forces de mon âme, je tentais de m'accrocher à mes deux seul amour, mais même ne manquant pas de puissance, ils connaissaient les plus grandes difficultés à s'agrippaient à mon esprit, trop occupés par de vieux démons.

Cette passion pour mon drapeau, détourna chaque battement de mon cœur, pour m'inciter à franchir la distance me séparant de la tribune ou la gloire m'attendait. A cette incitation poignante se mêler Dieu, me subodorant avec son habituel cynisme, que je commettrais une grave erreur en insistant à vouloir croire qu'il n'existait pas.

Pourtant comme un désespéré je conservais ce qui me restait de mon amour pour ma mère et des attentions prodiguées par Lilith, mais je savais sans céder que je n'éteindrais pas l'incendie ravageant mon âme, avec quelques étincelles fragiles.

Je reconnu ce combat pour l'avoir mené il y a quelques mois dans l'autre sens, cette fois je guerroyais pour demeurer vivant.

La foule criait le nom d'Abel et plus celui-ci retentissait, plus son insistance sonore repoussait de ses répétitions Lilith dans le néant avec sa perception du monde.

Pour conjurer la douleur qui me déchirait le ventre, j'abandonnais à mon imagination la possibilité de me rendre le goût disparu des promesses qu'enfermait Lilith.

Elle m'installa dans un petite ferme, dont le paysage alentours ressemblait à celui qui encerclait Nod et dans ce décor je jouissais d'une paix inégalable, parce qu'éminemment juste, obéissant à un seul devoir, celui de protéger Lilith de tout.

Ainsi je m'adonnais d'une attention précise à l'apprentissage de son corps, pour comprendre les plaisirs qu'elle attendait de moi. Je veillais à ce qu'elle ne connaisse ni la faim, ni le froid et que ma présence transcendée par ma volonté à devenir davantage se métamorphose en une homnis présence aussi indispensable que le temps pour que nos vies s'écoulent.

Lilith devenait alors ma patrie et mon Dieu et j'occupais à ses cotés, la seule place qui puisse me permettre en tant qu'homme de ne pas m'égarer.

Sans faiblesse en la côtoyant au plus près, je prenais conscience de mon incomplétude

d'homme et de cette obligation de séjourner dans son ombre pour que mon existence conjure mon impossibilité chronique de pouvoir lire la lumière sans me brûler l'âme.

Cette lecture de l'amour me donna une érection m'assurant que cet avenir morné sonnait juste, puis en comparaison vint poindre dans ma mémoire, l'apparence de mon sexe, lorsqu'il allait et venait sans distinction entre les reins des veuves Nodiennes.

Mon incomplétude intrinsèque prit dans cette confrontation son évidence maximale, détaché de l'amour de Lilith je devenais une planète folle, virevoltant dans l'univers sans soleil d'attache et me précipitant sans possibilités d'être contrôlé dans une course insensée, devant en conclusion m'amener à m'auto détruire.

Je me comparais à ce moment de ma réflexion à un gros spermatozoïde, ayant pour seule philosophie, que celle, trop pauvre octroyée par la vie, le motivant sans qu'il puisse déroger à cette obligation, à être le premier sur ses congénères et traduire, comme le filtre d'une pensée unique, toutes ses actions avec la seule énergie de cet esprit là.

Notre pays et Dieu devinrent deux vagins sans fonds, dans lesquels comme des forcenés les hommes galvanisés par leurs fondements typiquement masculins, se précipitaient les uns les autres à la quête d'un eldorado qui avanceraient sur la route de leurs espoirs déments en même temps qu'eux.

Mes conclusions ne parvinrent pas à en être et me propulsèrent vers d'autres enseignements, débarqua un résumé global et politique du monde dans lequel Nod occupait, aussi petite soit elle une place et je fus saisi par l'effroi, lorsque j'admettais que tous les pouvoirs de ce monde étaient entre des mains masculines.

Je compris que les femmes comme l'avait consentit Lilith, pactiseraient avec notre démenche naturelle dans l'intention courageuse de nous ramener à la raison et qu'il y aurait en conséquences, des dizaines de veuves Nodiennes, pour quelques rares Lilith.

J'admis que la vie en ce monde ne savait pas fonctionner en ce sens, l'amour à chaque étreinte le rappelait sans cesse, les males devaient apprendre la docilité et le respect de décisions découlant de l'inspiration des femelles.

Dans l'église des chants glorifiaient à tour de rôle la gloire de notre pays et celle de Dieu, aucuns ne vantaient l'approche féminine de la vie, ces incantations prouvaient même dans leur clameur leur redoutable avancée en terrain perdu, témoignant de l'endoctrinement des consciences, puisque des femmes elles aussi les reprenaient en cœur.

Sur la table j'aperçu un paquet de cigarettes et le goût non dégusté du cigare fumé auparavant me donna l'envie d'en allumer une.

Appréciant la saveur d'un oxygène qu'on prétendait empoisonnée, mon scepticisme à l'égard de la santé mentale de ceux de ma race se trouva décuplé, comme pouvais je, en constatant mon appétit pour ce qui pouvait me détruire, avoir confiance en mes inspirations les plus inconscientes.

*

- Caïn.

Abel apparut à l'entrée de la petite pièce, dans laquelle, assis à présent sur la table je n'avais pas bougé.

En écrasant ma cigarette, comme je le savais suivit je lui commandais de pousser la porte, surprit par mon manque d'enthousiasme à le retrouver, il s'exécuta et avant de la refermer, Marianne comme une anguille se glissa subrepticement par l'interstice encore existant et Abel tourna la clef.

- Dans mes bras mon frère. Je descendais simplement de la table, il vint fraternellement me serrer contre lui. Je n'étais pas dupe, sans lui en faire reproche, je savais que son empressement à me témoigner son affection provenait du fait en priorité qu'il venait d'être

aimé par tous.

J'observais Marianne, son allure me déplut il se dégageait d'elle une satisfaction malsaine, elle ne pouvait dissimuler son contentement. D'autres filles ambitionnaient certainement d'occuper cette place, dans laquelle elle régnait sans partage et ce constat semblait la ravir.

- Raconte moi. Lui dis je.

Il emprunta une cigarette au paquet, l'alluma avec nervosité témoin de son excitation.

- Durant le bombardement du dernier jour de la guerre, j'ai été des les premiers obus ensevelit sous une vague de terre. Comme j'appelais au secours, sans espoir d'être entendu dans ce vacarme, nos ennemis, contre toute attente ont eut pitié de ma situation et vinrent me porter main forte. Ils m'avaient à moitié dégagé qu'un obus est tombé à proximité de nous, j'ai perdu connaissance, lorsque je me suis réveillé, j'étais dans un lit d'hôpital sans souvenirs de rien, du mauvais coté de la frontière.

Marianne restait silencieuse à coté de nous, debout ses deux mains rassemblaient l'une devant l'autre, semblaient vouloir cacher l'entrée de son ventre, pourtant dissimulé derrière ses vêtements, témoignant de cette nudité inconsciente qui occupait son esprit.

Dans sa manière d'être elle m'offrit un descriptif de l'état du monde, que je subodorais, les rôles à force d'être intervertit trouvaient leur raisons d'être dans leurs illégitimité et les deux sexes, chacun à la place de l'autre accéléraient cette spirale infernale, qui pompait son énergie dans les mauvaises traditions, contaminant un peu plus, les deux pôles à chaque générations, en leur laissant croire qu'en fonction des habitudes prises, il ne pouvait y avoir d'autre logique.

J'avais été à une époque de mon existence le porte drapeau de ses coutumes, grâce à Lilith j'avais été sauvé, Marianne à sa façon portait également l'étendard de principes similaires, encrant plus en profondeur cette tragédie promise à l'humanité, car la vie étant faites ainsi, il ne pouvait y avoir de Lilith au masculin pour la sauver à son tour.

Abel reprit.

- Il m'a fallu quelques jours pour recouvrer ma mémoire puis progressivement je me suis souvenu de tout. Ensuite j'ai bénéficié d'un échange de prisonnier et lorsque je suis arrivé il y a une heure, Marianne fut d'entre tous les Nodiens la première à m'accueillir.

Marianne ne soutint pas mon regard, celui trop insistant lui remémorait sans concessions qu'elle avait le sang de Lilith sur ses mains.

- Comment vont les parents et Lilith ?

- Lilith est morte est nos parents, parce que j'ai été accusé de son assassinat ont été chassés de Nod. Abel devint d'une blancheur cadavérique, son enthousiasme de haut vol venait de subir une violente baisse d'altitude, il attrapa une chaise par son dossier et se vautra sans contenir sa chute sur la paille tressée du siège.

Je n'avais pris aucune précaution volontairement, je n'avais d'ailleurs même pas eut le temps de tergiverser sur cette vérité qu'il méritait de connaître et sur la façon, la meilleure de lui communiquer, cette réalité se distinguait par sa brutalité, je n'avais pas les mots pour l'adoucir, aussi lui transmette je sans façon.

- Qui l'a tué ? Me demanda t'il.

- Marianne. Lui répondis je, en laissant juste à sa question la seconde nécessaire à sa finalité, pour qu'il la clôture d'un point d'interrogation.

- Pourquoi ? Hurla t'il à Marianne, ses sourcils étaient froncés, son incompréhension ne parvenait plus à maîtriser ses humeurs et je le vis passer d'une joie exubérante à une colère noire.

- Pourquoi? Lui répéta t'il, en balançant sa chaise de rage contre le mur, il s'approcha d'elle jusqu'à ce que le souffle de sa voix chahute ses cheveux.

- Son père me l'a proposée en mariage et j'ai accepté.

- Pourquoi avoir tué Lilith, elle n'était pas responsable de ton choix. Son poing se crispa à

son col et ses dents se serrèrent témoin de sa haine.

- Elle croyait avoir perdu l'amour de sa vie et a voulu me priver du mien lorsque je l'ai rencontrée.

- Pourquoi ne pas t'avoir tué toi, tu étais de Lilith le plus coupable des deux.

- Le plus coupable s'est toi Abel. D'un geste d'énervement il projeta Marianne contre le mur, dans l'impact elle se heurta la nuque et retomba les fesses au sol, légèrement étourdie. Abel fit un pas dans ma direction, pour contrecarrer ses menaces psychologiquement, je m'avançais en progressant identiquement vers lui et nous nous retrouvâmes, à dix centimètres près, nez contre nez.

- Comment pourrais je être responsable de la mort de Lilith ?

- Tu as inspiré à Marianne les sentiments qui l'ont fait t'aimer.

- Je ne suis pas coupable de ce qu'elle ressent.

- Pourtant tu continues à étaler tes médailles. Il pencha la tête sur ses décorations et la redressa sèchement.

- Quel rapport ? Me demanda t'il.

- Durant ta blessure tu as joué les héros à Nod, n'essaye pas de me faire croire que tu as interprété ce rôle innocemment.

- Ni l'un ni l'autre. Me rétorqua t'il, puis il reprit. J'étais seulement heureux d'être en vie et de retour dans la ville qui m'a vu naître.

- Comme aujourd'hui ?

- Comme aujourd'hui ?

Il braqua sur Marianne un regard dédaigneux, elle essayait de se relever et je parcourais les quelques mètres nous séparant, pour l'aider à se mettre debout.

On frappa à la porte, Abel toujours victime de son irascibilité, ouvrit pour avertir les gêneurs qu'ils n'étaient pas les bienvenus et referma sèchement.

- IL à été condamné a mort. L'avertit Marianne, en me désignant d'un geste de la tête significatif.

Abel perdit une nouvelle fois, le peu de couleurs qu'il avait repris.

- On ne tue pas le frère d'un héros. Nous lança t'il, en s'emparant les mains tremblantes d'une nouvelle cigarette.

- Je ne veux pas être le frère d'un héros, je veux être ton frère simplement, même si cela ne doit pas suffire à sauver ma vie.

Abel s'adossa au mur.

- Les Nodiens ne me refuseront rien, en plus de la gloire que la guerre m'a offert, tous croient que Dieu lui-même, à travers leurs prières, a aidé le destin pour que je revienne.

- Je ne veux pas de cette aide, mon exécution me procurera un secours plus honorable.

A mon affirmation Abel, fit un geste, la main grande ouverte, pour me décrire la portée de son énervement.

- Je te connais Caïn, tu ne veux pas de ma gloire, parce qu'elle n'est pas la tienne. Quant à Dieu, les Nodiens m'ont prétendus que son retour parmi nous était ton œuvre, ta jalousie viscérale s'exprime une fois encore, si tu as réussi par je ne sais quel moyen à ramener le tout puissant, tu le renie à présent, parce en ce qui me concerne, il semblerait qu'il est dénié venir me reprendre.

- Je ne suis pas jaloux du vide et de l'absence. Il n'y a pas si longtemps je te maudissais pour les distinctions dont tu bénéficiais, à une époque encore plus récente, j'aurais sans aucun doute craché sur le nom de Dieu, pour la faveur, dont ils croient tous que tu as été l'objet.

Mais j'ai compris, avant même ton retour surprise, que la gloire était, au bénéfice d'un seul, le résultat de la frustration d'une immense majorité.

Quant à Dieu, il creuse un fossé qui nous encercle en nous isolant, la preuve aidant, tant de

Nodiens ont priés pour ton retour, sans aucuns d'entre eux, ne fassent concrètement ses valises, pour participer à tes recherches.

- A nouveau Caïn tu vis dans un monde qui n'existe pas.

- Je ne peux malheureusement pas te contredire.

En donnant l'impression de s'être calmer, il se laissa choir sur le sol, une fois assis, il déplia l'une après l'autre ses jambes, expira comme pour expulser une fatigue pesante.

- Lilith m'a dit ce que tu as consentis à notre égard et je t'en remercie.

- Tant que cette faveur ne m'accuse pas davantage. Son air devint espiègle et son sourire se maria à ses yeux.

A l'extérieur nous entendions l'agitation de la foule, au plus près de la porte, nous devinions la présence inopportune des visiteurs précédemment refoulés.

- Je dois mourir. Lui lance je.

- Même sans mon intervention Caïn ton exécution est devenue impossible, aucuns Nodiens ne peut dorénavant après m'avoir fêté comme je l'ai été, t'abattre quelques heures plus tard. Désolé tu vas devoir survivre.

- Ce monde ne peut plus être le mien Abel.

- Ce monde Caïn est le meilleur des mondes possibles, si les hommes étaient capables de mieux faire, ils le feraient. Hélas nous sommes des êtres imparfaits, débordant d'orgueil et de présomption à chaque nouvelle génération, jusqu'à nous imaginer meilleur que nos aïeux.

- Ce monde ne sera jamais meilleur, tant que ses commandes ne seront pas entre des mains féminines.

- Si ce monde l'était Caïn, il ne pourrait pas le rester longtemps, car quelques hommes ne résisteraient pas à l'occasion de le soumettre à leurs désirs et il faudrait alors pour le défendre, ce monde que tu voudrais féminin, l'abnégation de millions d'hommes, pour qu'a défaut d'être bon, le monde Caïn se poursuive seulement en me mourant pas.

- Ton fatalisme ne parviendra pas à me convaincre.

- Ta philosophie non plus. Je connais Caïn les conséquences de ma gloire, la mort de Lilith même d'une portée extrême en garde les stigmates. Je sais aussi pour ne pas y croire, que Dieu t'attendra toujours à l'endroit ou tes désirs de le rencontrer te conduiront. Je sais mille fois que ses préceptes ne sont pas bons, mais ils sont ce que nous sommes et se n'est pas en les éliminant que tu nous changeras, si un jour nous devons changer alors ils disparaîtront et Dieu, une nouvelle fois quittera Nod et il n'y aura plus de médaille, car la gloire des uns se révélera dans le bonheur des autres.

Abel se leva, avança vers Marianne et lui tendit la main, elle hésita et lorsqu'elle eut assez de confiance pour s'avancer vers son invitation, il la serra contre elle.

Après l'avoir embrassé sur une joue, il reprit.

- Le monde dont tu rêves Caïn est sans aucuns doutes le meilleur possible, mais s'il doit nous attendre quelque part dans l'avenir de nos enfants, il ne peut être qu'au départ de ce monde là.

Ta mort mon frère laissera le champ libre à tout ce dont tu ne crois pas et parmi tous ses symboles, Dieu après que tu lui es parmi de ressusciter se réjouira de ta disparition, pour la place que tu lui concéderas.

Je restais silencieux.

- Il n'y a pas d'autre gloire que l'amour et d'autre dieu que la vie Caïn. Il poursuivit encore.

- Je sais ce que Lilith t'a appris, car avant que tu ne bénéficies de son savoir j'ai bénéficié du sien et dans les limites de cet amour que nous ne pouvions faire, elle m'a appris ce que je devais sanctifier.

Au matin lors de notre départ pour le front, je partais à la guerre après avoir été la veille

convaincu par l'amour.

Il s'interrompit, décrocha ses médailles et les jeta sans manifestation excessive dans une poubelle métallique, installée sous la table.

- Mes médailles Caïn avait une importance avant de constater ton évolution, car je craignais de devoir affronter ton orgueil et je comptais les utiliser pour le contrecarrer. Nous devons nous appréhender d'après nos défauts, car nous ne sommes en vérité rien d'autres. Tu resteras jusqu'à ta mort un être sans concession pour les autres et surtout pour toi-même, je resterais volubile, insouciant et Marianne comme nous, conservera ses travers.

Lilith serait là elle nous dirait, que nous détenons dans notre tolérance, vis à vis de ceux qui nous entoure, le devoir de les considérer d'après nos innombrables qualités manquantes.

Chacun à notre manière, au nom de tous les progrès que nous ne réaliserons jamais, nous nous devons, avant tous nos souvenirs quel qu'ils soient de mettre en avant dans nos mémoires les faiblesses qui nous caractérisent.

Il prit mes deux mains dans les siennes et poursuivit.

- Avant de te retrouver, cette échéance en fonction de ce que nous avons vécu me conditionnait à bomber le torse, lorsque tu prétendais que tu avais plus besoin d'un frère qu'un héros, mes médailles presque aussitôt devinrent insupportable à ma poitrine.

Dieu Caïn ne trouvera pas pour exister, la place qui lui est nécessaire, si nous gardons dans nos cœurs, comme elles sont à présent, nos mains liées par l'affection.

Il dégagea l'une de ses mains de l'une des miennes et la tendit à Marianne, elle avança vers nous, se mêlant à notre communion physique pour réaliser un cercle difforme à trois cotés.

Abel se remit à parler.

- Il n'y aura jamais de monde parfait Caïn, celui-ci à grand peine deviendra t'il peut être, s'il survit à ce que nous sommes, seulement moins mauvais.

Nous allons sortir de cette pièce, allaient au devant des Nodiens, ramener nos parents à la ferme et faire du mieux que nous pourrons avec nos pauvres vies.

Ma gloire lorsqu'elle me flattera aura l'utilité de me rappeler que je vous néglige en ne pensant pas suffisamment à vous et Dieu lorsqu'il parviendra parfois à se représenter à nous, nous avertira par son absence que nous nous sommes oubliés mutuellement et nous comblerons cette distance entre nous, fruit de notre négligence les uns envers les autres, en remplaçant son vide néfaste par nos retrouvailles incessantes.

Je me trouvais effacé, pour la première fois de ma vie je ressentais au contact d'Abel cet amour pour ma mère, dont l'énergie circulait sans simultanéité dans nos deux âmes.

Mon pays dont j'avais fanatiquement adoré le drapeau, prenait de manière plus humaine d'autres dimensions et ses nouvelles frontières étaient composées, par leur proximité immédiate de la chaire de Marianne et d'Abel.

Dieu s'était à mon esprit, révéla dans l'explication qu'en avait fait Abel. Dans le cercle que nous formions à cet instant, je savais qu'il lui était impossible de s'initier et qu'il exploiterait notre séparation et plus encore nos mécontentes avenir pour exister davantage. Même dans l'impossibilité de se qui se révéla à moi, j'entrevois sa disparition définitive du monde, à la seconde même ou les être humains réussiraient à ne plus s'ignorer.

Convaincu je serrais plus intensément la main d'Abel, lui d'un regard plein d'un amour qu'il ne m'avait jamais adressé me renvoya mon impression et Dieu dans notre communion, même éphémère, fut reconduit par nos sentiments vers le néant.

En conséquence je me sentis éminemment vulnérable, sans doute parce qu'en parallèle, hors mis dans les bras de Lilith je n'avais jamais été aussi vivant et par répercussion, la mort me concernait comme elle ne l'avait jamais été. Le souvenir de mes vieux ennemis

me revinrent en même temps que cet état qui me valu de les abattre et je su que si à cette seconde ils se représentaient face à moi, je serais parmi eux, le premier à périr. J'entrevis alors dans leur mort, toute la mort qui se nichait en moi et je concevais que ma respiration à leur dernier souffle était aussi inexistante que la leur.

- Nous devons sortir. Prétendit Abel.

Il ouvrit la porte, notre maire recula surprit, nous laissant deviner par sa proximité avec celle-ci, qu'il essaya tout au long de notre conversation d'en surprendre le sens.

Nous nous tenions tous les trois par la main.

Dans le couloir qui conduisait à la salle principale, tous ceux que nous croisâmes s'écartèrent pour nous laisser passer et lorsque nous entrâmes, la foule de Nodiens réunie, faillit d'une clameur collective fêter le retour d'Abel, puis retint son enthousiasme en constatant que je l'accompagnais.

Abel se détacha de nous quelques instants pour s'emparer de l'inconnu sur la croix et le déposa à quelques mètres de la tribune, dans un recoin sans lumière, d'où on ne pouvait plus l'apercevoir. Puis il prit la parole, sans lâcher nos mains.

- Dieu est reparti avec mon héroïsme. Dit il, puis il mit sa poitrine en évidence pour qu'ils constatent tous qu'il n'y portait plus de médailles et il reprit.

- Je ne veux aimer que ce qui existe.

La foule s'entrouvrit pour nous laisser passer, Abel en tête serrait toutes les mains qui se présentaient à lui, demandant à chaque fois le nom ou le prénom.

En dernier position, je frôlais une veuve Nodienne que j'avais un jour humilié, sa vue me dévoila qu'en tant qu'être humain, l'amour faisait office dans mes veines d'un deuxième sang et je ne pouvais pas espérer être vivant sans le sentir circuler en moi.

A nouveau cette évidence ne s'avoua pas sans son contraire, l'amour collait au plus près la vie pour pouvoir exister, sans réussir à s'écarter de sa précarité. Mon cœur ramenait à chacun de ses battements cet afflux d'énergie me permettant d'aimer, sans parvenir à ne pas s'angoisser du vide s'installant entre deux pulsations, la vie à part égale me partager avec la mort et j'avais soudoyé les veuves Nodiennes en m'inspirant de ce silence revenant à chaque seconde dans ma poitrine.

Je visualisais la vie non plus comme une ligne continue, avec un départ puis une fin, mais comme une succession de pointillés et ma conscience durant ces instants, prit soin d'avancer en se posant sur chacun d'entre eux, sachant que dans le vide contenu entre chaque intervalle, Dieu occupait cet espace sans amour.

Je tendais une main à la veuve Nodienne, elle hésita puis s'en saisit.

A l'extérieur la lumière nous éblouit un peu, je fermais quelques secondes les yeux pour m'en protéger, puis à l'image de mon cœur, je faisais battre mes paupières avec la même régularité, en passant ainsi du jour à l'obscurité, de la vie à la mort, de l'amour à Dieu.

Abel me regarda, nous partagions le même état de vie, satisfait du sang qui coulait dans nos veines, heureux de pouvoir rouvrir nos yeux et d'entendre notre cœur.

Nous passâmes sous notre drapeau et je fus étonné par rapport à ce que je concevais de sa non-existence, même si en réponse j'étais convaincu que les hommes auraient tout au long de leur histoire, une facilité constante à mieux considérer ce qui n'existe pas.

*

De nombreuses années passèrent, l'âge Abel et moi nous avait rattrapés.

Nos parents étaient partis depuis longtemps, ma mère en premier, supportant mal l'épisode de ce désaveu infligé par la population Nodienne, mon père sans être concrètement vivant avait atteint un âge très avancé, avant que la mort ne l'emmène.

Nous remîmes rapidement la ferme en état, Marianne resta au côté d'Abel, qui la prit pour compagne, moi je choisissais de partager mes jours, avec cette jeune veuve au quelle

j'avais tendu la main dans l'église, non pas pour qu'elle me suive, mais en priorité pour qu'elle me sauve.

Notre distance avec Nod nous permis d'exister à travers nos symboles, se résumant d'ailleurs en deux, l'amour et la vie.

L'actualité de Nod fut très éloignée de la notre, on ne consentit pas au départ à nous abandonner le calme auquel nous aspirions, ma condamnation en autre posait problème, je fus donc jugé à nouveau, cette fois par contumace et je put bénéficier d'un acquittement.

Notre drapeau continua à incarner un culte digne de ce nom, pour l'abstraction permettant aux vivants qui s'y adonnèrent de ne plus le rester, au sens propre comme au sens figuré.

Deux guerres éclatèrent à nouveau, nous opposant à notre ennemi de toujours, sans comprendre qu'il y avait un attachement paradoxal à nous massacrer régulièrement, comme si nous avions inconsciemment un certain amour de cette haine ancestrale commune.

Dieu continua à être prié, des offices réguliers furent mises en place pour lui rendre hommage et des fidèles se distinguèrent pour honorer en autre leur appellation.

Avec Abel, nous continuâmes à nous rattraper mutuellement, je lui avouais un soir que j'étais en partie responsable du bombardement qui avait faillit lui coûter la vie, lui me confessait qu'il était au courant de cette affaire depuis sa libération, puisque l'officier l'ayant encadré à cette date était le même colonel qui avait ordonné, après avoir sollicité mon opinion, à ouvrir le feu sur leur position.

Je crois que nous parvîmes à faire des progrès, parce que nous nous efforcions à ne jamais nous sentir satisfait du niveau acquis.

Le soir nous primes l'habitude de fumer quelques cigarettes sur le pas de la porte de la cuisine ou dans l'entrée de la grange au cour de la mauvaise saison et cote à cote, nous étions réciproquement l'un pour l'autre notre meilleur rempart pour nous éviter de nous perdre.

Aucunes médailles, aucuns drapeau, aucune gloire et aucun Dieu, n'aurait pu compenser de leur superficialité, l'authenticité de ce que nous construisions.

Nous eûmes tous les deux cinq enfants, lui se distingua de moi en donnant vie à une majorité de filles et moi de garçons.

Leur éducation nous passionna rapidement, tout en nous inquiétant constamment, nous devons faire preuve d'une vigilance permanente, notre drapeau et Dieu rodaient sans cesse.

Dans les champs au cour de notre labeur, dans le silence de mes réflexions, cette période de mon existence ou j'allais jusqu'à refuser la vie qui me faisait vivant, me terrorisait à présent, car je ne pouvais pas ne pas craindre qu'un jour l'un de nos enfants s'y embourbe.

Je voyais alors ma mère s'adonnant au plaisirs de l'amour avec mon père, dans le foin de cette grange, il n'y avait pas eu dans mes tourments d'autres point de départ que celui-la et ce dimanche après midi me rappelait avec son explicisme radicale, l'enfer que les être humains se réservent à eux-mêmes, lorsqu'ils perdent l'humilité de croire qu'ils sont assez fort, pour survivre dans leur existence en se débarrassant des fondements primordiaux qui la compose.

Il m'apparaissait en conséquence tout ce à quoi je m'étais rattaché, tous ces phares mensongers, ayant le pouvoir contraire de ne pas ramener l'égaré à la cote, mais à l'inciter à prendre le large dans son sillon lumineux, pour qu'il avance toujours davantage sur une mer fictive, porté par des eaux à l'horizon enchanteur afin qu'il se perde à jamais.

A chaque fois que le temps nous le permettait nous pique-niquions, spectateur sans désirer davantage du bonheur bruyant qui courrait dans tous les sens, sous la forme de nos enfants autour de nous.

Nous savions que la vie ne pouvait dans ces instants nous offrir davantage, alors en tant

qu'homme nous sentions s'éveiller en nous notre possible insatisfaction, puis grâce à la vigilance de l'autre, nous nous communiquions assez de confiance pour ne pas succomber. Pourtant notre drapeau avait la malhonnêteté de se prétendre plus alléchant que la vie et Dieu faisait feu de tous nos fantasmes, pour métamorphoser grâce à nos frustrations passagères les inconvénients de l'existence en des promesses qu'il prétendait pouvoir tenir. Le soir dans le silence de nos volutes de fumée, nous contemplions lorsque le ciel était suffisamment dégagée le couchée de soleil et notre renoncement réciproque, notre abandon mutuelle à la vie nous présentaient dans ce spectacle cette mort qui nous emporterait forcément. Alors dans notre esprit notre drapeau et Dieu s'évaporaient au devant de notre bien être, car la continuité de notre apprentissage à cette simplicité existentielle, nous apprenait jour après jour la reconnaissance de ce bonheur sans vagues, savoureux pour s'avérer être au crépuscule de nos existences sans envies aucunes.